Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chroniquesdestui03touc

DC
33.5
.T6
1837
v.3
SMRS

CHRONIQUES

DES

TUILERIES

ET DU

LUXEMBOURG.

Nouvelle Publication

EN VENTE.

Comment Meurent les Femmes.

PAR CARLE LEDHUY.

2 vol. in-8. — 15 fr.

PITIÉ POUR ELLE.

Roman intime.

PAR LOUIS COUAILHAC.

2 vol. in-8. — 15 fr.

Magdeleine la Repentie.

PAR E.-L. GUÉRIN.

2 vol. in-8. — 15 fr.

RODOLPHE,

OU

A MOI LA FORTUNE.

PAR TOUCHARD-LAFOSSE.

2 vol. in-8. — 15 fr.

LAGNY. — Imp. d'A. Le Boyer et Comp.

CHRONIQUES

DES

TUILERIES

ET DU

LUXEMBOURG,

PHYSIOLOGIE DES COURS MODERNES,

PAR

G. TOUCHARD-LAFOSSE,

AUTEUR DES REVERBÈRES, CHRONIQUES DE NUIT DU VIEUX ET DU NOUVEAU PARIS, DE MARTHE LA LIVONIENNE, ETC.

(*Première édition*).

III.

PARIS.

CHARLES LACHAPELLE, ÉDITEUR,

75, RUE SAINT-JACQUES.

1838.

I.

LES PAGES.

Suite.

—

L'IMPÉRATRICE devait avoir des dames du palais italiennes, puisqu'il y avait un royaume d'Italie dans les États de l'empereur, et à l'écusson impérial, la couronne de fer; dans cette guirlande de beautés qui s'épanouissait aux Tuileries, brillaient donc quelques roses venues des bords de l'Adda et de l'Arno... Or, parmi les belles Cisalpines du service d'hon-

neur on remarquait la comtesse Clorinda d'Almedi. Il faut, pour cette dame encore, que vous vous contentiez de ce nom passablement romanesque cachant un nom plus historique.

A la même époque, c'est-à-dire vers le milieu de l'année 1812, on comptait au nombre des pages un bel adolescent à la chevelure brune, épaisse et bouclée ; aux grands yeux noirs veloutés et mélancoliques ; frêle comme un jeune peuplier, aussi flexible que lui : on craignait quelquefois de voir rompre cette taille élancée. Dans tout cela couraient, vives, puissantes, les émanations d'une ame encline aux grandes passions, et qui, de bonne heure, devait en être le foyer. Théodore entrait dans sa quinzième année... Écoutez un précédent indispensable.

Quelques jours avant la signature des préliminaires de Léoben, un jeune officier supérieur, nommé Serenville [1], bivouaquait au

[1] Des raisons de haute convenance nous portent à céler les véritables noms des héros de cette histoire.

bord du Tagliamento, avec les braves qu'il commandait; une jolie Milanaise, qu'il avait épousée au commencement de la campagne, reposait à ses côtés sur la paille du bivouac; courageuse comme une femme l'est toujours pour ne pas quitter son époux durant cette phase si suave où les maris sont encore des amans.

Le colonel ne dormait pas; son regard se fixait, humide et rêveur, sur le visage de sa femme, qu'éclairaient les jets incertains d'une flamme capricieuse. Elles n'étaient pas exemptes d'un mélange de tristesse, les douces pensées de Serenville... Là, de l'autre côté du fleuve rapide, scintillaient les feux autrichiens; aux premiers rayons du jour, la balle de quelque Tyrolien habile pouvait, guidée par le plumet aux trois couleurs qui se balançait sur la tête du colonel, faire d'un seul coup une veuve et un orphelin; car elle allait être mère, la jeune Italienne.... Ce chef, que Bonaparte comptait parmi les plus intrépides, lui qu'on avait vu au pont d'Arcole dans le groupe où tomba Muiron, frémissait maintenant à

l'idée des chances ordinaires de la guerre ; il frémissait, car il savait que le destin ne compte point avec les affections humaines. A cette réflexion, une larme tomba, brûlante, sur le visage de sa femme, vers lequel il se penchait avec sollicitude. Elle s'éveilla, et, dans ce moment même, une certaine contraction se fit apercevoir sur ses traits; bientôt ce signe convulsif devint plus remarquable....

— Tu souffres? s'écria Serenville, qui fut à l'instant debout.

— Ce n'est rien encore, répondit la belle Italienne en s'efforçant de sourire ; mais...

— Hé bien, Cesarina?...

— Mais je crains que, dans la journée de demain....

— Je te comprends... et demain nous passons le Tagliamento; demain, je ne puis être époux et père; je ne serai que soldat.... Il faut partir ce soir, Cesarina... Je vais demander ma calèche; en courant toute la nuit, tu peux arriver avant la fin de la matinée au château de notre ami, le comte d'Almedi.. Je cours appeler le lieutenant Forbin ; il t'accompagnera. Peut-

être, au premier moment, murmurera-t-il, dans sa moustache grise, d'une excursion sur les derrières de l'armée.... mais si ce vieux brave est encore l'amant de la gloire, il n'est pas moins l'ami de Serenville..... Je vais l'éveiller et faire préparer ma voiture....

— Bien, mon ami, dit Cesarina en embrassant son mari; je consens à m'éloigner pour ne pas joindre une inquiétude aux dangers que tu auras demain à courir.... ce serait trop....

— Et toi, tu l'éprouveras cette inquiétude cruelle.... tu l'éprouveras avec d'affreuses douleurs....

— D'affreuses douleurs? tu te trompes, bien-aimé; est-ce que l'on souffre quand on va devenir mère?

Le lieutenant Forbin dormait, le corps étendu sur un lit de cailloux, la tête appuyée sur sa capote roulée en traversin; près de lui son chien caniche, pelotonné comme un hérisson, accompagnait des aboiemens lointains d'un rêve tourmenté le robuste ronflement du vieux officier. Mais les guerriers de nos légions italiques avaient devant l'ennemi le sommeil léger;

ils n'étaient qu'assoupis de l'oreille; la marche du colonel suffit pour éveiller le lieutenant et son chien... Qui va là! cria l'homme d'une voix enrouée par la brume du Tagliamento... Azor poussa aussi son qui vive, suivi d'un grognement qu'eût peut-être accompagné quelque coup de dent sournois, si le bon animal n'eût bientôt reconnu *son* colonel.... Il revint près de Forbin en remuant la queue; ce qui, dans la pantomime du chien, exprime toujours: *C'est un ami.*

— Diable, mon colonel, dit le lieutenant en se frottant les yeux, vous voilà debout de grand matin.... je n'ai pas encore entendu le chant du coq.... Tiens, je bats la breloque, moi... des coqs aux environs d'un bivouac, ça serait curieux! Mais dites-moi, colonel, est-ce qu'il y a du nouveau ? aurait-on entrevu des crocs autrichiens rôdant par-ci par-là !... Possible : les feux des particuliers sont éteints de l'autre côté de la rivière; et puis il me semble que cela sent le gibier hongrois... Qu'en dis-tu, Azor ?

Azor répondit *heup*, et ce n'était ni confirmatif ni négatif.

— Mon cher Forbin, dit Serenville d'un accent ému, il ne s'agit pas pour le moment de l'ennemi ; nous l'avons prié trop poliment, hier, de passer le fleuve pour qu'il songe maintenant à le repasser : c'est nous qui lui rendrons visite très-incessamment sur l'autre rive. Mais, cette nuit même (car il n'est encore que minuit), je viens vous demander un service essentiel, lieutenant : un service personnel.

— Présent, mon colonel ; à la vie, à la mort...

— J'attendais cette réponse, mon brave camarade, continua Serenville en serrant la main du bon officier... Écoutez-moi, je vous prie... Cesarina, comme vous le savez, est fort avancée dans sa grossesse.

— C'est vrai, mon colonel, et je me disais encore il y a deux heures, avant de m'endormir là, sur le duvet du rivage : Pauvre petite femme ! c'est dur quoique ça de suivre l'armée, dans son état, et le petit est encore trop jeune pour faire la guerre.

— Selon toutes les apparences, Cesarina

pourrait bien accoucher demain, et c'est pour cela, lieutenant, que j'ai recours à vous.

— Mais, mon colonel, si vous vous adressiez au docteur du régiment, ce serait plus naturel... car, enfin, les manœuvres de la sage-femme n'entrent pas dans la théorie...

— Aussi n'est-ce pas cela que j'attends de votre complaisance, reprit le colonel en souriant: on prépare en ce moment ma calèche, vous allez y monter avec Cesarina et sa femme de chambre; à la première poste, vous prendrez des chevaux, et poursuivrez votre route sur les derrières de l'armée.....

— Sur les derrières de l'armée? interrompit Forbin en hochant la tête, c'est ce que nous appelons charger à la manière des écrevisses : cela ne me convient que tout juste...

— Laissez-moi finir, mon ami. Demain, dans la matinée, vous aurez gagné le château du comte d'Almedi; vous y déposerez ma femme... et, dans la soirée, vous serez de retour au camp...

— Je pars, mon colonel... Inutile de mettre des sous-pieds neufs à mes guêtres puisque je

voyage en poste... ; seulement je réclame une petite place pour Azor dans la voiture de voyage..... Azor, voyez-vous, mon colonel, c'est mon aide-de-camp... les lois de la république n'en accordent pas d'autres au pauvre lieutenant... et, quand vous serez général, je souhaite que vous en ayez d'aussi fidèles.

— Il est entendu qu'Azor sera du voyage.

Le lendemain, à dix heures du matin, nos voyageurs arrivaient au château du comte d'Almedi. Cet Italien, ami des Français par situation, peut-être, plus que par sympathie, était un des riches *possidenti* sur lesquels Bonaparte jetait les yeux pour administrer cette république cisalpine, éclose déjà dans sa pensée. Le colonel conservait un bon souvenir de l'hospitalité qu'il avait reçue de ce compatriote de Cesarina ; il est présumable même que la comtesse avait offert à madame Serenville un asile et des soins pour le moment qu'elle atteignait.

Quoi qu'il en fût, aucun voyage ne pouvait être calculé avec une précision plus opportune ; à peine Cesarina touchait-elle du pied le perron

du château, que les douleurs se déclarèrent... Le déjeuner du lieutenant et l'accouchement de la dame se terminèrent en même temps, à la grande satisfaction de l'impérieuse nature : heureuse d'une part d'être restaurée, plus heureuse de l'autre d'être délivrée.

A cinq heures du soir, Forbin était de retour au camp.

— Me voici, mon colonel, dit-il à Serenville. Tout s'est arrangé pour le mieux là-bas : trois quarts d'heure après mon arrivée, vous aviez un fils, et, moins d'une heure plus tard, l'église catholique et romaine comptait un chrétien de plus. Il s'est trouvé là je ne sais quelle petite nièce du comte dont on a fait une marraine ; Almedi s'est réservé le rôle de parrain, et le petit garçon a reçu le nom de Théodore, avec une kirielle d'autres noms en I et en O, que je ne me suis pas amusé à retenir.... La mère et l'enfant se portent bien.

— Merci, mon brave ; je n'oublierai jamais le service signalé que vous venez de me rendre. Dieu merci, je ne vous ai privé d'aucune participation à nos banquets de gloire : il n'a

pas été brûlé une amorce dans la journée ; mais ce soir nous passons le Tagliamento.

— Bravo, colonel... et si la victoire vous ménage un nouvel enfant de ses œuvres, celui-là arrivera tout baptisé, puisque nous allons le conquérir à la nage.

Le lieutenant parlait encore, lorsqu'on commença à battre le rappel Chacun courut à son rang.... puis la charge aux coups pressés se fit entendre, et des bataillons, alignés comme à la parade, se frayèrent une route à travers les ondes. Une halte fut commandée ; la troupe avait de l'eau jusqu'aux aisselles ; les cartouches avaient été mises dans le chapeau. Un feu de deux rangs, comparable au roulement de cent tambours, partit de ce champ de bataille fluide. Mais on ripostait du rivage; des braves tombaient.... L'heure du lieutenant Forbin était venue : une balle le frappa au front à deux pas de Serenville.

— Adieu, mon colonel, dit le vieux officier d'une voix affaiblie, voilà que je reçois mon congé définitif... Mais ne vous chagrinez pas; les recrues ne manquent point à la républi-

que.... Ce matin il vous en est arrivé un, et ce soir je m'en vais : ça fait la navette.

Deux grenadiers soutenaient le lieutenant au milieu des eaux, qu'il teignait de son sang...

— Laissez-moi, vous autres, reprit-il ; ne voyez-vous pas que le bataillon gravit déjà sur la berge. En avant, mes amis... et pour ce qui est de moi, qu'on m'abandonne au fil de l'eau.... la voiture est commode : elle portera doucement à l'Adriatique le corps du lieutenant Forbin... c'est un tombeau comme un autre, et les frais d'enterrement ne sont pas chers.

Force fut bien aux deux grenadiers d'obéir ; un double éclat de mitraille venait de les frapper à la poitrine... et trois corps inanimés grossirent le tribut sanglant que le Tagliamento porta au golfe de Venise.

— Qu'est devenu le lieutenant Forbin? dit Serenville quand sa demi-brigade prit position sur l'autre rive du Tagliamento.

— Les affaires de la terre ne le regardent plus, mon colonel, répondit un vieux sergent philosophe, qui avait été bénédictin, et qui

fut plus tard général de brigade; il aura sa récompense là-haut, si Dieu fait cas des braves et s'il est bon républicain.

— Pauvre lieutenant Forbin! murmura Serenville en essuyant deux grosses larmes.... Il était marié; il laisse un enfant.... je prendrai soin de sa veuve, et je recommanderai son fils au mien.

Quinze années avaient passé sur les événemens dont on vient de lire le récit : notre colonel de 1797 se nommait maintenant le général comte de Serenville; on le désignait parmi les candidats-maréchaux d'empire. D'Almedi, veuf en premières noces, avait épousé Clorinda, sa jeune nièce, la marraine de Théodore Serenville; elle était devenue dame du palais de l'impératrice Marie-Louise; et leur filleul venait d'être nommé page de l'empereur.

La comtesse d'Almedi, grande, belle, fière Italienne, dominait de toute la tête les autres dames du service d'honneur : vous eussiez cru voir Calypso au milieu de ses nymphes. On citait Clorinda pour sa vertu qui, depuis trois ans qu'elle habitait la cour, n'avait pas été ter-

nie du moindre soupçon... Beaucoup d'espérances s'étaient brisées contre ce caractère formé d'un mélange de hauteur, d'insouciance, d'insensibilité, peut-être ; auquel se combinait certainement le mépris incessant des hommages qui d'ordinaire flattent les dames. Ce dernier sentiment se révélait assez dans ces entretiens de femmes, où vient presque toujours se mêler un reflet du culte rendu à leurs charmes. La comtesse accueillait de telles confidences avec un sourire dédaigneux, qui semblait dire : Mon Dieu ! comment peut-on se montrer sensible à ces niaiseries ! Et, s'il arrivait qu'un officier du Palais réputé généralement aimable et séduisant, un comte Dorsenne, par exemple, égarât quelques soupirs à l'oreille de la superbe Clorinda, son regard, ses traits, son geste, disaient : Qui me délivrera du bourdonnement de cet incommode moucheron.

Croira-t-on que l'empereur lui-même, ce souverain que le prisme des admirations grandissait de dix pieds lorsqu'on se trouvait devant lui, parlait presque avec gêne à madame d'Almedi ; bien plus, on assure qu'elle repoussa

un jour ses vœux avec une telle fierté de ton, disons tout, avec une si brusque intervention de geste, que le maître du monde, stupéfait au dernier point, ne put s'inspirer du moindre à propos de réciprocité impériale.... Il faut ajouter, à la louange de Napoléon, que, si nulle volonté ne pouvait supporter le choc de la sienne, il ne savait pas vouloir obstinément contre l'opposition d'une vertu puissante.... Cette vérité, que plusieurs faits semblent appuyer, est triste; car elle prouve que le despotisme de ce grand homme se forma, grandit et se maintint par les servilités de son temps.

La comtesse Clorinda avait peu, ou plutôt n'avait point d'amis aux Tuileries, au moins parmi ses pairs en dignité; loin de s'en affliger, elle paraissait, au contraire, se féliciter de l'espèce d'isolement où elle vivait. Le comte et la comtesse de Serenville eux-mêmes s'étaient presque éloignés de madame d'Almedi, depuis que son mari, préfet d'un département en Italie, avait laissé sa femme seule à Paris, sous la sauvegarde de sa sauvagerie. Le général et la douce Cesarina ne pouvaient supporter les

âpres frottemens de cette nature de glace, qui semblait accorder au monde présence par charité... Théodore seul persistait à se montrer assidu auprès de sa belle marraine; seul il ne voulait pas s'apercevoir que ce granit, frappé de mille manières, n'avait pas encore produit une étincelle.

Il faut tout dire, et vous allez le plaindre, ce pauvre petit page : il était amoureux, mais amoureux fou de Clorinda !!! Théodore paraissait tellement sans conséquence, qu'en se baissant un peu, il eût pu cacher entièrement, sous un pli de la robe de sa marraine, ses traits délicats, sa voix de jeune fille, les frêles proportions de toute sa personne, ; enfin tout ce qui restait encore d'enfance dans cette ébauche d'un beau cavalier, avait déterminé madame d'Almedi à lui laisser un libre accès dans son appartement du château... Elle dit un jour à sa femme de chambre : « Vous ferez entrer à toute heure chez moi, Osmin, mon chien turc, et Théodore, mon filleul : .... ils m'amusent. »

Le fils du comte de Serenville, homme fait

déjà, sous l'enveloppe d'une adolescence inachevée, usa volontiers de la permission, sans se fâcher aucunement du parallèle. D'abord, ce ne furent que gentilles singeries, cabrioles grotesques sur le tapis; joûte perpétuelle de souplesse entre Théodore et l'intéressant quadrupède. Tantôt c'était Osmin, tantôt c'était le page qui léchait les jolis pieds de Clorinda; puis, quand tout cela commençait à l'ennuyer, elle disait à l'un ou à l'autre : Allons, *couchez là;* et soudain on se couchait, le joujou oriental, en forme de couronne, sur un tabouret; le jouet italien, par terre, et la tête appuyée sur les genoux de la comtesse... Alors, par forme de passe-temps, elle glissait ses doigts blancs et effilés dans la chevelure bouclée de Théodore; puis elle disait avec un sourire malin : « Je crois que ses cheveux sont plus doux que ceux d'Osmin...—C'est déjà un petit avantage, marraine, répondait le rival du chien turc. »

Les physiologistes du service de santé, Corvisart, Hallé, Dubois, Yvan, Boyer, Bourdier, voyaient broncher leur expérience devant cette admirable créature, dont tous les

traits, toutes les proportions physiques annonçaient une nature puissante, et chez laquelle, néanmoins, les passions manquaient. Il est vrai que, dans de longues conférences scientifiques tenues entre ces six docteurs, on était resté d'accord que la froideur ne pouvait résulter, chez Clorinda, de l'organisme qu'elle offrait à l'observation; pourtant personne n'avait rendu cette femme sensible... on en était sûr, parce qu'à la cour on est promptement sûr de tout.

« Messieurs, dit un jour Corvisart à ses collègues, nous raisonnons, depuis six mois, à perte de vue, sur ce phénomène rare qu'on nomme madame d'Almedi; mais nous raisonnons en médecins; ne serait-ce pas d'aventure en moralistes qu'il faudrait discourir?.. Il n'y a que nous dans ce salon; fermons-en la porte, et veuillez entendre l'exposé de ce que je pense sur notre belle statue de glace... L'orgueil, Messieurs, voilà le véhicule de tout ce que nous croyons remarquer en elle d'anorexie pour les alimens ordinaires des passions. L'orgueil, vous le savez, prend divers noms ana-

logues à son application : nous l'appellerons, si vous voulez, *foi*, appliqué aux matières religieuses ; *valeur*, lorsqu'il brave les périls du champ de bataille ; *résolution*, s'il s'arme d'une certaine résistance contre le raisonnement, quelquefois contre la raison ; enfin *vertu*, s'il consiste à combattre une inclination puissante. En examinant la question sous le point de vue qui nous occupe, nous n'avons point à prononcer sur le degré d'honneur ou de gloire que peut procurer chacune de ces subdivisions de l'orgueil ; il suffit que nous arrivions à la solution probable du phénomène Almedi. Messieurs, le martyre, quel qu'en ait été l'objet, nous a bien prouvé l'ascendant de la volonté sur les puissances organiques ; or, le martyre, que je nommerai avec votre permission le point culminant de l'orgueil, est la pierre angulaire de l'édifice des psychologues : comment nier l'ascendant suzerain de l'ame, quand l'amour si naturel, si impérieux de la conservation, se tait à la voix d'un système?... Ceci posé, nous concevons parfaitement qu'une résolution bien saturée d'orgueil se rende, sans trop d'efforts,

supérieure à cette démangeaison des sens qui s'appelle le désir.

« Vous voyez que la comtesse Clorinda, par sa persistance à repousser les hommages de la galanterie, en éteignant, du souffle de ses dédains, les étincelles d'amour qui pourraient l'embraser, s'est constitué à la cour une sorte de supériorité : elle peut se flatter d'être restée indépendante dans cette société dont les femmes ne dépendent réellement que lorsqu'elles sont faibles, et que, fortes, elles domineront toujours..... La vertu de notre fière Italienne, c'est le projet arrêté, peut-être au prix d'une grande immolation secrète, de ne point se donner de maître, en évitant de livrer des faiblesses au scalpel de l'opinion.... Plus les aspirans à ses bonnes graces ont été hauts en dignité, plus ils auraient pu se prévaloir de sa chute, comme un tribut payé à leur grandeur; plus ils ont trouvé cette femme stoïque, hautaine, dédaigneuse.... L'empereur, qui se fût peut-être fait un jeu de la défaite d'une simple comtesse, était le dernier des hommes qui pouvaient réussir auprès de

Clorinda; car il demandait, plus qu'un autre, l'abnégation de cet orgueil, qui est essentiellement, pour ne pas dire exclusivement, sa vertu.

« Il me semble, Messieurs, qu'on peut conclure de tout ceci que, si jamais Clorinda devient tendre, ce sera en faveur d'un homme trop peu remarquable pour se prévaloir de son triomphe; un homme duquel on ne pourra pas dire : Elle lui a cédé; un homme dont sa fierté paraîtra s'amuser, plutôt que sa faiblesse ne semblera se rendre à ses vœux. Et tenez, mes collègues, je suis prêt à parier que notre superbe Lucrèce fera, quelque beau matin, son chérubin du petit page Théodore, qu'elle tourne, retourne, chiffonne à la manière d'un nœud de ruban. Le candide jouvenceau se laissera faire heureux, sans soupçonner le moins du monde combien le bonheur acquiert de droits en amour; la comtesse respirera les émanations de cette virginité comme le parfum d'une touffe de roses, et le bouquet sera fané avant d'avoir la moindre idée qu'on se soit occupé sérieusement de lui. »

— Oh! que non! dit tout bas quelqu'un, que l'épaisseur opaque d'un rideau de croisée avait dérobé aux médecins discoureurs. C'était Théodore, qui se trouvait là par hasard, et que le hasard initiait à des choses fort intéressantes pour lui. Mais saurait-il en profiter? cela paraissait douteux; l'oserait-il? hélas! rien qu'en songeant aux grands airs, aux regards impérieux de sa marraine, le pauvre enfant tremblait de tous ses membres... Et pourtant le docteur Corvisart s'y connaissait bien : il y avait chance de félicité près de Clorinda; près de Clorinda que Théodore adorait... Me laisser faire heureux, disait-il, à la bonne heure; pourtant je sais de mes grands camarades les pages, qu'une femme accorde souvent; mais qu'elle n'offre jamais ce bonheur qu'on me promet... Pour qu'on me l'accorde, il faut le demander, et l'on assure que les dames disent toujours non... Hé bien! alors, il faut prendre... Oui, décidément, je vois qu'il faut prendre sans hésiter... Eh! vraiment, voilà qui est bientôt dit; mais comment savoir où doit tendre une conquête..... Ils parlent tous du

bonheur que procurent les femmes, et jamais ils ne m'ont expliqué clairement ce qui le constitue... Je ne m'en doute qu'un peu... cependant je ne puis pas demander des éclaircissemens à ma marraine.

On voit que si Théodore était vif, passionné même, il lui manquait cette détermination, cette fixité d'idées et de projets qui rendent les jeunes gens entreprenans; il s'en fallait donc de beaucoup qu'il pût songer à devenir hardi comme un page. Pendant six mois au moins, l'amour que lui inspirait sa belle marraine borna ses démonstrations au concours de gentillesses qu'il soutenait, en concurrence avec le chien turc. Il arrivait même, et c'était un crève-cœur pour le petit amoureux, il arrivait que les prérogatives d'Osmin l'emportaient sur les siennes : par exemple, l'intéressant quadrupède mettait librement sa langue rose et effilée en contact avec les lèvres de la comtesse; faveur que n'osait réclamer le page, tant il craignait de compromettre son crédit par une telle audace.

Un jour, néanmoins, enhardi par l'évidence

de ses droits, Théodore prit sur sa timidité ordinaire cette réclamation, articulée d'une voix un peu tremblante :

— Savez-vous, belle marraine, qu'Osmin est plus favorisé que moi ?

— Comment donc cela, mon filleul, répondit négligemment la comtesse...

— A peine, le matin, quand je vous vois pour la première fois, me permettez-vous d'effleurer de mes lèvres votre beau front ; et ce petit drôle-là, à toute heure de la journée, vous donne des baisers dont un seul me rendrait heureux pour huit jours.

— M. Théodore, Osmin est un être fort discret de sa nature, qui jouit de son bonheur, si bonheur il y a, avec l'immense avantage pour moi de ne pas s'en prévaloir.... et vous... .

— Me croiriez-vous, Madame, homme à me vanter ?...

— D'abord, mon beau filleul, je ne vous crois pas homme ; si cette grave qualification convenait au page Théodore, il serait déjà consigné à ma porte. Mais l'orgueil de votre

sexe est adulte avant lui, et je ne veux alimenter vos petites confidences de page à page que des fariboles qui peuvent vous être communes avec Osmin, sans faire travailler votre imagination...

— Quel abus voulez-vous que mon imagination fasse d'un baiser placé plutôt ici que là?

— Mon filleul, il ne me convient point d'entrer en explication avec vous sur ce point, et, quand je m'apercevrai que l'instruction vous est venue d'ailleurs, ma porte vous sera fermée...

— Ainsi, Madame, le fils du comte de Serenville doit vos bontés...

— A l'opinion que j'ai qu'il ne lui viendra point à l'idée qu'elles puissent autoriser le moindre espoir de progrès... Vous êtes un enfant fort aimable, Théodore, et je vous avertis que vous perdriez beaucoup dans ma pensée, du jour où l'ambition du jeune homme remplacerait en vous l'amabilité de l'adolescent... Nous voilà bien d'accord, n'est-ce pas? vous ne me parlerez plus de ces baisers qu'Os-

min reçoit sans possibilité de commentaires; mais qui, pour Théodore, seraient le sujet d'un abus de raisonnemens, et peut-être d'espérances... J'aime le fils du comte de Serenville comme mon filleul; je veux qu'il m'aime comme sa marraine... Il ne faut pas qu'il se prenne à faire du sentiment entendu d'une autre manière. Je serais obligée ou d'en rire ou de m'en fâcher : l'un ou l'autre blesserait sa vanité... Je crois plus convenable de l'empêcher de naître.

Théodore vit que la comtesse avait compris l'élan, encore bien secret pourtant, de son jeune cœur; mais l'inexpérience du pauvre page prit au pied de la lettre l'espèce d'admonition que lui avaient attirée des prétentions dont lui-même ne comprenait pas la portée..... C'était ce que voulait Clorinda, et ce qu'elle voulait, toutefois, sans que ses pensées ni ses projets se rapportassent le moins du monde à cette pruderie d'apparat qu'elle venait d'étaler. Jamais, dans ses appréciations physiologi-morales, le docteur Corvisart ne s'était trouvé si près de la vérité qu'en jugeant madame d'Al-

medi... Si le jeune de Serenville eût mieux connu les femmes, il se fût attaché aux argumens du médecin, plutôt qu'à l'avis presque menaçant de sa marraine..; et même, loin de le provoquer, il eût renforcé, pour ainsi dire, sa candeur, afin d'augmenter encore la sécurité de l'adroite Italienne; enfin, il lui eût laissé prendre l'initiative au gré de ce raffinement de coquetterie, qui la portait à ne vouloir un amant qu'à titre de vassal.

Mais un cœur de quinze ans ne sait point soupçonner les artifices; dès que l'honnête enfant put craindre de perdre le bonheur d'être admis auprès de sa marraine, il devint à ses côtés plus timide que jamais; il l'honora comme la vierge Marie; durant quelques jours même, Clorinda craignit d'avoir été trop loin : car sa peine eût été grande si en comprimant la première étincelle de cet amour juvénile, elle n'eût obtenu que le triste résultat de l'étouffer.

Achevons de dévoiler ce caractère assez fier, assez entiché des prérogatives de la beauté pour ne pas souffrir l'idée d'une domination quelconque; mais trop peu maître des sens,

pour obtenir d'eux autre chose qu'une ardeur sans explosion..... Madame d'Almedi, mariée très-jeune encore à un homme presque septuagénaire, s'était soustraite tant qu'elle avait pu à ces hommages, dont le succès conduit les amans à dire : *Cette femme est à moi.* Nous le répétons, la dépendance eût été l'enfer de Clorinda. Sa répugnance pour toute suprématie dominait encore tous ses penchans à l'époque où nous sommes parvenus; mais cette vingt-troisième année si puissante, disons plus, si impérieuse chez la femme quand les précédentes années lui ont ménagé leurs trésors de sensations; ce zénith d'une belle jeunesse qui darde ses feux sur la vie, perce, quoi qu'on fasse, le tissu de spéculations le plus serré, le plus compact dont on puisse envelopper le naturel..... La comtesse s'était dit souvent : « Hélas! je me défends en vain, il faut aimer.... il faut qu'elle s'épande cette lave brûlante qui me dévore le sein.... Mais céder à un homme.... jamais.... non, jamais.... plutôt mourir... Amour, despote invincible, je t'obéirai... soit : j'y suis résignée; mais si je

te cède, je ne cèderai qu'à toi seul; je veux que tes ministres soient à mes pieds. Hélas! les hommes qui renoncent à nous donner des lois et consentent à recevoir les nôtres, où sont-ils? qui pourra se flatter d'en rencontrer un?... Moi, peut-être.... Oui, je le trouverai cet esclave de mes charmes; car je n'attendrai pas que, dans le soupirant, l'orgueil de l'homme se soit produit... J'aimerai, je complèterai ma vie.... et je pourrai dire : Enfant, sois-moi bien soumis, bien reconnaissant; je te fais l'aumône du bonheur..... Je me donnerai Théodore. »

La comtesse parlait encore ainsi la veille du jour où le jeune page s'était avisé de réclamer le droit de baiser les lèvres de sa marraine, tout aussi bien que son rival le chien turc. Cette requête apporta quelques modifications dans les projets de Clorinda; elle se dit : Il demande aujourd'hui, demain il exigera, peut-être. Si je semble accorder ce que je n'avais pas donné de mon propre mouvement, je l'encouragerai à vouloir ce qu'il ne pourrait obtenir sans faire capituler ma volonté; et, quelques jours plus

tard, il attaquera mes résistances elles-mêmes... Alors ce ne sera plus moi qui me le donnerai, mais lui qui s'emparera de moi. Madame d'Almedi changea de système; et, réprimant l'essor de virilité que Théodore essayait, elle l'enveloppa de nouveau des langes qu'il s'efforçait d'écarter.

« Ceci, se dit-elle le soir, dans la douce chaleur de sa couche, ne retardera qu'autant que je le voudrai l'exécution de mon projet : une femme, pour empêcher d'entreprendre, ne s'interdit pas la faculté de consentir.... L'essentiel, c'est que j'aie su le faire rentrer assez profondément dans sa timidité pour qu'il n'ose plus en sortir : ce sera moi désormais qui régirai ses destinées..... Peut-être se trouvera-t-il en position d'accepter beaucoup, ajouta Clorinda en soupirant; mais je ne veux pas même qu'il se flatte d'avoir obtenu. »

Cette dernière tâche, celle de *faire accepter*, ne pouvait être ajournée long-temps : la vingt-troisième année de madame d'Almedi était là... Il y eut bientôt dans ses entretiens avec son filleul, dans les habitudes dont elle le ren-

dait témoin, dans la désinvolture inaccoutumée de ses manières en sa présence ; il y eut un laisser-aller général que tout autre eût jugé provocateur, qui l'était en effet, mais que le pauvre page ne trouvait que gênant..... La progression de cet oubli de précaution devint, d'encore en encore, si marquée, que ce fut pour Théodore le supplice de Tantale. Quelquefois c'était, sur la causeuse, un abandon de pose qui découvrait une jambe divine, jusqu'au point d'accuser la couleur du lien élastique qui la ceignait.... Ou bien Clorinda, plus paresseuse que de coutume, recevait Serenville au lit ; et, ce jour-là précisément, une chaleur excessive obligeait l'enchanteresse à tenir hors de ses draps un bras et quelquefois l'origine d'une épaule dont la vue empourprait subitement le visage de Théodore. Il arrivait aussi que la trop alerte Lisette, en habillant sa maîtresse, avait comprimé sous le lacet quelque pli de fine batiste, et que ce pli froissait un bouton de rose. Il fallait, mais vous le croirez à peine, il fallait que la main du page, glissée entre la batiste et le corset, remît toute chose

en ordre, autant que le tremblement du pauvre enfant le lui permettait.

La comtesse, en voyant son jeune ami, toujours timide, toujours respectueux, s'imposer sans murmure les plus pénibles immolations, souriait avec une sorte d'amertume....; car madame d'Almedi s'immolait plus péniblement encore que le jeune page.... Quelles étaient donc ses vues? quel phénomène prétendait-elle faire surgir de la double tempête soulevée ainsi? Espérait-elle voir défaillir cette nature de quinze ans si convulsivement exaltée? voulait-elle voir Théodore, ivre d'amour, tomber anéanti dans ses bras...? Oui, telle devait être sa pensée.... Alors c'eût été le tour de la pitié... : le torrent de lave s'épanchait comme un baume salutaire; Clorinda ne cédait point; elle compatissait.... Mais les choses ne se passèrent pas précisément de cette manière.

Un matin, au moment de descendre dans les appartemens, la comtesse s'aperçut que le ruban d'un de ses souliers venait de se dénouer; sa femme de chambre ne se trouvait pas là, et Théodore y était.... On lui demanda

(et peut-être fut-ce cette fois sans intention provocatrice) on lui demanda de renouer ce ruban ; mais le joli pied de Clorinda s'éleva sur un fauteuil avec tant de vivacité, avec si peu de précaution, que le page, ou piqué du mépris que sa marraine semblait faire de son âge, ou privé tout à coup du secours de sa raison, étreignit soudain la jambe qu'on lui livrait, et se prit à la couvrir d'un déluge de baisers. Notez que cette invasion de caresses, inspirées sans doute par quelque Belzébuth caché derrière la psyché, devenait de plus en plus ascendante, lorsque madame d'Almedi parvint à l'arrêter. Furieuse, elle saisit le petit coupable à bout de bras, le renverse sur sa causeuse, et fait pleuvoir sur ses épaules une myriade de horions qui, bien qu'administrés par la plus jolie main du monde, n'avaient rien du tout de féminin, je vous assure... Heureusement, notre belle Italienne s'étant avisée de regarder sa main, vit qu'elle était devenue fort rouge ; elle cessa de battre par coquetterie, sinon par humanité.

Cependant, Théodore, blotti sur le canapé

comme un pauvre chien qu'on vient de corriger, ne bougeait pas; le visage tourné vers un des coussins, il demeurait immobile, et n'obéissait point à l'injonction de la comtesse, qui lui ordonnait de se relever... Frappée d'une crainte subite, elle soulève la tête du page, et reconnaît qu'il est évanoui....

— Grand Dieu! s'écrie madame d'Almedi, qu'ai-je fait!.... fatal orgueil! j'ai tué mon filleul, peut-être... Cher enfant! moi qui l'aime... qui l'adore... Ah! que je suis malheureuse!... Personne ici... Si j'appelais.... impossible.... que penserait-on d'une si étrange aventure?... au contraire, gardons-nous de la divulguer... je serais perdue... Ah! le voilà qui respire... je sens battre son cœur.... mais il ne reprend point connaissance.... Quelle affreuse situation!

A ces mots, la comtesse, éperdue, posa la tête de Théodore sur ses genoux, lui inonda le visage d'eau de Cologne; et toujours sa main était appuyée sur le cœur du page pour en épier le faible battement... il ne s'y révélait encore qu'une pulsation presque insensible... Clo-

rinda, tout en pleurs, mêlait ses larmes aux flots d'eau spiritueuse qu'elle répandait sur le front du page évanoui.... Elle le pressait contre son sein ; elle l'enlaçait de ses bras avec un mélange indéfinissable de pitié, d'inquiétude et de tendresse.... Tout à coup, madame d'Almedi s'écrie :

— Ah! oui... oui, cela, il me le demandait... l'effet en sera peut-être salutaire...

A ces mots, elle colle avec une sorte de frénésie sa bouche à celle de Théodore, et d'innombrables baisers retentissent... A l'application de ce remède héroïque, le page ouvre les yeux; la main de sa marraine, restée sur son cœur, le sent bondir violemment... Des roses, d'abord d'une nuance assez tendre, puis vivement colorées, semblent s'effeuiller sur le teint, naguère si pâle, du jeune homme, et bientôt il est quitte de baisers envers la comtesse.

Il fallait alors que le médecin s'éloignât; la cure était complète.... mais le médecin resta...

Ce jour-là, madame d'Almedi fut vainement demandée dans les appartemens de l'im-

pératrice; plusieurs camarades de Théodore vinrent frapper à l'appartement de la comtesse; personne ne répondit : Clorinda manqua au service d'honneur.

Vers le soir, Théodore disait à demi-voix : — Ah! belle marraine, battez-moi souvent.

— Cela n'est pas nécessaire, cher enfant, répondait-elle, sois toujours discret, soumis, et je me montrerai toujours *indulgente.*»

Une grande question fut ainsi résolue au gré de la comtesse; cette habile spéculatrice n'appartenait point, à titre de conquête, à celui qu'elle aimait; c'était lui qui se reconnaissait dépendant : *elle lui avait fait l'aumône du bonheur;* mais, comme tous les bons riches, elle jouissait de ses bienfaits.

II.

LE GRAND ÉCUYER ET LES ÉCUYERS.

M. de Caulincourt, duc de Vicence, qui, durant toute la période impériale, exerça la charge de grand-écuyer, offrait à l'observation le type du grand seigneur d'autrefois, enrichi (que le faubourg Saint-Germain daigne nous passer le mot!) des acquisitions d'une civilisation nouvelle et largement progressive. Son air, ses manières, le ton qui régnait dans ses

communications avaient de la noblesse sans fierté, de l'éloquence sans pédantisme, de la gravité sans sécheresse. Au premier abord, une certaine réserve, que ce grave personnage tenait d'un sentiment d'exquise convenance, pouvait être confondue avec la morgue; mais il possédait une ame trop élevée pour s'abandonner à cette faiblesse de l'esprit; et le sien était trop éclairé pour se laisser surprendre par les petites vanités qui sont l'apanage ordinaire de la médiocrité.

Nul dignitaire de l'empire n'obtint la confiance de l'empereur Napoléon au même degré que le duc de Vicence; personne ne la mérita peut-être autant, sous un rapport qu'on est assurément fort éloigné de soupçonner : c'est que ce serviteur, aussi franc que loyal, savait dire la vérité à ce souverain.... Savait dire est bien le mot; car l'émission du vrai au pied du trône fut de tout temps si négligée, qu'elle est devenue, non seulement un art difficile, mais une sorte de chef-d'œuvre moral, pour la conservation duquel le duc de Vicence n'a jamais pu former d'élèves. A voir le train des cours

modernes, il est aisé de reconnaître que cette science est morte avec lui.

L'attachement de l'empereur pour son grand-écuyer fit autant d'honneur à ce souverain que le dévoûment pur de Caulincourt l'honora lui-même. C'est encore là un des grands traits qui distinguèrent le caractère de Napoléon : non seulement il s'attachait à ses fidèles serviteurs, quoique leur franchise désapprouvât souvent ses vues ou ses desseins; mais, lors même qu'il n'aimait point les fonctionnaires appelés à la direction des affaires ou au commandement des armées, la confiance dont il les avait environnés n'en était point altérée : Moreau, Bernadotte, Masséna, Fouché, Talleyrand lui inspirèrent de l'éloignement, et jamais il ne manqua de les faire participer à l'exécution de ses projets, toutes les fois que leur concours lui parut une garantie de plus.

« Ce ne sont pas les hommes de mes affec-
« tions, disait-il quelquefois; qu'importe, ils
« conviennent exclusivement à la chose; je les
« emploie..... Il ne s'agit point ici d'aimer,
« mais de gouverner, et ce n'est pas avec les

« préférences du sentiment que l'on sert bien « les États.... Louis XIV agit en mauvais roi « lorsqu'il appela un joueur de billard, qui lui « plaisait, à la direction du Trésor royal ; et « c'est d'après ce triste exemple que, plus « tard, certain ministre, en nommant à cer- « taine place, mérita ce trait de juste satire, « gravé maintenant dans toutes les têtes par « le cynique Beaumarchais : *Il fallait un calcu- « lateur, ce fut un danseur qui l'obtint.* »

Pardon d'une citation aussi banale : ce n'est pas nous qui l'avons faite, c'est Napoléon; et ceci, du reste, ne la rend guère plus respectable; car, au dire d'un autre *Figaro,* qui écrivait vers l'an 1828, Napoléon lui-même est devenu banal et de mauvais goût. Que si vous venez nous demander où se trouvent, à ce compte, les gloires françaises qu'il faut admirer, nous vous répondrons : Elles résident dans cette ligne d'illustrations, avec ou sans barbe, affectionnées ou indifférentes à la cigarette, en jupe ou en pantalon, qui servent sous la bannière Sand, ou se rallient à l'oriflamme Janin... Voilà notre Panthéon; tout ce

qui réclame nos hommages est là, vivant, écrivant, mangeant, buvant sec, vacillant à l'occasion, entre neuf et dix heures du soir.... Hors de ces grandeurs point de grandeur; et toutes les renommées impériales doivent être reléguées dans le grenier de la postérité..... *Requiescant.*

Nous voici loin, vraiment, du grand écuyer; car c'était, lui, un fervent admirateur de Napoléon: il avait vu poindre et grandir sa noble étoile. Simple aide-de-camp du général Bonaparte, il avait assisté à tous les enfantemens héroïques de son génie; il s'était trouvé près de lui lorsque ce grand capitaine formait d'un tissu de victoires son manteau impérial, et faisait surgir la couronne de Charlemagne des lauriers courbés sur son front. Caulincourt, à la tête d'un beau régiment de carabiniers, fut plus d'une fois la massue dont un autre Alcide acheva de terrasser l'hydre européenne. Des services éclatans et dignement appréciés; un dévoûment fécond et que rien n'étonnait; un zèle peu soucieux de repos et de sommeil, dans lequel Napoléon rencontrait constamment la spécialité

qu'il cherchait ; telles furent les bases de l'attachement réciproque qui se forma entre Napoléon et le duc de Vicence ; attachement que les années cimentèrent, sans qu'aucun nuage l'ait jamais troublé. Quand vinrent les grandes infortunes, le souverain et son ami (car celui-là méritait ce nom) burent à la même coupe de fiel, comme ils s'étaient enivrés à la même coupe de gloire.... Caulincourt fut, en avril 1814, un des derniers courtisans de Fontainebleau.

Aussi, comme il eut à expier son dévoûment au grand homme, dans le peu de jours que le destin lui compta sous la restauration ! combien de calomnies furent accumulées sur sa vie par ce faubourg Saint-Germain dont il avait abjuré les vieux préjugés et les manœuvres honteuses.... Peut-être, pour anéantir les banales et mensongères accusations dont il fut chargé, quant à la malheureuse affaire du duc d'Enghien, suffirait-il de dire que M. de Vicence obtint l'estime, la confiance, l'amitié de l'empereur Alexandre, plus qu'aucun seigneur de sa cour.... Et ce souverain était le proche allié du grand-duc de Bade, dont les

droits souverains furent si violemment froissés par l'enlèvement d'Ettenheim.

Nous rapporterons, à la fin de cette chronique, quelques traits propres à répandre une certaine lumière sur cet événement; nous devons maintenant parler des fonctions du grand-écuyer. Cet officier de la couronne réunissait la plus grande partie des attributions de l'ancien connétable de France : cette charge avait été rétablie sous l'empire; il existait même un vice-connétable; mais ces dignités, purement honorifiques, étaient de véritables charges d'Almanach.

Le grand-écuyer avait la direction suprême du service de l'écurie : le personnel à ses ordres se composait des écuyers, cavalcadours, pages, piqueurs, courriers, employés divers formant le service des écuries impériales, y compris un singulier fonctionnaire désigné sous le nom de *porte-arquebuse*, et dont tous les devoirs consistaient à charger et décharger les armes de voiture de l'empereur.

Les haras de la cour appartenaient au département du grand-écuyer : les fonctionnaires

attachés à ces établissemens, ainsi que tous les officiers et employés de l'écurie, étaient nommés sur sa présentation : ils prêtaient serment entre ses mains. Le gouvernement des pages relevait aussi de l'autorité du grand-écuyer : les officiers, employés, professeurs et gens composant ce service étaient nommés sur sa proposition ; il désignait le premier et le second pages, et présentait à l'empereur ceux de ces jeunes gens qui, ayant atteint leur dix-huitième année, devaient passer officiers dans l'armée.

Lorsque l'empereur quittait ses appartemens pour monter à cheval ou sortir en voiture, le grand-écuyer marchait immédiatement devant lui jusqu'à la porte extérieure du palais. Dans le premier cas, ce grand dignitaire tenait l'étrier de sa majesté, puis lui mettait les rênes en main et lui présentait la cravache. Pour monter en voiture, le grand-écuyer soutenait sa majesté du côté gauche.

Ce grand-officier ordonnait de tout ce qui se rapportait aux voyages de l'empereur ; il en faisait toujours partie, à moins d'empêchement ;

dans ce dernier cas, il était remplacé par le premier écuyer. Durant ces voyages, le maréchal-des-logis devait remettre au grand-écuyer la liste des logemens destinés au service de l'écurie; lui seul en faisait la distribution. Les personnes admises par l'empereur à l'honneur de monter les chevaux des écuries impériales ou dans les voitures de la cour, en étaient prévenues par le grand-écuyer.

En route, la voiture du grand-écuyer précédait celle de l'empereur.

Ainsi que les anciens connétables, le grand-écuyer veillait à la conservation des armes de guerre de l'empereur; il le suivait constamment à l'armée, et portait l'épée de sa majesté. Il devait veiller à ce que l'écuyer de service préparât la cuirasse de l'empereur un jour de combat; et si ce monarque voulait s'en revêtir, au grand-écuyer appartenait le soin de la lui passer. Mais cette partie du protocole était une enjolivure poétique qui ne se réalisa jamais; Napoléon ne se servait de cuirasse, ni ostensiblement ni secrètement; et le prétendu plastron dont quelques mémorialistes l'ont affublé est

de pure invention. En marche et sur le champ de bataille, le grand-écuyer se tenait au montoir de l'empereur, afin d'être toujours prêt à prendre le cheval de sa majesté, si elle désirait mettre pied à terre. Si le cheval de l'empereur était tué ou tombait, le grand-écuyer seul devait relever sa majesté.

A l'armée, le logement du grand-écuyer était toujours établi à proximité du quartier impérial, afin que l'empereur pût, à toute heure, le mander auprès de sa personne. Ce dignitaire prenait les ordres de sa majesté à son lever et à son coucher.

Haut dignitaire de la couronne, le grand-écuyer devait avoir ses fonctions et sa place au grand couvert : c'était lui qui poussait le fauteuil de l'empereur lorsqu'il allait se mettre à table. Sous le règne de Louis XVIII cela eût semblé tout naturel, puisque son fauteuil était son unique cheval de parade ou de bataille, et son dîner le plus héroïque de ses exploits journaliers. Au temps de Napoléon, cette prérogative du grand-écuyer, sous la fumée du potage, répondait mal à l'idée chevaleresque que l'on se

faisait de ses attributions. Le siége de l'empereur étant poussé près de la table, le grand-écuyer se tenait à la gauche de sa majesté.

M. le duc de Vicence, comme chef suprême du service des écuries, avait aussi ses instructions secrètes, sa politique mystérieuse. Lorsque l'empereur devait quitter la capitale pour une tournée dans les départemens, ou pour se rendre à l'armée, le jour précis de son départ n'était jamais connu d'avance; le grand-écuyer seul savait à cet égard le secret de sa majesté. Des relais, un service complet de la chambre et les officiers de bouche désignés ordinairement pour les voyages, étaient envoyés sur plusieurs routes, afin de laisser tout le monde dans le doute sur celle que sa majesté suivrait; puis, lorsque l'empereur était parti, l'on faisait rentrer les différens services qui venaient d'éprouver cette singulière expectative.

Les détracteurs de Napoléon n'ont pas manqué d'attacher un motif honteux à cette précaution : ils ont prétendu que l'empereur, toujours en crainte d'être assassiné, déroutait ainsi les conspirateurs qui, ne connaissant

pas d'avance la direction qu'il devait suivre, ne pouvaient aposter des assassins sur ses pas. Nous prouverons ailleurs que, depuis la fin du consulat, s'il y eut des conjurations formées contre les jours de Napoléon, même parmi des hommes qu'il comblait de bontés, ces hommes assez pervers pour les avoir ourdies, ne furent pas assez courageux pour en tenter l'exécution. Mais Napoléon, en voilant ses démarches, laissait moins pénétrer sa politique. Rien n'est indifférent dans les actions d'un souverain; s'il fait un seul pas hors de son palais, l'intention en est sur l'heure épiée, entrevue, et dès lors interprétée... On ne fait que soupçonner encore les vues ou les projets du prince, et déjà la critique s'y attache, s'y cramponne. Peu soucieuse des erreurs qu'elle peut commettre, elle juge ce qu'elle ne connaît pas : c'est un grave inconvénient; Napoléon cherchait à l'éviter.

L'usage qui nous occupe avait aussi l'avantage de conserver à l'empereur cet heureux incognito, à l'aide duquel il pouvait échapper à l'averse des harangues, incessante calamité

des têtes couronnées, choléra oratoire, qui tue, dans ses paroxismes redoublés, la prospérité souveraine, au sein d'une paix profonde, aux accords de l'harmonie des fêtes, au milieu des nobles jouissances du triomphe.

Le jour où l'empereur devait partir pour un long voyage, il y avait ordinairement cercle à la cour, quelquefois spectacle ou concert. Tout se passait comme à l'ordinaire; sa majesté affectait même de dire qu'elle irait le lendemain au Théâtre-Français ou à l'Opéra... La compagnie s'écoulait, selon l'usage, à minuit; chacun, avant de s'endormir, s'arrangeait pour se trouver le lendemain, au spectacle, le plus près possible de l'empereur..... Vous comprenez, il fallait s'efforcer d'obtenir en public un signe de tête, un sourire, peut-être un mot qui pût faire concevoir à la multitude l'idée d'un grand crédit, dont tout courtisan habile sait toujours tirer quelque avantage, ne fût-ce que celui d'inspirer un peu de confiance à ses créanciers.

Tout à coup, et lorsque la compagnie était écoulée, l'empereur disait : Je pars dans deux

heures. Les équipages de sa majesté se trouvaient bien prêts, parce que le grand-écuyer était dans la confidence; mais il n'y avait mis personne. Chambellans, écuyers, aides-de-camp, officiers d'ordonnance, pris à l'improviste, devaient bâcler leur bagage en quelques instans : c'était aux Tuileries un mouvement, un brouhaha, dont on ne pourrait se faire une idée sans y avoir assisté. Les maîtres et les domestiques circulaient en tous sens; partout on ne voyait que lumières voyageuses; et ce spectacle mobile, observé du jardin, à travers les croisées, surpassait les merveilles d'ombres chinoises exhibées au spectacle de Séraphin. Mais combien tout ce tumulte, tout ce branle-bas de cour devenait plus curieux, plus pittoresque encore, lorsque, l'impératrice étant de voyage, ces préparatifs improvisés s'étendaient aux dames de son service.... Préparer à la hâte une collection de parures! il y avait là du quoi faire perdre l'esprit aux voyageuses... Que de plaintes, que de réclamations, bon Dieu! surgissaient de cette pressante nécessité... L'empereur, disait-on, agit à la

cour absolument comme au camp; sa majesté fait mouvoir dames d'honneur, dame d'atour, dames du palais comme des compagnies de voltigeurs : on fait sonner une sorte de boute-selle dans le palais, lorsqu'il s'agit de faire voyager des femmes.... c'est pour en mourir.

Et le chapitre des adieux brusqués, des petits soupers interrompus, des arrhes données en pure perte dans les coulisses de l'Opéra; l'empereur en riait bien avec les confidens de son intimité!..... il riait surtout des maris obligés de partir sans s'être donné sur la fidélité de leurs femmes ces garanties qui sont des gages si sûrs de sécurité; il riait plus fort des dames voyageuses qui promettaient d'être essentiellement tigresses contre les distractions du voyage.

Enfin, à l'heure dite, le pavillon de l'Horloge n'avait pas laissé tomber son dernier accent de bronze, que l'empereur était en voiture : prêts ou non, dames et officiers devaient y être aussi.... Il y avait des beautés, délicates ou méthodiques dans leurs habitudes, qui, pour conserver la fraîcheur de leur teint, ou

pour ne rien dérober aux coutumes qu'elles s'étaient faites, avaient passé entre deux draps le court délai compris entre l'avis du départ et le premier coup de fouet des postillons.... Qui peut en telle occurrence se flatter d'une précision attentive! Il arrivait que plus d'une jolie femme de chambre finissait, en voiture, de lacer son corset ou d'agrafer ses jarretières... maudissant l'horloge importune qui l'avait contrainte de laisser tant de choses inachevées.... sans parler de celles qui ne s'achèvent jamais, selon certaines idées du beau sexe.

L'empereur se décidait rarement à voyager avec l'impératrice; il n'envisageait qu'avec effroi cette cour féminine, qui, dans sa locomotion, était si féconde en embarras de toute nature. Sa majesté se récriait particulièrement contre les innombrables paquets, cartons, nécessaires de voyages, meubles portatifs, qui faisaient, disait-il, ressembler la cour aux comédiens du *Roman comique*. Napoléon, en parlant de ce bagage redouté, nommait librement certains objets à l'usage des dames, dont la nomenclature pittoresque faisait beaucoup rire

les aides-de-camp, officiers d'ordonnance et pages; nomenclature qui avait de l'écho dans l'hôtel de ces derniers.

A l'appui de cette mention de l'éloignement que l'empereur montrait à faire voyager la cour de l'impératrice, voici une anecdote qui ne peut être citée plus convenablement qu'ici. Vers le printemps de l'année 1806, Napoléon se proposait de faire un voyage dans l'intérieur de l'empire; au moment où ce projet fut arrêté, il promit à Joséphine qu'elle l'accompagnerait. Les jours suivans, cette souveraine qui, pour les soins de la coquetterie, était femme deux fois, développa devant l'empereur un programme de préparatifs tellement colossal, que sa majesté en fut effrayée, et se promit d'échapper aux embarras que ce luxe de dispositions lui promettait, en laissant l'impératrice à Paris.

En conséquence, l'instant de son départ étant fixé, il ordonna à tous ceux qui devaient le suivre de faire leurs paquets à la sourdine, et déclara que l'on monterait en voiture à une heure du matin. Joséphine, ne se doutant de

rien, souhaita le bonsoir comme de coutume à l'empereur : c'est-à-dire avec un *au revoir* qu'accompagnait certain clignotement d'une grande éloquence, mais qui n'était plus que rarement compris.... Elle se retira dans ses appartemens sans le moindre soupçon.

Mais à la cour les indiscrétions sont si fructueuses quand elles servent le désir des maîtres, qu'elles ne manquent jamais à l'occasion : une dame d'annonce avait entendu chuchoter, dans les salons, le projet de départ clandestin ; elle en fit part à l'impératrice, par l'entremise d'une femme de chambre qui couchait près de la chambre de sa majesté. Joséphine dormait profondément lorsqu'on tira son rideau pour lui annoncer l'infraction flagrante à la promesse qui lui avait été faite par l'empereur.... Son réveil fut prompt, je vous l'assure.

— Il part sans moi! s'écria-t-elle en jetant sa couverture à ses pieds, de l'air dépité que prendrait une jeune pensionnaire qu'on a promis de mener en vendanges, et qu'on laisse ensuite à sa pension pendant les vacances....

Il n'en sera pas ainsi, poursuivit sa majesté, que les larmes commençaient à gagner; je partirai malgré lui, s'il le faut... Vite! qu'on m'habille!... Est-ce que les chevaux sont attelés ?

— Je crains même, Madame, dit la femme de chambre avec timidité, je crains beaucoup que l'empereur ne soit déjà en voiture.... l'intention de sa majesté n'a été connue que fort tard....

— C'est affreux! me laisser ainsi... m'abandonner.... manquer à sa parole impériale!... Non, non, pas de toilette, continua Joséphine, que la femme de chambre voulait habiller.... une robe de nuit, un peignoir, peu importe...

— Au moins Votre Majesté me permettra-t-elle de lui mettre des bas?...

— Nous n'en avons pas le temps....

— Mais Votre Majesté n'a pas de corset, et .... .

— Ah! oui, vous avez raison.... Mais un grand châle.... voilà tout...,'

Et Joséphine, jambes nues, en pantoufles, s'enveloppant d'une simple toile de Jouy qui

dessinait ses formes avec une singulière indiscrétion, s'élance à travers les appartemens, au milieu des gardes et des valets.... Elle descend l'escalier d'un pas rapide, parvient au péristyle des Tuileries, et se jette tout en pleurs dans les bras de l'empereur, dont le pied est déjà levé pour monter en voiture.

Napoléon ne savait pas résister aux larmes de Joséphine; il s'attendrit, lui promet de l'emmener, mais la conjure d'aller se vêtir....

— Je jure de t'attendre, lui dit-il avec ce tendre accent exhumé des premiers temps de leur mariage....

— Je ne me fie plus à toi; tu me tromperais... Je pars comme je suis.

— Quoi! plus qu'à demi-nue!

Et déjà Joséphine était blottie au fond de la berline, comme une petite fille qui craint qu'on ne l'oublie à la maison. L'empereur la couvrit de sa pelisse, et donna, avant de se placer à ses côtés, les ordres nécessaires pour qu'au premier relais, l'impératrice trouvât tout ce qui lui manquait.

Nous avons entendu souvent M. de Caulincourt raconter, durant la campagne de Russie, une foule de détails curieux sur son service de grand-écuyer ; ses récits, toujours animés, toujours spirituels, charmaient ces longues nuits de bivouac, pendant lesquelles l'âpre froidure éloignait souvent le sommeil, malgré le secours de plusieurs pins enflammés, autour desquels grelottait tout ce qui, comme nous, voyageait avec le quartier-impérial.... Quand le duc de Vicence parlait, on échappait pour ainsi dire aux tristes prévisions d'un lendemain menaçant... Il savait rappeler sur sa physionomie noble et passionnée nos regards de longue rêverie, attachés, mélancoliques et songeurs, à la plaine neigeuse, que noircissaient çà et là des groupes de soldats souffreteux.

« En voyage, nous disait un soir le grand-écuyer, l'empereur fait payer avec une exactitude scrupuleuse sa dépense et celle de sa maison. S'il est reçu par les autorités ou par de riches particuliers, le présent qu'il fait à ses hôtes et les gratifications données aux do-

mestiques excèdent de beaucoup les frais que son séjour a occasionés.

« Le dimanche, l'empereur ne manque jamais d'entendre la messe avant de se remettre en route ; mais c'est rarement dans les villes, où les efforts d'une étiquette maladroite dans ses inspirations comme dans son exécution l'impatientent et le fatiguent. Lorsque Napoléon a dû coucher, la veille d'un jour férié, dans une commune ayant des prétentions urbaines, il en part de grand matin, et s'arrête, pour assister à l'office divin, dans le premier village dont le svelte clocher perce la feuillée du voisinage.... Sa majesté s'agenouille avec ferveur devant l'autel chargé de fleurs encore humides de rosée ; elle aime à voir le lévite à la blanche aube, à la simple chasuble ; elle se plaît à entendre sa parole sans ornement, comme son habit sacerdotal.

« Et cette station religieuse est une heureuse aubaine pour le pasteur et pour le troupeau, si ce pasteur a de la charité : Napoléon fait toujours donner vingt-cinq napoléons au desservant dont il vient d'entendre la messe, indé-

pendamment de ce qu'il le charge de remettre aux pauvres de sa paroisse.

« Si le prêtre a vieilli au service des autels, si l'orage révolutionnaire a grondé sur sa tête, enfin si sa mission évangélique s'est accomplie, en des temps difficiles et dans le tumulte des partis, sans que l'homme de Dieu se soit associé aux passions malfaisantes de la terre, l'empereur lui donne la croix en lui disant : « Monsieur, il y a bien de l'honneur à rester « vertueux au milieu des persécutions qui font « presque toujours broncher la vertu ; cette « récompense vous est due. »

Indépendamment du grand-écuyer, et du premier écuyer, il y avait, dans la maison impériale, le premier écuyer, l'écuyer-commandant, et des écuyers ordinaires, dont le nombre variait de douze à dix-huit. Les écritures du service de grand-écuyer étaient confiées à un secrétaire général et à un quartier-maître.

La charge de premier écuyer, qui fut longtemps exercée par M. le général de division comte Nansouty, consistait à remplacer le grand-écuyer en son absence, et à s'occuper

de quelques détails détachés des attributions de cet officier de la couronne. Le premier écuyer réglait aussi les tours de service des écuyers ordinaires.

L'écuyer-commandant avait des fonctions spéciales dans les écuries : lui seul dirigeait immédiatement la disposition des chevaux de selle et des équipages de l'empereur. Il veillait à l'hippiatrique, à la conservation et au renouvellement de la sellerie; il inspectait avec un soin minutieux les voitures de la cour; assistait aux épreuves de la charronnerie, des ressorts, des essieux; s'attachait, en un mot, à prévenir tous les accidens qui auraient pu résulter d'une mauvaise fabrication. Lors des voyages, c'était par l'intermédiaire de l'écuyer-commandant que le grand-écuyer, après avoir pris les ordres de l'empereur, les transmettait aux différens fonctionnaires de l'écurie, jusqu'à l'entière exécution des préparatifs. L'écuyer-commandant rendait un compte journalier au duc de Vicence. M. le général de brigade, comte Fouler, fut long-temps revêtu de la charge d'écuyer-commandant.

Il y avait un premier écuyer attaché à la maison de l'impératrice; les écuyers ordinaires de sa majesté prenaient le nom de cavalcadours. Mais nous croyons que ces derniers furent licenciés vers la fin de l'empire.

Le service des écuyers ordinaires se faisait à peu près comme celui des chambellans: c'est-à-dire qu'il y avait un écuyer de jour qui se tenait toujours dans les appartemens, et qui couchait au palais. Cet officier se trouvait exactement au lever et au coucher de l'empereur. Il recevait directement les ordres de sa majesté lorsqu'elle voulait monter à cheval ou sortir en voiture; il les transmettait immédiatement à l'écuyer-commandant, lequel les faisait exécuter par l'écuyer de la selle ou de l'attelage. L'écuyer de jour prévenait l'empereur quand les voitures ou les chevaux de main étaient prêts.

Lorsque l'empereur allait sortir de ses appartemens, l'écuyer de service marchait devant sa majesté, avec le chambellan et l'aide-de-camp de jour. Si sa majesté sortait en voiture, l'écuyer se tenait à cheval à la por-

tière de droite, à moins que le colonel-général de service ne s'y trouvât; dans ce cas, l'écuyer se plaçait à la portière de gauche. Lorsque le grand-écuyer était à cheval au montoir de l'empereur, l'écuyer de service se tenait derrière ce grand officier.... Si sa majesté, étant à cheval, laissait tomber quelque chose, l'écuyer de service mettait pied à terre, et remettait à l'empereur l'objet tombé.

En voyage, l'écuyer de service, après avoir pris les ordres du grand-écuyer, commandait aux employés des postes; pendant la marche, il commandait également aux escortes, d'après les instructions du colonel-général de service, pour tout ce qui se rattachait au cérémonial.

L'écuyer, ainsi que l'aide-de-camp de service et un page, couchait, en voyage, dans la chambre la plus voisine de celle où reposait l'empereur.

Au palais, l'écuyer de jour recevait des secrétaires du cabinet les dépêches à expédier par les courriers; il en donnait reçu; puis il les remettait en compte au courrier, après avoir vérifié et lui avoir fait reconnaître la so-

lidité des cachets. C'était également l'écuyer de jour qui recevait les dépêches à l'arrivée; il en donnait décharge aux courriers, non sans avoir vérifié le départ et calculé rigoureusement le temps qu'ils étaient restés en route. S'ils avaient eu du retard sans pouvoir le justifier, l'écuyer de service en rendait compte au grand-écuyer, et devait demander leur punition. Dans la journée, l'écuyer déposait les paquets entre les mains de l'empereur; mais lorsque sa majesté était couchée, il les faisait parvenir par l'entremise de l'aide-de-camp qui, seul, parmi les officiers du service d'honneur, pénétrait la nuit dans la chambre du souverain.

L'écuyer tenait registre exactement des dépêches parties, et de celles parvenues au château, avec la date et l'indication de l'heure du départ ou de l'arrivée.

Durant le service de voyage ou des chasses, les écuyers avaient le pas sur les chambellans; ils le leur cédaient dans les appartemens des résidences impériales.

Il est digne de remarque que Louis XVI, le moins guerrier des souverains, était un ha-

bile écuyer, et que Napoléon, le premier capitaine des temps modernes, montait à cheval comme un maquignon, à la solidité dans les arçons près. Car l'Empereur était assez mauvais cavalier pour faire de fréquentes chutes, si l'on n'eût pas pris toutes les précautions imaginables contre ces accidens. Aussi les écuries impériales étaient-elles l'enfer des chevaux destinés au service personnel de sa majesté, et le purgatoire des écuyers chargés de les dresser. Quel que fût le naturel de ces animaux, il était soumis au remaniement le plus complet, et, pour ainsi dire, refondu dans une longue suite d'épreuves, afin d'en obtenir la plus complète abnégation de ces passions fringantes, qui eussent pu compromettre la sûreté de l'empereur..... Que la gloire coûte cher, grand Dieu! même aux chevaux. Si le coursier arabe, aux jambes de biche, à l'œil enflammé, aux souples allures, était assez poète pour se montrer fier d'être le palefroi du grand Napoléon, par combien de tourmens ne devait-il pas acheter cette noble destinée! Son éducation impériale consistait à supporter, sans

faire le moindre mouvement, tous les coups d'éperon, de fouet, de cravache, qu'il plaisait à l'écuyer-précepteur d'adapter à ce genre d'enseignement... On le frappait sur les flancs, sur les jambes, sur les oreilles, sur la tête, sans qu'il pût se permettre le moindre témoignage d'impatience, à peine d'encourir la plus ample distribution de *pensums*. Il fallait, de plus, que l'élève s'habituât à s'entendre tirer tout près des oreilles coups de fusil, coups de pistolet, boîtes d'artifice. En d'autres circonstances, c'était au bruit du tambour, aux stridentes fanfares de la trompette, aux sons assourdissans du tam-tam, qu'il devait accoutumer sa patience.... Puis venaient des drapeaux agités devant les yeux du pauvre animal, des ballots jetés dans ses jambes, des obstacles opposés à sa marche. Il devait sortir de toutes ces épreuves sans que sa philosophie se démentît, sans que le plus léger coup de pied, le moindre hennissement, le plus insensible abaissement d'oreilles en arrière témoignât de sa contrariété.

Et notez que le cheval assujetti à ce cruel régime ne devait rien perdre de cette belle

apparence, de cette allure héroïque qui convenait à sa haute destination. Plus à plaindre cent fois que le destrier banal de Montmorency, qui, chaque dimanche, sert de monture aux clercs d'avoués, après avoir porté des cerises toute la semaine, l'arabe de l'empereur était tenu de porter la tête en Bucéphale, lorsqu'il était monté par un autre Alexandre.

Cette solution de difficultés, si laborieuse pour le cheval et pour l'écuyer, était confiée à la sagacité, à l'expérience de M. Jardin père, premier piqueur des écuries de l'empereur, qui sortit presque toujours victorieux d'une tâche aussi ardue.

Il existait dans les écuries impériales un cheval arabe que Napoléon affectionnait, et qui semblait être favorisé d'une double nature. Si vous le voyiez à l'écurie, et même sous un autre cavalier que l'empereur, il baissait la tête, ployait les jarrets, laissait tomber l'oreille : on l'eût pris pour le cheval du marchand d'encre qui circule dans Paris. Sa majesté le montait-elle? soudain il se redressait, relevait la tête, piaffait avec grace; son œil s'enflam-

mait; son attitude devenait fière et imposante : tout à l'heure il vous faisait pitié, maintenant il y a de l'épopée dans toutes ses manières. On n'était pas plus comédien que ce cheval-là.

Nous croyons nous rappeler que cet arabe se nommait *Soliman*. Sa faveur dans l'esprit de l'empereur était sans égale; mais un autre cheval la partageait jusqu'à un certain point : le nom de celui-ci était l'*Évêque*. Or, pendant la guerre d'Autriche, il arriva un matin, à propos de ces deux coursiers, le plus étrange quiproquo. L'empereur s'était rendu à Vienne, et se disposait à retourner à Schœnbrünn, lorsque, ayant déjà le pied à l'étrier, il aperçut l'évêque de Raab, qu'il désirait entretenir.

— Jardin, dit-il au premier piqueur, qui tenait en ce moment la tête du cheval de sa majesté, n'est-ce pas l'évêque que je vois là?

— Non, Sire, répondit M. Jardin, tout à son affaire, c'est Soliman.

— Qu'est-ce que tu me rabâches donc là avec ton Soliman?... Je suis sûr que je vois l'évêque.... L'empereur cherchait bien le nom du siége; mais il ne le trouvait pas.

— Je ne conçois pas que Votre Majesté puisse s'y méprendre, répliqua l'écuyer.... c'est bien Soliman qu'elle monte; l'évêque a deux balzanes postérieures hors montoir et boit dans son blanc....

A ces mots, Napoléon, reconnaissant la singulière bévue de son écuyer, partit d'un grand éclat de rire et piqua des deux, sans prendre la peine d'expliquer la cause de son hilarité à M. Jardin qui peut-être la cherche encore, si Dieu lui a prêté vie jusqu'à ce jour.

Cette aventure ne fut pas malheureusement la seule, durant la guerre de 1809, à laquelle le nom de M. Jardin se soit trouvé mêlé : en voici une plus grave. Peu de jours après le terrible combat d'Essling, l'empereur, douloureusement affecté de la perte du maréchal Lannes, demanda *Soliman*. M. Jardin, qui présidait toujours à l'équipement du cheval de sa majesté, ne se trouvait pas en ce moment aux écuries ; le piqueur de service ne mit point à l'arabe favori sa bride ordinaire.

A peine Napoléon était-il en selle que l'animal secoue la tête, recule, se cabre; l'empereur,

peu habitué à ces caprices, s'en défend mal, irrite sa monture, au lieu de la calmer, et finit par être désarçonné..... Napoléon, meurtri, écorché, souillé de poussière, se releva furieux.... Et voyez comme le destin se montre bizarre en fait d'à-propos : M. Jardin, qui ne s'était pas trouvé à l'écurie pour faire brider Soliman, arriva devant le souverain, juste au moment où sa majesté songeait à sévir, et à sévir en empereur contre le fauteur de sa chute... Le pauvre Jardin reçut au travers du visage un coup de la cravache impériale, et se retira désespéré.... L'instant d'après, l'empereur, qui ne battait point ses gens, comme l'ont dit quelques écrivains, était inconsolable de n'avoir pu se défendre d'un premier mouvement de colère, qui, précisément, humiliait un de ses plus fidèles serviteurs... Sa majesté se frappait le front, en répétant :

— Diable de vivacité!.... Ah! que je m'en veux.....

— Je le crois, Sire, dit avec feu M. de Caulincourt, qui joignit en ce moment l'empereur.... Je viens de voir cet homme respectable

autant qu'utile, dont Votre Majesté eût dû se rappeler mieux les bons et loyaux services.... Il ne survivra peut-être pas à son chagrin.....

— Ah! que me dites-vous là! M. le duc... Faites-le venir..... je veux le voir, lui témoigner mon regret.... le consoler, ce bon Jardin.

Le premier piqueur, mandé par le grand-écuyer, se présenta devant l'empereur; ses yeux étaient rouges, son abattement paraissait extrême; mais le bon vieillard s'efforçait de sourire.

—Hé bien! mon cher Jardin, n'allez pas croire au moins que ce malheureux coup de cravache vous fût destiné..... Savais-je où je frappais, moi? le mécontentement, la douleur même, car je me suis rudement écorché, m'aveuglaient en ce moment... Le malheur a voulu que vous fussiez là.... Ne m'en voulez pas... j'ai grand regret de ce qui est arrivé.

— Ah! Sire, dit Jardin avec attendrissement, tant de bonté...

— Je vous aime, je vous estime de tout mon cœur, mon cher Jardin..... Tenez, voilà ma main, et que tout soit oublié...

— Tout, Sire! s'écria le premier piqueur en pressant de ses deux mains celle de Napoléon; tout, excepté les dernières paroles de Votre Majesté.

Et M. Jardin se retira consolé, satisfait, plus attaché que jamais à l'empereur. On a défiguré ce trait de vivacité dans plusieurs mémoires; nous le rétablissons ici tel qu'il se passa, et personne assurément n'en conclura que Napoléon fût un méchant homme.... Les rois de vieille dynastie, en pareille occurrence, eussent fait pendre le pauvre piqueur : l'histoire mentionne des pendaisons exécutées pour moins que cela.

L'empereur avait trop de tact pour épandre, au premier moment, du baume d'argent sur une blessure qui avait atteint l'honneur d'un homme estimable; mais, huit jours après l'événement, M. Jardin reçut une gratification de mille écus.

L'impératrice avait, comme nous l'avons dit, son premier écuyer spécial, qui transmettait les ordres de sa majesté à l'écuyer commandant, lorsqu'elle disposait des voitures de la

cour. Or, nous trouvons ici l'occasion la plus favorable de mentionner une circonstance qui témoigne de la haute prudence dont Napoléon savait s'inspirer.... lorsqu'il voulait être prudent. Tout ce qui tenait au service impérial avait reçu des instructions telles que, sans déroger à la respectueuse obéissance due à Joséphine, les officiers et fonctionnaires des deux sexes, devaient référer à l'empereur des ordres donnés par cette souveraine et qui portaient, de manière à compromettre sa gloire, le caractère d'une légèreté trop habituelle, dont elle ne pouvait se défendre. Telle fut la nature du référé auquel le général Fouler, écuyer-commandant, se crut obligé de recourir un jour.

Nous avons déjà parlé de Leroi, marchand de modes fort accrédité auprès de Joséphine; sa faveur, assise sur une base de chiffons, était pourtant si solide, qu'il se permettait avec cette princesse une infinité de licences qu'elle souffrait volontiers, parce que le ridicule a toujours son côté plaisant. Cet oracle de la vogue remplaçait parfaitement à la toilette de l'impératrice ces courtisans, dont la fortune se

compose, ainsi que celle du fameux Carlin, de lazzi et d'arlequinades. Leroi, bouffon en cravate empesée, profitait de son crédit sur la souveraine qu'il faisait rire, pour exiger très-sérieusement certaines choses plus ou moins utiles, plus ou moins avantageuses : l'intérêt ne plaisante jamais.

Mais un matin de l'année 1805 ou 1806, ce fut, dans les prétentions de Leroi, le tour de la vanité. Il se considérait, même en y réfléchissant sérieusement, comme appartenant à la maison impériale... « Je suis *officier* de l'impératrice, » se disait-il... officier de toilette apparemment. Ceci rappelle cet apothicaire d'Anne d'Autriche, qui, dans une circonstance où Richelieu avait obtenu qu'on éloignât les serviteurs que cette princesse affectionnait, fut excepté de cet exil, en qualité d'*officier indispensable au service de Sa Majesté.* Un matin donc, le vaniteux modiste, qui devait conduire sa fille à l'autel le jour suivant, trouva tout simple de demander à l'impératrice une de ses voitures, pour accomplir la cérémonie en officier de Sa Majesté.

Joséphine ne vit pas à cela le moindre inconvénient; elle donna des ordres en conséquence, qui furent transmis à M. Fouler par le premier écuyer de l'impératrice. L'écuyer-commandant, homme grave et réfléchi, se fit répéter deux fois ce que son collègue venait de lui dire, et, certain d'avoir bien entendu, il se contenta de répondre : *Cela suffit*..... Mais la prétention du *chiffonneur* de gazes, comme il qualifiait mentalement Leroi, lui parut si ridicule, et l'exécution qui devait résulter de l'abandon irréfléchi de Joséphine lui sembla devoir produire un si mauvais effet, qu'il résolut d'en référer à l'empereur.

— L'impératrice perd donc la tête? s'écria Napoléon après avoir écouté impatiemment le général Fouler... Vous avez bien fait de me prévenir, général. Que Leroi aille en fiacre, s'il ne peut mieux faire; ce que je ne crois pas, au prix qu'il vend ses chiffons à Joséphine... Dans tous les cas, je n'entends pas qu'il promène ses demoiselles de boutique dans mes voitures... Bientôt ces petites filles elles-mêmes me les demanderaient pour aller en

partie fine à la Chaumière, avec les commis de la rue Saint-Denis.

Et l'*officier* de l'impératrice fut privé de l'équipage impérial; et ses demoiselles de magasin jetèrent feu et flammes contre l'empereur, qui avait osé les confondre avec de vulgaires industrielles de *boutique*... On dit qu'elles furent moins touchées, et pour cause, de l'injure faite à leur incontestable chasteté; se contentant d'assurer qu'elles n'en étaient pas réduites, Dieu merci, aux parties de la Chaumière.

M. de Caulincourt, le grand écuyer, était un homme trop aimable, trop brillant, trop favorisé de ces avantages extérieurs auxquels s'arrête souvent la beauté, pour n'avoir pas rencontré des cœurs sensibles à la cour de Napoléon. Mais ce serait une statistique difficile à établir que celle des passions sur un foyer aussi étendu : nous avouons ingénûment que, sous ce rapport, on ne pouvait pas toujours être amplement informé, même en écoutant aux portes des Tuileries. Heureusement pour les esprits curieux, la monomanie des mé-

moires authentiques est venue : pas un personnage, ayant joué, durant l'époque héroïque, quelque rôle sur la scène du monde, qui ne se soit présenté tout vif au guichet de la postérité; et ces révélations nous ont appris infiniment plus de choses piquantes que la critique n'en avait observé. Tel mémorialiste, que son infiniment petite importance n'avait qu'esquissé dans la galerie des réputations, a bravement achevé son portrait en pied, et nous a fait découvrir dans sa personne, qu'il voulait peindre en beau, beaucoup plus de défectuosités qu'on n'en avait aperçu. Et puis, il s'est trouvé, surtout parmi les femmes, certaines petites vengeances à exercer : on a charitablement confessé au public les péchés des autres. Le personnage confessé malgré lui s'est pris tout aussitôt à riposter; en sorte que, d'encore en encore, nous sommes parvenus à savoir, à peu près, tous les travers qui s'étaient cachés, tant bien que mal, jusqu'au jour de ces confessions officieuses.

Mais il est un genre de révélations bénignes qui nous a plus appris de gentilles indignités que

toute la malice humaine ne pouvait en supposer : ce sont ces plaidoyers maladroits, imprimés pour la défense des renommées qu'on accusait. Les dames, particulièrement, ont été desservies par leurs avocats mal inspirés... Ils ont dit : « Mon cher public, je vous l'assure, ce que la malveillance a signalé comme un vice, chez ma respectable amie, était au contraire une belle et bonne vertu... Or, le public, qui n'avait pas attaché la moindre importance à vérifier le fait, s'est alors armé de sa loupe, et elle lui a fait découvrir que l'opinion primitive devait être maintenue. Avant cette malencontreuse révision, il n'existait qu'une peccadille à peine soupçonnée; en voulant la nier, on venait d'en faire un scandale.

C'est à quelque chose de semblable que l'on doit la connaissance d'une vive et réciproque inclination qui exista, durant la période impériale, entre le duc de Vicence et la comtesse de Canisy, dame du palais. On pouvait savoir que ces deux titulaires du service d'honneur s'aimaient, et c'était chose assez ordinaire pour qu'on n'y prît pas garde. Mais les mémoires

nous ont dit bien davantage : grace à eux, l'on sait que madame de Canisy avait divorcé, par suite de cette incompatibilité *de caractères* imaginée, au bon temps de la république, pour faire participer le mariage aux douceurs de la liberté. On sait encore, du fait des révélateurs, que, voulant à toute force devenir duchesse, madame de Canisy s'était consumée en vaines supplications pour obtenir de l'empereur la permission d'épouser le grand-écuyer. Napoléon avait constamment répondu qu'il ne permettrait pas le scandale d'un second mariage, dans la position où se trouvait la suppliante. Celle-ci s'était cependant inspirée d'un moyen passablement ingénieux, en faisant concourir Joséphine à ses instances auprès du souverain qui, s'étant séparé d'elle par un divorce, avait consommé la moitié du scandale allégué par sa majesté, puis l'avait complété en épousant Marie-Louise. Mais les souverains, beaucoup plus encore que les autres hommes, oublient la moralité de l'apologue si connu de *la poutre et la paille :* loin d'apercevoir ce qui s'offrait de concluant en faveur de la requérante dans la dé-

marche de Joséphine, l'empereur sut mauvais gré à l'une et à l'autre d'avoir prétendu moyenner avec lui d'une intrigue de vaudeville, et déclara sèchement qu'il maintenait sa première décision. « On est libre de faire ce qu'on vou-
« dra, dit ensuite Sa Majesté; mais alors il faut
« donner sa démission de toutes ses places, et
« s'éloigner de Paris. » Si Napoléon, qui connaissait bien sans doute les constitutions de l'empire, s'en fût rappelé en ce moment les dispositions fondamentales, il se serait contenté de dire : *Il faut s'éloigner de la cour.*

Il n'est pas d'une incontestable utilité de rechercher ici quelle fut l'intensité du martyre des amans après ce refus formel. Prirent-ils un terme-moyen entre l'amour des grandeurs et le désespoir d'une passion malheureuse? c'est ce que nous ignorons; mais le duc de Vicence resta grand-écuyer, et la comtesse de Canisy, dame du palais.... ce qu'elle resta en outre ne nous occupera pas davantage.

Dans les premières années de la restauration, le mariage sur lequel l'empereur avait mis son *veto* fut accompli, mais au bord de la

tombe du grand-écuyer. Caulincourt, durant ces négociations malheureuses où la couronne de Napoléon s'était trouvée mise à l'enjeu diplomatique, dans une partie que ce souverain avait perdue, venait de briser les ressorts de son ame noble et puissante contre le machiavélisme, la mauvaise foi et les trahisons; il ne put survivre long-temps à ce bel empire, que tous ses efforts n'avaient pu sauver. Après la mort du duc de Vicence, sa veuve ne publia point ses mémoires; les enfans et les neveux de cet homme supérieur imitèrent son silence. Il eût été cependant de leur justice, peut-être devrions-nous dire de leur devoir, de répondre, par des explications claires, précises, irréfragables, aux imputations mensongères que les écrivains légitimistes ont fait peser sur la mémoire de Caulincourt, relativement à l'arrestation du duc d'Enghien. Cette mission était un pieux hommage de vérité à rendre au souvenir d'une illustration qui ne mérita point d'être ternie : la famille du feu duc de Vicence eût fait apprécier ce soin plus heureusement que l'inutile démenti qu'elle a donné récemment à

un ouvrage rempli d'intérêt, dans lequel ce grand dignitaire de l'empire est produit sous l'aspect le plus vrai, le plus touchant et le plus honorable. Madame *Charlotte de Sor,* en publiant ses révélations si curieuses, si neuves encore sur un sujet rebattu, n'a parlé de Caulincourt qu'avec éloge; on ne conçoit donc pas pourquoi des personnes intéressées à ce que sa gloire reste pure ont pu s'effaroucher d'une publication qui supplée à leur silence; et l'on se demande quel résultat plus qu'énigmatique ils se sont proposé.

Quoi qu'il en soit, madame Charlotte de Sor, au défaut de la famille du grand-écuyer, a bien prouvé, ce nous semble, que l'arrestation de M. le duc d'Enghien, confiée au général Ordener *seul,* fut exécutée *uniquement* à la diligence de cet officier, qui, militaire avant tout, ne pouvait d'ailleurs ni repousser ni commenter l'ordre qu'il recevait. Au moment où l'expédition d'Ettenheim s'accomplissait, le colonel Caulincourt se trouvait, à Munich, sur les traces de la baronne de Reich et de l'envoyé anglais Drake, dont il devait exiger l'expul-

sion de l'électorat de Bavière, parce que ces deux personnages conspiraient d'une manière permanente contre le premier consul, allié de l'électeur.

L'aide-de-camp du général Bonaparte n'avait pas même connaissance de la mission confiée au général Ordener; il n'en fut informé qu'après son fatal résultat, et par la voie publique. Enfin, il est prouvé, jusqu'à l'évidence de l'alibi, que le futur duc de Vicence se trouvait à Lunéville, le jour où Louis-Antoine-Henri de Bourbon fut exécuté à Vincennes.

Voilà ce que madame Charlotte de Sor a dit, d'après des témoignages dont l'authenticité nous est démontrée; et ceci fait partie des révélations que la famille du duc de Vicence a cru devoir démentir dans les journaux.

III.

LES VALETS DE CHAMBRE DE L'EMPEREUR.

—

Ici se présente une question qu'on a résolue dès long-temps avec légèreté, ce nous semble : « Il n'y a pas, dit un vieux axiome pyrrhonien, il n'y aura jamais de héros pour son valet de chambre. » Ce jugement ne paraît pas tellement fondé en principes, qu'on puisse le regarder comme irréfragable. De deux choses l'une : ou

l'héroïsme est un sentiment inné, un élan naturel de l'ame, assez puissant pour la faire planer au dessus des choses vulgaires, et lui faire mépriser les craintes auxquelles s'arrête l'essor des résolutions ordinaires; ou bien ce que l'on prend pour de l'héroïsme se réduit à une pompeuse démonstration de l'orgueil, qu'excitent, qu'exaltent les fumées de la gloire, et qui se dissipe avec elles, comme l'ivresse du vin, quand son principe spiritueux s'est évaporé, comme l'ivresse de l'amour, après l'extinction des désirs.

Peut-être ne faut-il croire qu'à l'héroïsme de sentiment, et reléguer l'héroïsme-démonstration dans les comédies sociales qui se jouent perpétuellement sous nos yeux. Mais l'héroïsme vrai, c'est-à-dire l'appréciation grandiose des devoirs, la mise en œuvre généreuse des vertus qui les remplissent, doit-il donc constituer une situation permanente : le héros, sans déroger à ses hautes inspirations, ne peut-il, dans le commerce journalier de la vie, devenir simple, affectueux, débonnaire, candide même? Les grands caractères seraient-ils assez malheureux, d'ailleurs, pour ne pouvoir jamais déposer leur

parure? pourquoi les voudrait-on priver des douceurs du déshabillé?

Cependant le monde refuse généralement de comprendre l'héroïsme bonhomme; parce que cette vertu, d'une trempe supérieure, sait s'élever jusqu'à une sphère de pensées et d'actions inaccessible aux ames moins privilégiées; on prétend lui fermer tout retour à la vie commune; l'heureux sanctuaire de l'intimité lui est interdit; ou, si elle peut y rentrer, on la déclare déchue des puissantes facultés qui l'en avaient fait sortir... On nie l'existence de ses ailes; on s'efforce de souffler sur son étoile pour l'éteindre. Et voilà sur quelle opinion injuste est fondé ce dicton erroné : *Il n'est pas de héros pour son valet de chambre.*

Rectifiant cet arrêt absolu par une vérité plus étudiée, conséquemment plus équitable, nous dirons que si les héros, qui appartiennent comme les autres individus à l'humaine nature, ne peuvent être déchus de ses droits; si même on ne peut, avec justice, exiger qu'ils se montrent exempts de ses faiblesses, il n'en est pas moins vrai que l'on retrouve toujours en eux,

même dans le plus grand abandon de la vie domestique, des traces de leur supériorité. C'est ce que nous espérons prouver en peignant, sur le chevalet d'un Demarne, l'intérieur de l'empereur Napoléon.

On a dit qu'il y avait deux hommes dans ce souverain : avec les personnes du service intérieur, il était gai, communicatif, aimable et d'une simplicité charmante; personne alors ne causait avec plus d'abandon. Il questionnait ses valets de chambre sur leurs affaires, sur leurs plaisirs, et surtout sur l'emploi du temps qu'ils ne lui consacraient pas.... C'était la plus minutieuse, quelquefois la plus grotesque investigation.

— Monsieur le drôle, qu'avez-vous fait hier ?....

— Sire, je me suis promené, et j'ai dîné chez un restaurateur.

— Ah! ah!... avec quelque grisette, je parie.... quelque modiste de la rue Vivienne ou des galeries de bois....

— Je puis affirmer à Votre Majesté que j'ai dîné seul.

— C'est très-bien, Monsieur, vous n'êtes pas à confesse.... (oreille fortement pincée). Et qu'avez-vous mangé?

Le valet de chambre détaillait son menu de la veille à l'empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, médiateur de la confédération suisse; celui qui, moins d'une heure plus tard, devait dire peut-être à l'ambassadeur d'une grande puissance: « Votre cour fera exécuter à la lettre mon système continental, ou je fais marcher contre elle 300,000 hommes; » celui-là, disons-nous, apportait toute son attention à la description d'un repas d'Hébert ou de Constant; se récriait sur le prix excessif d'un beefsteak ou d'un fricandeau, et finissait toujours par dire :

— Quand j'étais sous-lieutenant, on vivait à meilleur marché : je dînais fort bien chez *Roze* pour une pièce de quarante sous..... Sa majesté, dans ses momens d'expansion, ajoutait : Si je l'avais.

Le *quand j'étais sous-lieutenant* s'appliquait à beaucoup d'autres comparaisons encore, durant les interrogations que Napoléon adres-

sait aux gens de son service sur le prix des objets usuels : comme les bottes, les chapeaux, les bas, les pantalons, les chemises. Tout cela lui paraissait excessivement cher; et, lorsque sa surprise était extrême, arrivait une variante dans son système comparatif : *Quand* J'AVAIS L'HONNEUR *d'être sous-lieutenant*, disait-il, on s'habillait à moins de frais.

Les moralistes du temps de l'empire se sont consumés en recherches pour découvrir quelle intention l'empereur pouvait attacher, lui, le maître d'une moitié de la terre, à ce souvenir respectueux de sa première épaulette... Maintenant que nous possédons une académie des sciences morales et politiques, on ne chercherait pas aussi long-temps; mais les membres de ce corps lumineux ont autre chose à faire que de s'occuper des puissances mortes : ils exploitent *moralement* et *politiquement* le pouvoir vivant, rétribuant, décorant, pensionnant. Du reste, si leur tâche est incessante, il ne nous semble pas qu'elle soit bien difficile; car elle consiste à poser tout doucement un gentil petit éteignoir sur les jets de cette pensée qui se

permet d'éclairer autrement que *par ordre*. Revenant aux causeries intérieures de Napoléon, nous ferons remarquer en passant, à nos lecteurs, que si ce grand homme eut la faiblesse d'emprunter certains usages aux souverains d'ancien régime, les rois de la restauration ne se firent pas faute de l'imiter quelquefois ; avec cette différence qu'il savait, lui, embellir ses caprices, et qu'eux le copiaient en véritables *rapins*. Exemple :

Un jour, Charles X, fit avertir M. Horace Vernet qu'il se rendrait le lendemain chez lui. Le célèbre peintre, prévenu à temps de l'auguste visite, fit quelques dispositions intérieures pour recevoir sa majesté : les fleurets, les masques d'assaut, les cannes de bâtonniste, ordinairement suspendus en faisceaux caractéristiques dans l'atelier, furent déplacés pour ce moment-là. Le cheval qui, pour faciliter l'étude des belles formes de son espèce, était le compagnon et souvent le commensal d'Horace et de ses élèves, fut provisoirement renvoyé à son écurie; et les murailles se couvrirent des plus belles pages du maître...

Le roi arrive, prodigue à M. Vernet ses sourires, ses dents et les complimens qui, depuis l'extinction des beaux jours de Versailles, étaient lithographiés dans sa mémoire royale; puis sa majesté parcourt en clignotant le musée exposé sous ses yeux. Pendant cet examen, ou plutôt cette apparence d'examen, pas une réflexion, pas un mot ni de l'art ni de l'artiste.... Enfin, le roi arrive devant une console sur laquelle repose un chapeau! Heureux chapeau! c'est lui qui va provoquer l'attention du souverain... En effet, sa majesté le prend, l'essuie du coude, passe sur ses longues soies une main qui paraît exercée à interroger la qualité des castors, et, s'adressant au peintre :

— oilà, dit Charles X, un fort bon chapeau.

— Votre Majesté est trop bonne, répondit l'artiste avec le plus laborieux maintien de son sérieux.

— Combien payez-vous cela, M. Vernet? continua le petit-fils de Henri IV, qui maintenant examinait le chapeau à l'intérieur.

— Mais, Sire, je crains bien de ne donner à Votre Majesté qu'une indication incertaine... je

m'occupe peu de ces détails, et je m'en rapporte assez volontiers à mon chapelier... Je crois pouvoir cependant dire à Votre Majesté que, bon an mal an, je paie mes chapeaux vingt-cinq francs.

— Hé bien! voyez, M. le duc, comme on me trompe, reprit le roi en se tournant vers un de ses premiers gentilshommes de la chambre, qui l'accompagnait : *ils* me font payer mes chapeaux soixante francs.

— Sire, répliqua vivement M. Vernet, je puis avoir au moins l'honneur d'offrir mon chapelier à Votre Majesté...

Charles X comprit parfaitement; mais il était trop tard pour revenir sur la gaucherie qu'il venait de commettre... La distance du chapeau d'Horace Vernet à ses tableaux était immense... Sa majesté se contenta de dire en sortant, avec grand renfort de nouveaux sourires et de dents exhibées :

— Adieu, M. Vernet, je suis enchanté de tout ce que j'ai vu ici [1].

[1] Cette aventure, entièrement historique, se passa dans le cours de l'année 1827. Feu M. Arnault, de qui nous la tenons, était présent.

Napoléon parlait aussi de chapeaux ; mais seulement à ses valets de chambre; et, quoique le petit *tricorne* qu'il portait ordinairement fût devenu classique, il est douteux que sa majesté en ait jamais entretenu son premier peintre David.

L'empereur se levait de bonne heure, surtout en été. A son lever, il buvait une tasse de thé ou d'infusion de feuilles d'oranger. S'il prenait un bain, c'était immédiatement au sortir du lit, et ce bain se prolongeait souvent deux heures. Pendant sa durée, un secrétaire lisait les journaux à sa majesté; quelquefois l'empereur les lisait lui-même. Alors le secrétaire s'asseyait à une petite table placée près de la baignoire ; car il était rare que sa majesté ne fît pas quelque longue dictée, d'après cette lecture.

Le déshabillé de l'empereur se composait, en été, d'un pantalon et d'une robe de chambre de piqué blanc; en hiver, l'un et l'autre étaient de molleton. En toute saison, Napoléon ne portait pour bonnet de nuit qu'un ma-

dras noué par devant; sa majesté le conservait avec son déshabillé du matin.

Entre le lever de l'empereur et sa toilette, il lui arrivait parfois, surtout pendant l'hiver, de lire quelque nouveauté, quelque roman du jour. Il se livrait ordinairement à ces lectures près de l'âtre, et les pieds sur les chenets.... Sa majesté siégeait ainsi, comme on va le voir, à son tribunal de critique, et la juridiction littéraire de Napoléon était aussi expéditive que sévère. Si l'ouvrage qu'il lisait ne lui convenait pas, ou seulement si l'auteur lui déplaisait, bon ou mauvais, bien ou mal accueilli par le public, le livre alimentait la flamme du foyer, et l'empereur riait à gorge déployée en consommant cet auto-da-fé de pensées malsonnantes, selon l'arrêt impérial.

Constant rapporte qu'un jour la *Delphine* de madame de Staël étant tombée sous la main de l'empereur, il en lut avec impatience quelques passages, et la jeta au feu. Le valet de chambre mémorialiste n'a pas tout dit : Napoléon émit sur cette brûlante composition une réflexion difficile à traduire en langage décent,

mais que l'on peut essayer de périphraser ainsi : « En vérité l'on dirait que cette femme (ce fut un autre mot que l'empereur employa) écrit avec toute autre chose que sa plume; et *Delphine* fut livrée à l'élément dont ses pages semblaient être composées.

Napoléon n'aimait pas beaucoup Bernardin de Saint-Pierre, qu'il trouvait vénal, et qu'il traitait de rêveur. Mais sa majesté avait lu, dans sa jeunesse, *Paul et Virginie* avec tout le charme qu'une imagination neuve encore puise dans cette suave et touchante lecture : ce roman était peut-être le seul qui eût trouvé grace aux yeux de sa majesté.

La barbe de l'empereur fut, pendant les premiers temps de sa souveraine puissance, un objet de laborieuse sollicitude : il s'opéra, en peu d'années, dans le système, plusieurs révolutions qui firent passer successivement le rasoir impérial des mains du valet de chambre Hébert dans celles de Constant, puis dans celles de l'empereur lui-même. Un jour (c'était sous le consulat), Hébert, se disposant à raser le premier consul, s'approchait, le rasoir

à la main, pour commencer cette opération.

Le général, avec ce ton de plaisanterie sérieuse qu'il aimait à prendre, eut, ce jour-là, l'étrange fantaisie de dire à son Figaro : « Drôle, « prends bien garde à toi ; car si tu me coupes, « je te fourre mes ciseaux dans le ventre. » En prononçant cette boutade, les traits de Bonaparte étaient restés graves ; le pauvre Hébert, prenant au pied de la lettre ce qu'il venait d'entendre, fut saisi d'un tremblement convulsif ; le rasoir lui tomba des mains. Le consul eut beau tendre le cou et l'encourager en riant à faire sa besogne accoutumée, il ne put réussir à rassurer le terrifié barbier, et dès lors il cessa d'exercer.

Constant nous raconte encore, dans ses Mémoires, que, appelé à se mettre en rapport avec le menton consulaire, il voulut, avant d'entrer en fonctions, préluder long-temps sur des barbes vulgaires. Sûr enfin de son adresse et de la légèreté de sa main, il se présenta avec une assurance qui frappa Bonaparte. Il se lève brusquement, se retourne, et fixe avec une pénétrante interrogation ses yeux sur le

nouveau barbier qui, calme comme le sage au milieu de la tempête, supporte stoïquement ce regard scrutateur. Le consul se rassied alors, et dit avec douceur : « Continuez. » Puis, l'opération ayant été faite à la satisfaction du premier magistrat de la république, il ajouta : « Dorénavant, c'est vous qui me raserez. »

« Ce n'était pas une tâche facile, dit le valet de chambre révélateur : pendant l'opération, l'empereur parlait souvent, lisait les journaux, s'agitait sur sa chaise, se retournait à chaque instant ; il fallait, pour ainsi dire, escamoter sa barbe. Quand, par hasard, il ne causait ni ne remuait, il demeurait raide comme une statue ; on ne pouvait lui faire ni baisser ni lever la tête. Il avait d'ailleurs la manie de ne se faire savonner et raser d'abord qu'une moitié du visage, puis l'on passait à l'autre moitié. »

Au milieu des succès du nouvel Olivier-le-Dain, cette tête illustre, qu'une maladie pouvait l'obliger à livrer au rasoir d'un substitut, pesait terriblement sur sa responsabilité.... Il ne tarda guère à méditer le plus grand coup d'État qui jamais ait occupé l'imagination d'un

barbier, depuis que les barbiers n'aspirent plus à devenir ministres. Lorsqu'il eut bien examiné les avantages et les inconvéniens de son projet, et qu'il eut reconnu que la sûreté de l'empereur ressortait évidemment des premiers, il prit tout à coup le parti de s'en ouvrir à sa majesté.

— Sire, lui dit-il un matin, avec toute la gravité que le sujet comportait, la santé de l'homme est dans les mains de Dieu; je ne songe pas sans frémir que huit jours de maladie pourraient m'obliger à confier le visage de Votre Majesté au premier venu.

— Où voulez-vous en venir? M. Constant.

— Sire, je voudrais faire comprendre à Votre Majesté qu'il serait à désirer qu'elle s'habituât à se raser elle-même.

— Ah! ah! monsieur le paresseux, je vous vois venir; il vous conviendrait assez que je fisse la moitié de votre besogne?

— Votre Majesté plaisante; mais elle m'a parfaitement compris...

— Hé bien, soit; essayons.

Après les préalables nécessaires, l'empereur saisit un rasoir d'une manière risible et inquiétante tout à la fois : il le tenait à poignée, cherchant à s'en servir sans lui donner le degré d'inclinaison convenable. Constant frémissait, et ce n'était pas sans raison; car chaque essai du tranchant de l'instrument que Napoléon voulait faire produisait une taillade... Alors, sa majesté retirait vivement sa main en s'écriant :

— Voyez-vous, monsieur le drôle, vous êtes cause que je me suis coupé.

Et le professeur-barbier achevait l'ouvrage commencé par l'élève impérial. Le lendemain, même scène, mais avec de moins graves résultats. Enfin, à force de persévérance et de mépris des coupures, l'empereur parvint à se raser sans trop de maladresse; mais non pas sans faire trembler les témoins de l'opération, tant les mouvemens de sa majesté étaient brusques et saccadés.

« Quand Napoléon commença à se raser, dit le mémorialiste auquel nous empruntons ces détails, il se servait d'un miroir attaché à

la croisée; mais il s'en approchait si près, et se savonnait si brusquement, que la glace, les carreaux, les rideaux, la toilette, et toute la personne de sa majesté, étaient inondés de savon. Cet inconvénient fut agité dans le conseil de toilette; et l'on décida à l'unanimité que, pour prévenir cette invasion mousseuse, le Mameluck Roustan tiendrait le miroir pendant que l'empereur se raserait. Cette mesure fut adoptée par Napoléon et se maintint jusqu'à la fin de l'empire. »

L'empereur était toujours habillé à dix heures du matin. Son costume le plus ordinaire, lorsqu'il devait paraître en public, se composait ainsi : culotte de casimir blanc, avec bottes à l'écuyère, ou pantalon de même étoffe, avec bottes à l'anglaise, ne montant qu'au milieu de la jambe; col en soie noire, gilet de piqué blanc; le frac des chasseurs à cheval de la garde impériale; épaulettes de simple colonel; point d'aiguillettes; le grand cordon de la Légion-d'Honneur sous l'habit : l'empereur ne le portait en dessus que dans les grandes solennités ou les réceptions d'apparat.

Lorsque Napoléon s'habillait en bourgeois, ce qui ne lui arrivait guère qu'à la campagne ou pour certaines excursions du soir, ou bien encore pour quelque course matinale sur la terrasse réservée des Tuileries, sa majesté, fidèle à la culotte ou au pantalon de casimir blanc, portait la première avec des bas de soie et des souliers à boucles d'or; le dernier avec des bottes à l'anglaise, ayant de petits éperons, dont la longueur n'excédait pas un demi-pouce, fixés au talon. Il adoptait alors une petite redingote bleue et un chapeau rond. Rarement on vit l'empereur en frac bourgeois, et, lorsqu'il en portait un, il était bleu avec boutons dorés.

Constant rapporte que Napoléon se laissait habiller de la tête aux pieds comme un enfant; mais il ne confiait à personne le soin de se couper les ongles, de peur qu'une main profane n'altérât la forme heureuse de ses doigts. Sa majesté, ainsi qu'on l'a dit cent fois, était fière de sa main, qu'elle avait, en effet, fort belle.

L'empereur avait fixé le budget de sa toilette à 20,000 francs; il ne voulait pas que les dé-

penses qui s'y rapportaient excédassent cette somme; lorsqu'elle se trouvait dépassée, ce qui n'est guère arrivé qu'une ou deux fois, sa majesté se fâchait sérieusement; et, pour dernière conclusion, revenait le fameux *quand j'avais l'honneur d'être sous-lieutenant, je ne dépensais pas cela.*

Il y a peu d'exemples que les grands hommes aient fourni à leur siècle le type de l'élégance et du bon goût dans la parure. On dit pourtant que César était un des dandys de son temps... On doit en être peu surpris, si ce Romain illustre fut le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris. Quant à Napoléon, il ne recherchait dans ses vêtemens que la belle qualité de l'étoffe, et s'attachait peu aux délicatesses de la forme... Les vétérans de l'empire se souviennent d'avoir vu l'empereur avec des uniformes dont les basques lui battaient les mollets, et qui plissaient de tous côtés sur son corps. Nous parlerons, dans la chronique consacrée au maître de la garde-robe, des efforts tentés par ce fonctionnaire pour opérer une révolution dans le costume de l'em-

pereur ; ce fut peine perdue : tout au plus parvint-on, dans l'espace de dix ans, à rogner les basques impériales de six pouces.

Murat, dont la grandeur consista particulièrement à sabrer comme un franc hussard, était, en temps de paix, l'homme de France le plus recherché dans sa parure; et, lorsqu'il régna sur les Napolitains, peuple chez lequel les saltimbanques sont en grande majorité, il s'attacha à se montrer encore plus comédien qu'eux. Ce fut alors qu'il adopta ce costume bizarre, qui lui mérita le nom de *Roi-Franconi*.

Quand Joachim Ier venait à la cour impériale, il faisait une guerre obligeante à Napoléon sur la coupe vulgaire de ses habits.

— Votre Majesté, lui disait-il, s'habille trop à la papa.

— Monsieur mon frère, les souverains paraissent toujours assez jeunes, et je crois qu'ils doivent s'attacher à ne pas le paraître trop.

— Votre Majesté n'aurait-elle pas caché là-dessous quelque intention critique?

— Je n'oserais le nier...

— Sire, les têtes couronnées doivent à leurs sujets tous les exemples.

— Vous entendez sans doute tous les bons ?

— Assurément, Sire ; mais j'y comprends l'exemple de l'élégance et du bon goût.

— Ne faut-il pas que, pour vous plaire, je me mette comme un *muscadin*.... comme un petit-maître... enfin comme sa majesté le roi de Naples ?

— J'affirme à Votre Majesté que cela ne ferait pas mal.

— Et moi j'en doute. D'ailleurs, je tiens à mes habitudes.

— Et à vos *habits tués*, Sire.

— Détestable ! s'écria l'empereur : Brunet le désavouerait...

Joachim eut beau dire, il ne fit ni pincer ni raccourcir d'une ligne les habits de Sa Majesté l'empereur et roi.

Il est une remarque physiologique qui trouve ici sa place : nous avons dit que l'empereur, au milieu de son service intérieur, était affable, gai, communicatif, jovial et même plaisant quelquefois. Mais il semblait déposer ce natu-

rel avec sa robe de chambre; lorsqu'il avait revêtu son frac vert, sa physionomie changeait subitement : de vive et rieuse qu'elle était naguère, elle devenait grave et pensive ; tout à l'heure on avait vu l'homme de l'intimité, le bon bourgeois chez lui, maintenant on voyait l'empereur. Et cette métamorphose ne se présentait pas seulement à l'extérieur : la conversation de sa majesté devenait grave comme sa figure ; il semblait que ses idées émanassent d'une source nouvelle... Plus de *monsieur le drôle* ou d'autres familiarités du même genre ; mais les oreilles tirées et les petits soufflets obligeans continuaient.

L'empereur dormait peu ou beaucoup, selon la circonstance; en général, cependant, il aimait à dormir. Sa majesté se mettait au lit tantôt à dix ou onze heures du soir, tantôt à deux ou trois heures du matin. « L'empereur était bientôt déshabillé, dit le valet de chambre Constant, dans un récit dont nous ne voulons pas altérer les détails pittoresques. En entrant dans sa chambre, il jetait n'importe où chaque partie de son habillement : l'habit par

terre, son cordon sur le tapis, sa montre à la volée sur le lit, son chapeau dans un coin... » Si Constant, qui assistait toujours au lever et au coucher de l'empereur, ne se trouvait pas là, il l'appelait, en bonne humeur : *Ohé! oh! oh!* ou bien avec une politesse ironique : M. Constant... Napoléon faisait toujours bassiner son lit, excepté dans les très-grandes chaleurs.

Malheur à tout ce qui dépendait du service de l'empire ou de l'empereur, depuis le ministre jusqu'au valet de chambre, si le souverain ne s'endormait pas. Le plus ordinaire emploi de son insomnie était de faire appeler un de ses secrétaires pour lui faire la lecture. L'impératrice Joséphine, lorsqu'elle avait avis de cet appel, se substituait quelquefois au secrétaire, et cela les arrangeait tous deux; nous pouvons même dire tous trois; car l'impératrice lisait avec beaucoup de charme, de naturel et d'intention dramatique : l'empereur prenait un grand plaisir à l'entendre..... Lorsque Joséphine remplissait ainsi les fonctions de lectrice, la femme de chambre qui entrait dans

son appartement le lendemain matin, disait d'ordinaire : Sa majesté n'a pas couché chez elle.

Mais souvent le secrétaire était mandé pour écrire sous la dictée de l'empereur, et, dans ce cas, Joséphine n'était nullement tentée de la substitution. Elle se rappelait trop bien le déboire d'un pauvre préfet du palais, qui, en l'absence de M. Menneval, avait dû, par ordre, prendre la plume et écrire, ou plutôt essayer d'écrire ce que l'empereur lui dictait.... Cet essai fut, hélas ! d'autant plus malheureux que la dictée avait été plus rapide : vainement l'écrivain, dont les doigts, peu agiles, s'étaient refusés à tant de vélocité, venait-il de suppléer, le moins mal possible, les parties de phrases omises ; sa majesté, après lui avoir fait relire l'écrit, déclara *qu'elle n'avait pas dicté toutes ces bêtises-là*.... La boutade parut fort rude à l'oreille d'un comte de l'empire : il jura, en s'essuyant le front, qu'on ne le reprendrait plus à faire le Fain ou le Menneval.

L'insomnie de Napoléon attentait fréquemment au sommeil des ministres, des généraux,

des aides-de-camp, et surtout des officiers d'ordonnance.... Car M. Athalin, qui maintenant repose si mollement sur le duvet des Tuileries, n'acquit pas sans labeur l'épaulette de simple capitaine dont nous l'avons vu décoré sous l'empire. Que de fois ces jeunes et brillans officiers durent monter à cheval ou en chaise de poste, au milieu de la nuit, pour suivre l'accomplissement d'une pensée impériale..... Que de fois, livrés aux caresses d'une épouse... ou à celles d'une amante, escomptant trop vite ses trésors de félicité, ces messagers militaires virent brusquement intervenir, à travers leurs nuits fortunées, des missions sur les forteresses, les fonderies, les arsenaux. C'étaient d'étranges transitions; mais il fallait obéir.... Un baiser d'adieu bruissait sous la draperie soyeuse; elle étouffait, en retombant, un soupir de regret, et, moins d'une demi-heure après, l'officier d'ordonnance était en route.

Les ministres s'arrachaient, au moins en général, à de moins douces habitudes, lorsqu'ils devaient se rendre nuitamment au château : l'âge ministériel n'admet plus que rarement ces

riantes illusions, ces félicités jonchées de fleurs qui charment nos jeunes années : l'ambition, au front brun et plissé, occupe et dirige leurs convoitises; mais l'ambition ne cause l'insomnie que lorsqu'elle est trompée; heureuse, elle veut dormir quelques heures, afin d'être plus alerte le lendemain. Ce n'était donc pas très-volontiers que les excellences se faisaient voiturer aux Tuileries du soir au matin : elles y allaient en grognant un peu, comme ce docile quadrupède auquel son maître a dit : *Ici, Médor*, et qui doit, pour obéir, quitter un os savoureux qu'il rongeait.

Les valets de chambre de l'empereur étaient au nombre de quatre à cinq, indépendamment de quelques valets en sous-ordre attachés au service de la chambre. Mais Constant avait, sinon la qualification, du moins les prérogatives de premier valet de chambre; il jouissait de la confiance de l'empereur plus qu'aucun de ses camarades. Madame Durand, qui a publié des Mémoires assez curieux, mais fort incomplets, sur l'intérieur du palais impérial, a trop légèrement avancé, pour faire valoir un

mauvais jeu de mots, que Constant se montra peu soucieux de justifier son nom, lorsqu'il s'éloigna de l'empereur en 1814. Un tel reproche ne nous semble pas mérité : ce valet de chambre, dont le service, tout matériel, allait devenir fort pénible à l'île d'Elbe, n'était plus capable d'y suffire. Constant, alors atteint d'une maladie chronique très-grave, résultant des efforts prolongés de son zèle, n'avait plus assez de force physique pour servir convenablement l'empereur. Il fut en effet remplacé avec avantage sous ce rapport. Quant à la question d'argent agitée par madame Durand, nous avons lieu de croire que si l'empereur fit compter à Constant 150,000 francs, ce fut à titre de récompense pour ses services passés, et que dès lors il était décidé que ce valet de chambre n'irait pas à l'île d'Elbe... Si la dame mémorialiste dont nous croyons devoir relever ici les assertions, tenait à signaler les ingratitudes de 1814, elle pouvait en trouver de plus réelles, et surtout de plus fâcheuses, autour du souverain déchu... La liste de ses omissions à cet égard serait longue; elle flétrirait bien des noms,

bien des titres dont on est fier aujourd'hui, quoiqu'on ait continué le servilisme qu'ils rappellent, plutôt que leur origine glorieuse...

Constant, soit par le crédit dont il jouissait, soit par l'exclusion de certaines attributions galantes, excita plus d'une fois la jalousie de ses camarades; mais aucun d'entr'eux n'osa jamais élever la voix auprès du maître contre l'espèce de suzeraineté née de sa faveur; et l'on ne vit point aux Tuileries le démêlé qui, dans le même temps, eut lieu à la cour du roi de Hollande.

Le premier valet de chambre Richard avait déplu, par une faute grave, au roi Louis-Napoléon; le grand maréchal du palais eut ordre de le suspendre de ses fonctions; un valet de chambre ordinaire, appelé Laforce, remplaça le serviteur disgracié. Or, vous saurez qu'en ce temps-là le premier valet de chambre du roi de Hollande portait l'épée. Laforce, investi de cet emploi, se disposa donc à faire son service, brette au côté; mais Richard, se prétendant toujours chef d'emploi, voulut s'opposer à l'adoption de ce signe, singulièrement honori-

fique, par un homme qui n'exerçait, prétendait-il, que l'intérim. Laforce tenait beaucoup à l'épée, et Richard ne tenait pas moins à ce que son remplaçant en fût privé. De là, grand débat, grand bruit dans les salons qui précédaient l'appartement du roi : sa majesté s'en amusa... « Ne tremblez pas, disait-elle à ses courtisans, rien ne sera plus étranger à la querelle de mes deux valets de chambre, que l'épée qui en est l'objet. »

Enfin, un jour les deux champions se querellaient si haut dans une chambre voisine de celle où se tenait Louis-Napoléon, qu'il sonna vivement, et, ouvrant presque aussitôt la porte, sa majesté cria :

— Laforce !

— Sire, demanda le valet appelé, est-ce *Laforce armé?*

— Oui, répondit le roi en riant de l'à-propos, emprunté des Variétés.

Le calembourg fut une des divinités de l'empire : celui-ci, tout mauvais, tout inexact qu'il était, décerna gain de cause à Laforce ; il prit son épée, et, passant comme un triom-

phateur devant son rival, il pénétra dans la chambre du roi ; laissant Richard se ronger les ongles..... Plus tard celui-ci rentra en grace; mais Laforce resta paisible possesseur de l'épée.

IV.

LES DAMES D'ANNONCE.

—

Les comparaisons, pour être justes, doivent être quelquefois vulgaires. Vous avez remarqué, appendus aux croisées de la capitale, ces volatiles bavards, à la classe desquels appartenait l'oiseau qui fit un mauvais parti à l'infortunée servante de Palaiseau.... hé bien, le babil habituel, le caquetage médisant de ces dames margots formait l'occupation

des dames d'annonce... Et qu'auraient pu faire aux Tuileries ces fonctionnaires classées au dernier rang du service d'honneur ? Elles n'avaient pas d'autre devoir que celui d'annoncer l'empereur lorsqu'il venait chez l'impératrice... Elles se tenaient dans l'intérieur des appartemens.

Un vieux proverbe oriental dit : Qui n'agit parle; les dames d'annonce n'agissant guère, parlaient beaucoup; et, lorsqu'on parle beaucoup il est difficile qu'on parle toujours bien. Ce petit comité de belles désœuvrées était le centre d'une multitude de récits plus ou moins passionnés, parmi lesquels nous aurions pu en recueillir de fort scandaleux ; il nous a fallu choisir long-temps pour en trouver qui ne fussent que piquans.

« Lorsque le roi Jérôme monta sur le trône de Westphalie, raconta un jour une de ces dames, M. Sim***, conseiller d'État de l'empire, fut envoyé à Cassel, à titre de Mentor, pour veiller sur la conduite du jeune souverain. Mais tout mentor n'est pas une Minerve incarnée, et cela se conçoit : le métier n'en vaudrait rien au temps où nous vivons. Se faire le complaisant des

princes est une profession plus fructueuse. M. Sim*** laissa le roi Jérôme se conduire comme bon lui semblait; et ce monarque westphalien, en récompense d'une sagesse si condescendante, nomma Mentor ministre de la justice.

« Dans ce nouveau poste, M. Sim*** se trouva naturellement dispensé, aux yeux de sa majesté l'empereur et roi, du soin de surveiller les faits et gestes de son frère : ce n'était pas trop de toute l'attention, toute la sollicitude de son excellence pour tenir en équilibre la balance de Thémis dans un pays où les codes français, nouvellement importés, n'étaient pas très-religieusement suivis...

« Sa majesté westphalienne se livra dès lors aux galanteries les plus expansives et les plus insoucieuses du qu'en dira-t-on. Nous avons parlé de l'infaillible chasteté des dames du palais impérial; mais ce baume de vertu ne répandait pas, il faut en convenir, son heureux parfum dans la cour de Cassel : il se passait à Napoléon-Shée, maison de plaisance royale, située assez près de la capitale, des

choses qui l'emportaient sur les fastes du Parc-aux-Cerfs et des deux Trianons. Par exemple, Jérôme, qui ne manquait pas d'imagination, fut l'inventeur d'une récréation champêtre fort ingénieuse, en vérité. Il y avait dans les jardins de Napoléon-Shée une pente assez rapide, une sorte de montagne russe en gazon, qui, bordée de lauriers-roses et d'orangers, offrait un coup d'œil d'autant plus pittoresque, qu'à la partie supérieure de cette rampe s'élevait le fameux Hercule colossal, dans la tête duquel dix personnes se fussent tenues à table avec les coudées franches. Or, voici le programme de l'amusement imaginé par le roi.

« Prenez une douzaine de chambellans, de généraux ou de courtisans quelconques, puis une douzaine de dames du palais, et conduisez le tout au sommet du plan incliné, après vous être assuré de leur dévoûment respectueux aux volontés de sa majesté. Lorsque ces personnes seront rendues à cette destination, priez un monsieur de s'étendre transversalement sur le gazon, puis une dame du

palais de l'imiter, en se plaçant côte à côte avec lui; puis un autre monsieur, puis une autre dame, et ainsi de suite jusqu'à ce que les vingt-quatre acteurs de votre scène champêtre, sexes régulièrement alternés, soient couchés sur la pelouse verdoyante. Cette disposition terminée, imprimez un mouvement de rotation à vos vingt-quatre courtisans, courez vous placer au bas de la pente et jouissez du coup d'œil.

« Tel était le spectacle que le roi de Westphalie s'était ménagé dans l'été de 1810 ou de 1811, poursuivit la dame d'annonce narratrice; vous ne vous faites pas d'idée du charmant désordre que cela produisait : une fois lancée, la troupe roulante ne pouvait plus s'arrêter; et comme les pesanteurs spécifiques étaient essentiellement diverses, les corps lourds passaient par dessus les corps légers; les collerettes, les souliers restaient en route; les robes blanches verdissaient à vue d'œil; les nuances des jarretières se distinguaient; et le roi, assis au bas de la montée, sur une sorte de trône garni de fleurs, se pâmait de rire à

l'aspect de tout ce que découvrait cette étrange gymnastique.

« C'était délicieux; mais l'arrière-saison mit fin à cette ingénieuse récréation. Jérôme, en la remettant à l'année suivante, annonça que, Dieu aidant, il y serait apporté des améliorations.

« Après ce qui venait de se passer à Napoléon-Shée, les plaisirs de l'hiver pouvaient offrir plus d'une redite des plaisirs de l'été ; et Jérôme était l'homme du monde le plus facile à gagner par l'ennui qui naît de l'uniformité. Heureusement sa majesté rencontra au théâtre de Cassel une jolie danseuse, nommée mademoiselle Heberti, qui lui promit une agréable diversion. Mais courtiser les actrices ostensiblement, cela ne pouvait convenir au monarque westphalien : il s'agissait de prévenir un scandale; M. Sim***, en ministre dévoué, s'inspira des devoirs de son ancienne mission pour sauver, dans cette circonstance, la gloire du roi, son maître. Madame avait ou n'avait pas connu les tourmens de l'amour: c'est ce qu'il importe peu de décider; tou-

jours est-il constant qu'elle y sut compatir. Elle prit mademoiselle Heberti chez elle en qualité de première femme de chambre; et comme il est assez naturel qu'un jeune roi rende des visites à un ministre respectable, Jérôme visita souvent M. Sim***; tout se passa donc congrûment sous les auspices de madame: jamais libertinage ne fut plus décent... Bonne et compatissante créature, va! »

Cette anecdote, racontée mystérieusement, parce que la narratrice se piquait d'être dévote, fut suivie d'une autre dont le caractère était différent : la médisance se variait parmi les dames d'annonce. Celle qui prit la parole arrivait de Malmaison, où sa sœur exerçait un emploi près de l'impératrice Joséphine. Or, on médisait à la cour de Ruel comme au palais des Tuileries, et voici ce que la voyageuse avait appris.

« Vers la fin de 1811, l'empereur s'étant fait rendre des comptes par l'intendant de Malmaison, reconnut que le budget annuel de Joséphine se trouvait dépassé d'une somme égale à celle de sa fixation. Le pauvre comptable, qui

n'en pouvait mais, fut tancé vertement, et vint, tout larmoyant, supplier sa majesté de lui épargner, autant que possible, à l'avenir, cette algarade passablement imméritée : car, ajouta l'intendant d'un air piteux, je ressemble un peu, dans cette occurrence, à ce petit garçon qu'on élevait avec Louis XV, et qui recevait régulièrement le fouet toutes les fois que le jeune roi commettait une faute. L'impératrice convint que la comparaison était d'une exactitude rigoureuse, et promit d'aviser aux moyens d'éviter le retour du désagrément que venait d'éprouver son intendant.

— « Je réunirai le conseil de ma maison; je ferai poser les bases d'un ordre régulier, invariable, et je m'y conformerai ponctuellement.

— « Si Votre Majesté prenait cette mesure dès aujourd'hui, dit le gérant admonesté, j'aurais à porter des paroles rassurantes à l'empereur, qui m'a donné l'ordre de me rendre demain auprès de lui pour reprendre mes comptes ordonnancés.

— « Aujourd'hui, je ne puis pas, mon cher Monsieur, malgré la meilleure volonté du

monde ; j'ai des dispositions préalables à faire, et je ne crois pas qu'elles puissent être terminées avant demain au soir....

— « J'en suis désolé, Madame : un plan d'économie bien entendu aurait, je le présume, préparé favorablement l'empereur ; peut-être eût-il fait moins de réductions sur les dépenses consommées, et nos embarras pouvaient être diminués d'autant. Car Votre Majesté sait que ces réductions, résultat d'un trait de plume impérial, ne sont pas acceptées par les parties intéressées, et qu'elles pèsent, à titre de déficit, sur nos ressources futures.

— « Que voulez-vous, c'est un malheur ; mais il faut que je fasse régulièrement les choses, et, pour cela, je ne puis assembler mon conseil qu'après demain.

« Voici la grande difficulté qui s'opposait aux délibérations immédiates du conseil de Joséphine : le caractère de cette princesse va se dessiner nettement à vos yeux. Sa majesté avait décidé, dans sa sagesse, qu'il lui était impossible de présider une assemblée réunie dans le but d'obtenir des économies, avec un costume

qui ne fût pas l'allégorie frappante des vues réformatrices qu'on se proposait d'émettre ; et précisément l'impératrice ne possédait pas une seule robe qui fût assez simple pour répondre à cette impérieuse nécessité. Il fallait donc acheter quelques aunes de la plus modeste toile de Jouy, réfléchir sur la coupe convenable, et donner le temps à l'ouvrière de confectionner le vêtement économique. Telles étaient les considérations majeures qui forçaient sa majesté à renvoyer au surlendemain les débats dont on devait s'occuper : il en résulterait un retranchement de trois ou quatre cent mille francs sur des dépenses qui ne pouvaient plus être diminuées , puisqu'elles étaient faites ; mais Joséphine ne pouvait pourtant présider son conseil autrement qu'en robe de Jouy.

« Enfin, la fameuse assemblée eut lieu; madame la comtesse d'Albert y dit des choses fort sages; quelques autres dames émirent des avis qui ne l'étaient pas moins; le surplus du conseil féminin opina, non pas du bonnet, parce que toutes les opinantes étaient coiffées en cheveux, mais à la manière de nos bons dépu-

tés des temps modernes, qui trouvent que tout est bien quand leurs intérêts sont garantis. L'impératrice prit une part fort active à la discussion ; à chaque instant elle jetait au travers des discours : — Comment trouvez-vous ma robe ? — n'est-ce pas que l'étoffe et la forme conviennent bien à la circonstance ? — voyez donc, aucune garniture : c'est frappant. — Si l'empereur me voyait mise ainsi, je pense qu'il serait convaincu que je suis fermement décidée à faire des économies. — Je trouve seulement que madame Germon a tenu la jupe trop ample : elle n'a pas compris mon intention. — N'importe, je suis fort contente de moi; la galerie était pleine de monde quand je l'ai traversée; l'extrême simplicité de ma mise fera du bruit, et toute la France saura que je suis maintenant très-économe.

« La France crut-elle à cette réforme? On peut en douter; mais il est certain que les dépenses de Joséphine se trouvèrent un peu augmentées à la fin de l'année suivante.

« La robe, d'une extrême simplicité, qui coûtait de trois à quatre cent mille francs au budget

de l'impératrice, ne fut jamais remise par sa majesté; personne ne savait ce qu'elle était devenue, et l'on ne s'en inquiétait guère, lorsqu'un matin on la reconnut, dans la ménagerie de Malmaison, tapissant l'intérieur de la cage d'un charmant perroquet nouvellement arrivé d'Amérique.... Jamais sacrifice aussi cher n'avait été fait à Vert-Vert lui-même. »

La dame d'annonce conteuse, par la manière piquante et légère dont elle fit ce récit, amusa beaucoup ses compagnes, qui la complimentèrent long-temps sur son talent de narratrice..... Quelques instans après, cette dame ayant été mandée dans l'appartement de Marie-Louise, toutes ses collègues s'écrièrent en chorus : « Vilaine ingrate, elle reçoit une pension de l'impératrice Joséphine.

« Vous ne savez pas, dit un autre matin, en entrant dans les petits appartemens, celle des dames d'annonce à laquelle on avait dû le premier des récits précédens, mademoiselle Bourgouin, de la comédie française, est venue hier au soir chez l'empereur....

— « Vraiment!.... vous en êtes sûre?...

— « Rien de plus vrai ; mais il est arrivé, dit-on, un courrier, et l'adorable jeune première...

— « Ah ! bah !

— « Mon Dieu, oui..... absolument comme elle était venue !....

— « Soyez donc femme ! s'écrièrent à la fois quatre ou cinq voix, pour éprouver de ces humiliantes déconvenues.

— « Heureusement, reprit la conteuse d'un petit ton pertinent, tous les hommes ne sont pas empereurs..... Il faut convenir, cependant, que mademoiselle Bourgouin a du malheur dans ses entretiens avec les têtes couronnées : il lui arriva quelque chose d'à peu près semblable à Erfurth, en 1808, chez l'empereur Alexandre ; mais au moins, cette fois, c'était à la troisième entrevue, et dernièrement Zaïre portait une aigrette de diamans, résultat des deux premières. Il est, vous le savez comme moi, Mesdames, des conversations intimes où l'on finit, faute de mieux, par s'entretenir de politique : l'autocrate, dans un de ces momens-là, plaisanta mademoiselle Bourgouin sur ses précédentes amours avec l'empereur Napoléon.

— « Oui, répondit l'actrice, en personne habituée à traiter ces sujets en spéculations pures et simples, j'ai eu *quelques bontés* pour lui lorsqu'il était premier consul;... mais depuis l'assassinat du duc d'Enghien....

— « Que dites-vous? Mademoiselle, interrompit Alexandre, qui, dans ce moment, était presque amoureux lui-même de Napoléon; les particuliers jugent toujours mal les actions des souverains..... ils ne peuvent comprendre la raison d'État, qu'ils voient de trop loin. Les nécessités du suprême pouvoir ordonnent souvent des mesures en apparence peu conformes à la justice proprement dite; mais ce qui paraît crime aux yeux de la morale ne l'est point lorsqu'il s'agit du salut de l'État....» Le czar, en prononçant ces paroles, avait paru troublé, et son trouble n'eût pas été une énigme pour les observateurs politiques, car ils prennent note de tout.

La charmante sociétaire du Théâtre-Français se dit en elle-même: « J'ai commis là une grande maladresse; les empereurs, qui se traitent de frères, se tiennent tous comme des hanne-

tons..... Il faut que je raccommode cela.

« Votre majesté parle très-sagement, reprit l'avisée jeune première; il est des rigueurs que les chefs des nations commettent à regret, mais qui sont commandées par des circonstances impérieuses.

— « Je suis bien aise que vous le reconnaissiez, dit obligeamment l'empereur.

— « Aussi, continua mademoiselle Bourgouin, j'en veux moins à Napoléon qu'à ce coquin de duc de Bade qui, au mépris des droits sacrés de l'hospitalité, a livré le malheureux duc d'Enghien.

— « Mademoiselle, dit alors fort brusquement Alexandre, vous pouvez vous retirer.....» et sa majesté lui tourna le dos. La sociétaire du Théâtre-Français sortit fort humiliée, mais surtout très-surprise du congé que lui attirait sa dernière observation qui lui avait paru essentiellement lénitive. Le lendemain elle confia la circonstance qui l'intriguait à l'un des érudits de la comédie française.... « Eh! ma chère, lui dit-il, l'empereur Alexandre est le beau-frère du duc de Bade.

— « Allons, s'écria-t-elle, j'ai fait balourdises sur balourdises; mais, n'importe, il ne m'aurait pas renvoyée si j'avais su me retourner heureusement. »

La dame d'annonce, cousant avec adresse une nouvelle aventure à celle dont elle terminait le narré, poursuivit : — « Mademoiselle Bourgouin ne manque pourtant pas d'esprit, et ce que je vais raconter le prouve. Vous saurez, Mesdames, qu'au moment où je parle, madame la maréchale Soult, duchesse de Dalmatie, possède un chat sur lequel, dit-on, se réunissent toutes ses affections. Or, cette haute et puissante dame est voisine de mademoiselle Bourgouin; et l'un de ces matins (remarquez que nous sommes au mois de mai) le superbe angora se fourvoya chez l'actrice, avec des intentions fort tendres pour la chatte de cette demoiselle..... C'était assurément déroger grandement : il existait une distance incommensurable entre le matou d'une maréchale d'empire et la minette d'une artiste dramatique; mais parmi les chats bien plus décidément encore que chez les hommes,

L'amour, ainsi qu' la nature,
N' connaît pas ces distanc's là.

Madame la duchesse, informée de l'indigne mésalliance formée par raton, en fut indignée... Elle écrivit à sa voisine l'actrice un billet hautain, par lequel son altesse lui prescrivait de mettre son impudique chatte en charte privée : billet qu'elle signa, sans autre forme de politesse, *Henriette de Dalmatie.*

« Mademoiselle Bourgouin, dans une réponse qu'elle composa peut-être avec son teinturier, fit observer à l'altesse impérieuse qu'elle ne pouvait être responsable des écarts de conduite des chats illustres du voisinage ; qu'elle trouvait d'ailleurs assez bon que sa chatte lui fît de jolis chats; qu'en conséquence elle refusait d'autant plus positivement de déférer à l'injonction de madame la duchesse, qu'elle était habituée à n'obéir qu'au *par ordre* de la comédie française. Puis l'artiste signa *Iphigénie en Aulide.* »

Ici, nouvelle suture anecdotique : « madame la maréchale Soult, poursuivit l'intarissable conteuse, s'inspira, peut-être, au moment où

elle écrivit son billet, du souvenir de la *presque-royauté* qui s'était trouvée, quelques années plus tôt, dans les destinées de son époux..... C'est, Mesdames, une histoire peu connue, et que je veux vous dire.

« Au mois de novembre 1808, Napoléon ayant confié au maréchal Soult le commandement du 2e corps de l'armée d'Espagne, ce général se montra alors ce qu'il fut partout, habile tacticien, capitaine courageux et plein de constance : il détruisit l'armée espagnole à Burgos, nettoya les Asturies, soumit l'île de Léon, s'empara de la Corogne et du Férol, puis marcha sur le Portugal. Après plusieurs combats importans, le duc de Dalmatie resta maître d'Oporto.

« Couché dans le lit des souverains de la maison de Bragance, le maréchal français se sentit au cœur une démangeaison soudaine qui l'éveilla en sursaut, au moment où, déjà, elle gagnait la tête. Je ne dis pas que ce picotement fût le premier que son altesse eût éprouvé au front; mais celui-là l'inquiéta plus que les autres. Il sauta du lit, ouvrit une croisée, espérant

qu'une fraîche brise du fleuve Douro dissiperait son mal-aise. Pas du tout ; il ne tarda pas à reconnaître que la démangeaison qu'il ressentait au cœur n'était due qu'à l'ambition, et que le picotement de ses muscles frontaux ne se calmerait que par l'application d'une couronne...

« Hé mais, se dit le maréchal-duc, l'inspiration n'est pas exorbitante : me voici couché dans le lit des monarques portugais, où, par parenthèse, je me trouve fort bien; j'ai sous la main une de ces armées françaises qui s'entendent au mieux à soutenir les trônes, quand leurs chefs ont assez de toupet pour les fonder ; pourquoi ne me ferais-je pas roi comme un autre? Je crois, sans amour-propre, qu'il n'y a pas moins d'étoffe souveraine en moi que dans tous ces parvenus récemment intronisés : petite monnaie de Napoléon, qui ne valent pas à eux tous la pièce d'or de leur famille..... Hé bien! oui, voilà qui est décidé, je serai Jean de Portugal, ou je ne serai qu'un Jean f..... (la dame narratrice, qui n'avait pas, dit-elle, l'habitude de prononcer le mot, n'en articula que l'initiale).

« Le lendemain, de bonne heure, les aides-de-camp et les officiers d'état-major du maréchal parcoururent la ville, non pas, cette fois, pour proclamer que leur illustre chef était grand amateur de tableaux, mais afin d'annoncer qu'il n'y avait de salut possible, pour le Portugal, qu'en remettant ses destinées à ce grand capitaine, que la Providence avait fait vaincre tout exprès pour sauver ces belles contrées, vendues à l'Angleterre par la maison de Bragance.

« Les officiers de son altesse savaient, comme on dit, faire l'article ; ils trouvèrent à Oporto des prosélytes, tondus ou non tondus, qui jugèrent la proposition très-opportune, parce qu'on promit aux nobles de les nommer ministres, aux moines de les faire évêques, cardinaux et même papes, si la consommation du saint-siége le permettait. Une députation de douze membres se rendit chez le maréchal ; on prétend que, séance tenante, il fut élu roi de la Lusitanie septentrionale, et que le baise-main commença immédiatement... Si l'on en croit l'historien anglais Robert Sou-

they, cette royauté fut proclamée à Oporto et à Lisbonne, puis annoncée par affiches dans les deux villes...

« Au premier moment de son ivresse royale, le duc de Dalmatie se proposait de solliciter, en termes explicites, auprès de Napoléon, la couronne qui, selon M. le maréchal, le coiffait si bien... Mais quand son altesse fut de nouveau étendue dans le lit des rois lusitaniens, il lui sembla que, maintenant, il s'y trouvait quelques épines : c'étaient celles de la réflexion.... Les officiers d'état-major et aides-de-camp furent éveillés; ils coururent déchirer les placards annonçant le prochain avénement de Jean I^er^; on ne fit point battre monnaie au nom de ce monarque d'un instant, comme quelques écrivains l'ont prétendu; et les gens payés pour crier le lendemain dans Oporto : *Vive le roi Jean !* reçurent contre-ordre dans la nuit.

« Cependant le bruit de ce rêve vaniteux du maréchal Soult parvint aux oreilles de Napoléon, qui fit appeler à Paris un des aides-de-camp de ce général, et lui dit, sans aucune

figure : « Si vous aviez hasardé un pas de plus, je vous faisais fusiller. »

« Ainsi s'évanouit la royauté du maréchal duc de Dalmatie qui, pourtant, eût commencé saintement une légitimité, puisqu'il se nomme *Jean-de-Dieu*... En ajoutant à cela quelque peu de *grace*, il ne pouvait pas y avoir un droit divin plus heureusement constitué. Mais, à cette époque, ce droit-là était le très-humble serviteur de l'empereur Napoléon; et vous venez d'entendre que sa majesté se montrait peu disposée à légaliser la dynastie de Jean-de-Dieu.

« M. le maréchal Soult sema, sinon des lauriers, du moins quelques palmes de gloire sur les traces du ressentiment de Napoléon : sa belle retraite d'Oporto fit oublier à ce souverain la tentative éphémère qui l'avait précédée.

« Mais, il faut que nous en convenions, Mesdames, dit l'historienne du presque-roi Jean-de-Dieu en terminant son récit, les rêves de la vanité, chez notre sexe, sont plus persistans que chez les hommes; l'on peut présumer que celui de la maréchale Soult durait encore, lors-

qu'elle réclama en souveraine, auprès de mademoiselle Bourgouin, contre les amours audacieux de sa chatte... Ne trouvez-vous pas même qu'il y a quelque chose de royal dans cette signature : *Henriette de Dalmatie*... Il est vraiment dommage que la duchesse ne soit pas devenue reine de Lusitanie : Henriette de Dalmatie eût bien fait, dans l'Almanach royal du pays, au-dessous de *Jean-de-Dieu* I^er^. »

A propos d'Almanach, nous avons sous les yeux celui de la maison impériale, pour l'année 1812; les dames d'annonce n'y figurent plus. Peut-être auront-elles trop parlé; et si le proverbe : *Trop parler nuit*, a raison dans le monde, il a raison deux fois dans les cours.

V.

LE GRAND-AUMONIER ET LES AUMONIERS.

—

En l'an de grace 1803, un jeune militaire français, vivement épris de cette grandeur romaine que l'on a besoin d'admirer dans ses œuvres pour rectifier les fausses idées qu'on s'en est faites au collége, arriva à Rome, riche d'enthousiasme, mais extrêmement léger de ressources : l'enthousiasme est mauvais calculateur. Il avait des amis à l'école française des beaux-arts; ces bons artistes lui servirent de

cicerones; car ce n'est que sur la foi des romanciers que l'on parcourt fructueusement les ruines de l'ancienne reine du monde, Virgile, Tacite ou Salluste à la main : Rome antique n'est vraie que dans Juvénal, Perse et les satires d'Horace..... Les bonnes notions archéologiques ne manquèrent pas à notre voyageur; mais il n'en fut pas ainsi de l'argent. Ses compatriotes partageaient généreusement avec lui leur savoir : par la plus puissante des raisons, ils ne pouvaient partager de même leur numéraire.

— Tu viens de changer ta dernière pièce d'or, lui dit un jour le plus jeune de ses amis de la villa Médicis; tu ne peux recevoir de nouveaux fonds avant quinze jours; nous sommes tous à sec comme toi; mais ce n'est rien que cela.

— Comment! ce n'est rien d'être sans un écu?

— Tais-toi donc, quand il n'y en aura plus, il y en aura encore... N'avons-nous pas ici, pour ambassadeur de la république française, le cardinal Fesch, l'oncle de notre illustre consul, et ne sors-tu pas de l'armée d'Italie?

— Tiens, je l'avais oublié; je m'adresse-

rai au cardinal-ambassadeur; il me prêtera de l'argent, et je le lui rendrai quand mes fonds seront arrivés. Je te remercie de m'y avoir fait penser.

— Demain, reprit l'élève-lauréat, nous arrangerons cela avec le papa Suvée, notre directeur, et l'on te présentera à l'ambassadeur.

Les artistes ne donnent point d'eau bénite de cour; ils promettent et tiennent argent comptant. Le voyageur fut présenté le surlendemain au cardinal. Ni M. Suvée ni les pensionnaires de l'école française n'avaient voulu aborder l'affaire à fond auprès de son éminence; il leur avait paru suffisant de dire : c'est un brave des légions italiques, et nous répondons de lui. Le reste devait être exposé avec précaution : ces matières-là sont toujours fort délicates..... Le cardinal emmena notre jeune pétitionnaire dans un petit salon, le fit asseoir à ses côtés, et lui dit d'un ton assez encourageant :

— Voyons, mon brave, de quoi s'agit-il?

Et d'abord le pauvre garçon se trouva dans un grand embarras, faute de prévoyance : il

avait négligé de demander à ses amis quelle qualification il fallait donner au cardinal. Ce point pouvait être essentiel : si de prime-abord il allait se heurter contre un amour-propre froissé, ses espérances argentifères étaient à vau-l'eau. Fallait-il qualifier le haut personnage en ambassadeur de la république? fallait-il ne voir en lui que le membre du sacré collége?.... *Citoyen ambassadeur* était bien maigre pour un prince de l'église; *monseigneur*, bien gras pour un diplomate républicain... Enfin l'officier français opta en faveur du dernier titre, sur cette judicieuse réflexion : la modestie du citoyen ne rougira pas d'un monseigneur, et l'orgueil du cardinal pourrait s'effaroucher d'un citoyen..... On pense bien que ce débat intérieur fut rapide, et que la réponse du jeune homme ne se fit pas attendre long-temps.

— Monseigneur, répondit-il, j'étais à Lodi...

— A merveille, Monsou, dit son éminence avec un sourire qui s'adressait particulièrement au monseigneur.

— J'étais aussi à Arcole, à Rivoli...

— Z'en souis charmé per vous.

— J'y ai moissonné quelques lauriers, près du grand capitaine.

— C'est glorioux...

— Mais la gloire ne procure que des lauriers (regard inquiet du cardinal); et m'étant fait donner un congé pour visiter en curieux la belle Italie, que je n'avais vue qu'en soldat, j'ai mal calculé mes ressources du moment.

— Tant pis, Monsou; il faut touzours azir avec proudence.

— Quinze jours me suffiront pour recevoir de France une traite payable à vue; et j'avais osé espérer, Monseigneur, que Votre Éminence, oncle du plus grand homme des temps modernes...

Le solliciteur eût accumulé volontiers cent titres honorifiques dans cette partie délicate de son discours, lorsque le cardinal l'interrompit par ces mots :

— Vous avez ou tort de compter sour moi; ze vous oblizerais de tutti mon cœur, d'abord parce que vous êtes Français, ensouite parce que vous avez servi sous mon nevou; ma ze

ne pouis absolument disposer d'un écou per le moment; z'en souis désolé...

— Cela suffit, Monseigneur. Je suis intimement convaincu de votre bonne volonté, et je sais gré à Votre Éminence de ses bienveillantes intentions.... Le luxe est une inclination pécheresse, poursuivit le jeune Français en fixant son regard sur un magnifique solitaire que le cardinal portait au doigt; je vais rendre, à part moi, une ordonnance somptuaire, et porter mes bijoux à la Monnaie.

Ces dernières paroles avaient été prononcées avec une hilarité que monseigneur accueillit de bonne grace, et qu'il partagea; ce qui lui semblait plus opportun que de partager ses *écous*... Son éminence; sur ce trait de gaîté, se leva, et, tout en regagnant le salon principal, assura bien haut le jeune soldat de l'armée d'Italie qu'il le voyait avec le plus grand plaisir.

Notre compatriote, qui se sentait un peu poète, et qui, selon l'usage, se classait, sous ce rapport, infiniment plus haut qu'il ne fallait, eut, quelques minutes durant, l'idée d'invoquer

la confraternité de M. de Châteaubriand, qui remplissait alors à Rome les fonctions de secrétaire d'ambassade.... Mais il apprit bientôt que l'illustre auteur des *Martyrs* n'était pas seulement poète par l'imagination.... L'ordonnance somptuaire fut rendue, et l'antiquaire-amateur put attendre l'arrivée de ses remises.

Or, le voyageur de 1803, par suite de ces transitions intempestivement produites, en 1814, dans la destinée de tout Français portant une épée, est devenu quelque chose comme un historien, un mémorialiste, un chroniqueur, ce qu'on voudra quant à la dénomination; mais, sous quelque titre qu'on le désigne, il croit pouvoir aspirer à la réputation d'homme de conscience et de vérité..... Appelé maintenant à parler du grand aumônier de la couronne impériale, il pourrait, sans trop de malice, exhumer ses souvenirs de 1803, mouiller sa plume d'un peu de fiel, et, dans une revanche passablement piquante, peindre en biographe discourtois le citoyen Fesch, commis aux vivres, puis commissaire des guerres aux armées. Il n'en sera rien :

l'écrivain ne vous parlera que du cardinal grand-aumônier.

Charles Bonaparte, père de Napoléon, avait épousé, comme on sait, Lætitia Ramolini, dont la mère, devenue veuve, s'était remariée avec le capitaine Fesch, officier suisse en garnison à Gênes. De ce mariage naquit Joseph Fesch, qui se trouvait ainsi *demi-frère* de madame Lætitia, conséquemment *demi-oncle* du grand empereur.... Cependant l'on est forcé de convenir que le cardinal grand-aumônier, au partage des faveurs impériales, eut au moins une part d'oncle entier.

Bonaparte s'était aperçu, durant ses belles campagnes d'Italie, que le commissaire des guerres Fesch portait l'épée avec la gaucherie qu'on devait naturellement attendre d'un prêtre sécularisé par les circonstances. Au moment où le premier consul méditait une restauration religieuse, il dit à son oncle : « Reprenez la soutane, j'ai des vues sur vous. »

M. Fesch comprit parfaitement le cher neveu, se hâta d'envoyer son habit brodé à la friperie, fut sacré archevêque de Lyon le 15 août 1802,

et revêtu de la pourpre romaine le 25 février 1803.... Parlez-moi des princes de l'église investis militairement..... Toutefois, le premier consul dut, pour le moment, borner là l'avancement ecclésiastique du cardinal ; il n'y avait pas moyen d'enlever le saint-siége d'assaut. En attendant, son éminence fut nommée, comme on l'a vu, ministre de la république française à Rome. En 1804, nouvelle averse de faveurs : le cardinal Fesch ayant accompagné le pape à Paris, fut créé, dans l'espace de six mois, grand-aumônier, grand-cordon de la Légion-d'Honneur, chevalier de la Toison d'or et sénateur. Il ne manquait plus qu'une souveraineté à cette collection de dignités ; en 1806, son éminence en eut au moins la perspective : le prince primat de la confédération du Rhin désigna le cardinal Fesch pour son successeur.

Le cardinal, durant cette pluie de faveurs, ne songea point à chercher un abri, et franchement il eut raison ; mais s'il acceptait sans mesure, c'est qu'on lui offrait sans conditions. Au milieu de toutes ces dignités, de tous ces

honneurs, son éminence conserva beaucoup de simplicité dans ses manières, et plus encore d'indépendance dans sa conduite. L'empereur n'obtint jamais de son oncle la moindre concession contraire à ses convictions, ou, si l'on veut, à ses opinions religieuses; en politique, il ne se montra pas moins indépendant.

Lorsque Napoléon commença à s'entretenir, dans sa famille, de cette malheureuse expédition d'Espagne, qui devait lui devenir si funeste, le grand-aumônier crut devoir essayer auprès de sa majesté quelques représentations sur ce projet, qu'il croyait, lui dit-il, aussi injuste qu'impolitique.

— Cher oncle, répondit Napoléon en souriant, la justice en politique c'est la nécessité; et, quand celle-ci est bien démontrée, il n'y a plus rien d'impolitique.

— Et croyez-vous, Sire, qu'il y ait nécessité actuelle de faire occuper la péninsule espagnole par vos armées?... Pour moi, j'avoue que je ne puis même soupçonner ce besoin pres-

sant de votre politique. L'Espagne, depuis l'année 1794, est l'alliée fidèle de la France ; elle n'a rien épargné pour le prouver : hommes, argent, vaisseaux, ont été constamment à la disposition de notre gouvernement. Que pouvez-vous donc craindre de cette puissance?

— Ses divisions intestines, M. le cardinal ; ses divisions intestines, déjà commencées, et qui, rendant la nation inattentive aux dangers venant du dehors, livreront sans défense aux Anglais cette longue suite de côtes, qu'ils auront bientôt inondée de tout ce qu'ils pourront ramasser en Europe de ces aventuriers cupides, toujours prêts à servir ceux qui les paient... Et sachez, Monsieur, que si j'ai des Pyrénées contre les Espagnols, je pourrais cesser d'en avoir contre les Anglais..... Dites, les anciens Francs en eurent-ils contre les Maures ?... Je veux être maître de l'Espagne, pour que l'empire français soit tranquille.... je ne dormirai avec sécurité dans mon palais des Tuileries que quand je serai sûr de Madrid : il me faut une vedette couronnée veillant à l'Escurial.

— Quoi ! Sire, encore une dynastie dépossédée ?

— Pourquoi pas, si ma sûreté l'exige ?... D'ailleurs, M. le cardinal, ajouta Napoléon avec feu, vous raisonnez d'un projet que vous n'avez examiné que superficiellement, à la manière des badauds qui devisent *ab hoc et ab hac* au café de Foi... Écoutez, poursuivit l'empereur en saisissant la main du grand-aumônier, qu'il entraîna dans l'embrasure d'une croisée, voyez-vous une étoile au ciel ?

— Sire, répondit le cardinal, ce serait un phénomène à midi.

— Hé bien, je la vois très-clairement, moi ; et, tant que je serai seul à l'apercevoir, cette étoile qui échappe à votre vue, j'irai mon train, et ne souffrirai pas d'observations.

Madame-mère, ainsi que plusieurs autres membres de la famille impériale, voyaient avec un grand déplaisir les préparatifs de l'expédition d'Espagne ; le soir même, elle demanda au grand-aumônier s'il avait fait entendre raison à l'empereur.

— Impossible, répondit le cardinal ; il a voulu me faire voir des étoiles en plein midi.

Peu de temps après, Napoléon donna le siége de Paris à son oncle ; mais, depuis quelque temps, ce prélat se déclarait ouvertement contre l'empereur, dans les discussions qui s'étaient élevées, entre ce souverain et le saint-siége, sur les affaires ecclésiastiques : il refusa la nouvelle dignité que son neveu lui offrait. Ce fut alors que le célèbre Maury fut appelé à l'archevêché de Paris. En 1810, l'opposition du cardinal Fesch devint plus tranchante encore ; l'éminence, entraînée par son dévoûment à la cause de l'Église, arbora décidément la bannière du saint-siége. Sans doute le cardinal agissait ainsi d'après une conviction d'autant plus respectable qu'elle éclatait au détriment de celui dont elle dirigeait la conduite ; mais cette conviction était trop peu éclairée pour qu'on puisse en approuver sans réserve l'élan. L'honnête prélat ne pouvait ignorer l'inflexible persévérance avec laquelle Pie VII prétendait maintenir intégralement les vieilles et abusives prétentions du Vati-

can ; il n'aurait pu approuver sans ingratitude, s'il l'eût connue, cette instruction adressée au nonce de Vienne, dès l'année 1805, par laquelle le saint-père n'hésitait pas à rappeler le droit acquis au pape *de déposer les princes hérétiques*, et déplorait les *malheurs du temps où l'épouse de Jésus-Christ ne peut pratiquer ses saintes maximes.* Toutefois, et quelle que fût l'erreur du cardinal Fesch, l'histoire lui tiendra compte de ce courage qui, pour émaner d'une conviction aveugle, n'en est pas moins imposant, pas moins noble dans ses effets.

Un jour (c'était en l'année 1811), l'empereur essayait de prouver à son oncle que l'obstination du souverain pontife à ne lui faire aucune concession le mettait dans l'impossibilité de se relâcher en rien, lui-même, du système qu'il avait adopté.

— Votre pape, disait Napoléon, est un vieil entêté qui ne veut entendre à rien ; et certes! je ne lui rendrai pas Rome; il n'en a pas besoin : son royaume n'est pas de ce monde.... Il refuse, dites-vous, de rester à Savone... hé bien, où prétend-il donc que je l'envoie?

Le cardinal regardait fixement l'empereur; mais il ne répondait pas : son silence avait quelque chose de solennel. L'empereur, impatienté, répéta avec colère :

— Dites, Monsieur, où veut-il que je l'envoie?...

— Au ciel, apparemment....! répliqua le grand-aumônier d'une voix grave et lente.

Napoléon ne trouva pas de réponse à cette grande parole, dans laquelle se révélait la toute-puissance de la foi chrétienne... Il rentra avec précipitation dans son cabinet....

Mais les maîtres du monde ne perdent qu'un instant le sentiment de leur force; lorsqu'on l'a bravée, le premier usage qu'ils en font, après l'avoir ressaisie, c'est de se venger du mépris qu'on semble en avoir fait. Le cardinal eut ordre de retourner à son siége de Lyon, et l'empereur révoqua l'assentiment qu'il avait donné aux dispositions arrêtées en faveur de son oncle par le prince primat. La disgrace du prélat dissident fut à peu près complète.

Ce prince de l'Église n'exerça que rarement ses fonctions de grand-aumônier,

sa présence à la cour ayant toujours été l'occasion de vives discussions entre lui et l'empereur. Si le cardinal eût eu autant d'autorité qu'il montrait de résolution, nul doute que le sacerdoce ne se fût rendu fort redoutable dès le commencement de la période impériale. Nous disons redoutable, et c'est bien le mot. Les Jésuites, déjà parvenus à se glisser en France sous le nom de *pacanaristes*, ne négligeaient rien pour y rétablir les doctrines de Molina; le cardinal Fesch, abusé peut-être par leur feinte bonhomie, les favorisait ardemment... Sa protection leur fut continuée après les événemens de 1814: ce prélat ne contribua que trop à généraliser l'influence de cette dangereuse secte, qui ne reconnaît ni droits civiques ni prérogatives souveraines, et qui trahit ou les peuples ou les rois, selon que les uns ou les autres lui imposent quelque gêne.

La charge de grand-aumônier n'ayant, à proprement parler, jamais été exercée sous l'empire, nous aurions peine à dire avec précision quelles en étaient les attributions et les

devoirs. Mais ils comprenaient sans doute le baptême à administrer, la bénédiction nuptiale à donner, les derniers honneurs à rendre à tous les membres de la famille impériale, et le cérémonial attaché à ces diverses solennités.

Il y avait, sous les ordres du grand-aumônier, un premier aumônier, cinq aumôniers ordinaires, deux chapelains et un maître des cérémonies de la chapelle. La charge de premier aumônier fut exercée assez long-temps par M. le baron de la Roche, évêque de Versailles; plus tard elle eut un titulaire plus célèbre dans le baron de Pradt, archevêque de Malines, que les plaisans de la cour avaient surnommé *l'aumônier du dieu Mars*.

La ferveur religieuse de M. Pradt n'a jamais fait explosion; mais on l'entendait prêcher avec le même plaisir qui s'attachait à la déclamation d'un bon tragédien.... L'archevêque de Malines fut, pendant un temps, le Talma de Saint-Roch.... Sous la restauration, cet emploi fut exercé, à Saint-Sulpice, par M. de Frayssinous, avec autant de supériorité; et nous n'hésitons pas à le dire, avec une semblable

absence de conviction... Quant à l'aumônier du dieu Mars, il ne fallait pas le pousser beaucoup pour le faire aborder à corps perdu les réflexions philosophiques appartenant à l'école de Voltaire... Un jour qu'il s'abandonnait, dans un grand dîner, à ces doctrines anti-apostoliques, un des convives lui cria, du haut de la table : « Monsieur l'archevêque, croyez-vous en Dieu? » et véritablement la question était opportune.

M. de Pradt, intelligence politique plutôt que puissance sacerdotale, remplit, sous l'empire, plusieurs missions diplomatiques avec distinction; nous ne pensons pas que Napoléon les ait laissées sans récompense : ce n'était pas son habitude... Mais ce prélat, ainsi que tant d'autres personnages de son époque, ne savait pas rester le partisan des grandeurs déchues : le rôle qu'il joua, en 1814, dans les conciliabules tenus à l'hôtel de l'Infantado, furent l'annonce d'une nouvelle faveur.....; mais elle fit long feu, et le dépit de sa grandeur le jeta dans l'opposition. Ce fut d'autant plus malheureux, que M. de Pradt, dans sa passade légitimiste, avait déjà tracé ce portrait peu flatteur

de l'empereur. « L'esprit de Napoléon était « vaste, mais, à la manière des Orientaux, et « par une disposition contradictoire, il retom- « bait, comme de son propre poids, dans des « détails qu'on pourrait dire ignobles : le pre- « mier jet était toujours grand; le second, petit « et vil. Il en était de son esprit comme de sa « bourse, dont la magnificence et la lésine « tenaient chacune un cordon. Son génie, fait « à la fois pour la scène du monde et les tré- « teaux, représentait un manteau royal joint « à un habit d'Arlequin »... L'ancien archevê- que de Malines couronnait ce portrait moral de Napoléon par le nom ingénieusement in- jurieux de *Jupiter-Scapin*.

Tout cela était bon à raconter aux légitimis- tes; mais il fallait, en temps et lieu, se souvenir qu'on l'avait dit, et ne pas écrire ensuite ceci, à l'occasion du congrès de Laybach : « Il est « trop tard pour insulter Napoléon quand il « est sans armes, lorsque, pendant tant d'an- « nées, on a fléchi sous son bras redoutable. « Des mains armées doivent respecter des « mains désarmées, et la gloire du vainqueur

« se compose en partie d'égards pour les cap-
« tifs; surtout quand ce n'est pas sous le génie,
« mais sous le nombre qu'ils ont succombé.
« Il est trop tard d'appeler Napoléon révolu-
« tionnaire, après l'avoir appelé long-temps
« restaurateur de l'ordre en France, et par
« elle, en Europe. Il est trop tard pour lui
« lancer un trait flétrissant, après lui avoir
« tendu la main comme ami, et donné sa foi
« comme allié; après avoir appuyé sur ses
« puissantes épaules un trône ébranlé, en
« mêlant son sang avec le sien. »

On fut bien tenté de dire à M. de Pradt, après avoir lu cela : « Il est trop tard pour relever une idole, lorsqu'on l'a foulée aux pieds... » mais on songea à l'habit d'Arlequin prêté à Napoléon par M. de Pradt, et l'on se contenta de dire : « Monseigneur a gardé pour lui la manche droite de cet habit bigarré [1]. »

[1] M. de Pradt vient de finir, dans les montagnes de l'Auvergne, une vie qui, moins agitée, moins capricieuse surtout, eût brillé de quelque éclat. Les derniers instans de cet ancien prélat ont été marqués par des actions généreuses qui lui méritèrent les bénédictions de ses compatriotes.

M. le baron de Jauffret, archevêque d'Aix, et M. le baron de la Contamine, évêque de Montpellier, eurent aussi le titre d'aumôniers de l'empereur. Nous n'avons connu, parmi les chapelains, que MM. Lamotte et Rauzan. M. l'abbé Gaston de Sambucy remplissait à la chapelle les fonctions de maître des cérémonies : c'était un Ségur en surplis, qui n'apportait pas moins d'importance à sa charge que le grand-officier de la couronne lui-même.

Les aumôniers prélats n'officiaient guère que lors des chapelles d'apparat, c'est-à-dire quand l'empereur, l'impératrice et leur cour assistaient à la messe, aux vêpres et à la bénédiction; les autres jours, l'office était abandonné aux doubles. Lorsqu'il y avait ce qu'on appelait chapelle, les chanteurs et cantatrices des principaux théâtres concouraient à la pompe du jour. C'était alors qu'il fallait voir M. l'abbé de Sambucy voltigeant çà et là pour donner des ordres : les ailes de son rochet, soulevées par la brise légère, l'allure affairée qu'il affectait, sa pantomime animée, ses traits

épanouis, le sourire de vanité satisfaite qui venait de temps en temps errer sur ses lèvres, tout contribuait à le rendre curieux à voir; et l'empereur s'amusait quelquefois à suivre le frétillement de ce chef d'état-major ecclésiastique.

M. de Sambucy tenta, dit-on, à plusieurs reprises, une grande innovation dans le cérémonial de la chapelle : il se scandalisait fort de voir Laïs, Martin et Elleviou chanter devant Dieu et pour Dieu, une main dans le jabot ou dans le gousset : un jour même, on ne sait quel malin officier d'ordonnance affirma à ce maître des cérémonies qu'Elleviou venait de chanter à la chapelle avec le frac qu'il portait dans *Maison à vendre*... M. de Sambucy faillit tomber en pâmoison... Ce fut alors qu'il se proposa de faire parvenir à l'empereur, par l'entremise du premier aumônier, un rapport tendant à faire décréter que les acteurs, lorsqu'ils viendraient chanter à la chapelle, seraient tenus de revêtir l'habit ecclésiastique, et que les actrices seraient obligées de s'habiller en enfans de chœur. M. de Pradt, à qui

ce projet fut soumis, prit la liberté grande de rire au nez du réformateur. La réforme ne passa pas outre; seulement on fit inviter avec douceur MM. de l'Académie impériale de musique et de l'Opéra-Comique de se dispenser d'avoir, en chantant à la chapelle, les mains dans leurs goussets; et mesdames les cantatrices eurent l'invitation, plus polie encore, de porter des robes moins décolletées que par le passé.

Les salons de la grande aumônerie offraient aussi des conteurs; M. de Sambucy, particulièrement, s'y faisait écouter avec plaisir. Il avait connu M. l'abbé de Lamenais à son entrée dans le monde religieux. Voici ce qu'il en disait un jour. « J'ai rencontré, dans un voyage que je fis l'an dernier à Saint-Malo[1], un jeune homme qui se destine, m'a-t-on assuré, au service des autels; ses précédens sont curieux. Personne ne montra jamais un penchant aussi décidé pour l'indépendance, et personne ne

[1] M. de Lamenais naquit à Saint-Malo le 19 juin 1782. Son père était armateur.

témoigna plus d'horreur pour toute espèce d'assujettissement. Le fond de son caractère est une défiance incessante des hommes ; enfant, il ne voulut rien apprendre d'eux, pas même à lire. Une bonne femme lui montra un jour ses lettres; il les assembla, les combina ensuite dans sa tête, et parvint à se donner à lui-même cette science primitive qui coûte tant de larmes à notre enfance. L'écriture vint à peu près de même au jeune Lamenais, et jamais il ne fit ce que nous appelons des études. Il s'enfermait sous clé, lisait Horace, Tacite, Virgile, d'après quelques notions orales saisies à la volée, à travers les entretiens familiers d'un vieil oncle. Ce singulier élève n'apprit pas autrement le latin.

« Mais Lamenais aimait la lecture avec ardeur. Or, la lecture, qui peut orner même les esprits arides, développe et féconde le génie : elle est à l'imagination ce que l'exercice des lutteurs est aux forces physiques. Ce jeune homme lisait tout et soumettait tout à son jugement sans consulter le jugement d'autrui. Tantôt il s'attachait à la philosophie brusque,

oseuse, sauvage quelquefois de J. - J. Rousseau ; tantôt il se laissait entraîner par celle de Mallebranche, le Platon du christianisme; d'autres fois il s'abandonnait à la rieuse amertume de Voltaire. Ainsi se passèrent les quinzième et seizième années de Lamenais : toujours flottant, toujours indécis entre les croyances les plus opposées, sa mémoire était un chaos où tourbillonnaient mille élémens divers. Ce fut alors que survint cette explosion de passions qui signale l'organisme accompli : les passions ont au moins cela d'utile qu'elles dissipent les troubles de l'esprit, éclaircissent les obscurités produites par les théories contradictoires de la science, et font naître des sensations la doctrine du vrai. Car c'est le cœur seul qui apprend à approfondir tout système intellectuel : l'esprit le discute, mais il le discute à froid ; le cœur le sent, se l'applique : c'est la seule pierre de touche valable de ce qu'on doit aimer ou haïr. Lorsque l'amour, cet amour vague, inquiet, qui ne sait encore à quoi s'attacher, se fut révélé chez Lamenais, il se dégagea de son enveloppe terrestre avant d'avoir pu s'y fixer, et

s'éleva vers sa source divine..... Une fois engagée dans cette voie lumineuse, l'intelligence de Lamenais reconnut le néant d'une multitude d'opinions qui lui avaient apparu comme autant de vérités; il recommença courageusement ses études; remit au creuset le lingot mélangé d'or vrai et d'or faux, résultant de ses premières appréciations.... Il les refondit avec une nouvelle activité, examinant, discutant, comparant, n'inscrivant en un mot, parmi ses convictions, que les théories sorties triomphantes des épreuves imposées par sa raison.... Les dogmes du catholicisme ne pouvaient, au jugement de cet examinateur scrupuleux, être exempts de son investigation dialectique : ils offrent, nous pouvons en convenir sans altérer leur empire, ils offrent peu d'accès aux raisonnemens vulgaires, et ne déposent pas tous leurs voiles à la voix des intelligences supérieures..... Ce fut en cela surtout que l'infatigable examinateur disputa pied à pied ses convictions; il ne fit sa première communion qu'à l'âge de vingt-deux ans..... Mais le triomphe de la religion n'en fut que plus

éclatant : car Félicité-Robert de Lamenais devint immédiatement un de ses plus fervens apôtres, et ne tarda guère à révéler en lui son plus éloquent défenseur.

« Vous en avez pu juger, Messieurs, continua l'abbé de Sambucy, par les *Réflexions sur l'état de l'Église en France;* composition émanant d'un jeune homme qui n'est ni théologien ni prêtre, et dont le livre, rapproché des plus éloquentes thèses de la Sorbonne, les rendrait ternes comme la flamme d'une bougie sous les rayons du soleil..... Cet ouvrage, publié, je crois, en 1808, fut saisi par ordre de l'empereur : cette mesure parut d'autant plus rigoureuse qu'on lisait dans l'œuvre de Lamenais : « Toute entrave à l'autorité est un désordre ; « c'est une politique absurde et coupable que « celle qui assujettit le souverain au peuple « et le pouvoir au sujet [1]. » Mais il y avait là dedans une suite de pensées religieuses qui ne

[1] Cette doctrine prouve que M. de Lamenais n'avait pas encore discuté les matières politiques aussi sagement que les autres ; plus tard, il les jugea mieux dans l'*Avenir*, et surtout dans les *Paroles d'un croyant*.

pouvait convenir à sa majesté... Car vous savez, Messieurs, continua Sambucy, que notre illustre souverain veut de la religion comme moyen secondaire, non comme véhicule.... C'était donc trop, aux yeux de l'empereur, que le jeune écrivain conseillât au clergé de sortir de son ignorance, et indiquât l'indifférence en matière de religion comme le mal le plus redoutable de la société. Le sentiment profond des grandeurs de notre foi sublime, continua le narrateur, la sainte exaltation qu'elle inspire, le mépris des tourmens qui en découlent, effraient toujours les puissances de la terre. L'auteur des *Réflexions sur l'Église de France* fit bien d'écrire en Bretagne, sous les ombrages où se cachait son modeste asile de *La Chenaie :* s'il eût écrit dans la capitale, Vincennes eût peut-être éteint sous ses froides voûtes cette imagination aux vives et séraphiques inspirations. »

M. de Sambucy, qui racontait en 1812, ne pouvait dire que Lamenais parut pour la première fois à Paris en 1814, et se logea dans une petite chambre de la rue Saint-Jacques. Il n'était pas encore prêtre, et ne songeait nul-

lement à le devenir. Au retour inopiné de Napoléon, ce penseur hardi ne crut pouvoir rester en France, parce qu'il avait imprimé récemment : « Qu'étudier le génie de Bonaparte dans « les institutions qu'il forma, c'était sonder les « noires profondeurs du crime, et chercher la « mesure de l'heureuse perversité. »

Il était peu digne sans doute d'un esprit supérieur de se ruer ainsi contre une grandeur tombée, et M. de Lamenais, observateur plus attentif de ce qui se passait, eût prévu qu'elle pouvait se relever. Après le 20 mars 1815, il se réfugia en Angleterre, où mistriss Jeringham, belle-sœur de lord Stafford, lui refusa sa protection, sous prétexte qu'il avait l'air trop bête. Ce sont là de ces allégations auxquelles un homme de sens ne s'attache guère ; M. de Lamenais n'avait pas besoin, d'ailleurs, d'un tel jugement pour former son opinion sur l'hospitalité anglaise : il appliquait à la Grande-Bretagne ce mot de Platon : « C'est un pays « qui n'a d'or que pour ce qui se voit, ce qui « se touche et ce qui se mange. »

Revenu dans sa patrie au mois de novembre,

M. de Lamenais entra presque aussitôt au séminaire de Saint-Sulpice... Sa physionomie songeuse, ses traits auxquels la pensée intuitive n'imprimait aucun reflet d'ame, eussent été jugés savamment méditatifs par Gall ou Lavater; mais les intelligences de Saint-Sulpice, passées au laminoir de Mont-Rouge, exprimèrent sur leur condisciple une opinion conforme à celle de la grande dame anglaise... Après quinze jours de stagnation parmi ces séminaristes, assez pauvres d'esprit pour n'avoir pas même soupçonné le sien, M. de Lamenais s'éloigna deux, se fit ordonner prêtre en 1816, à l'âge de 34 ans, et donna l'année suivante à ses juges stupides un démenti sublime, par le premier volume de son *Essai sur l'indifférence en matière de religion*....

Ce que M. de Lamenais a fait depuis pour démontrer que *son air bête* était l'enveloppe de l'un des premiers génies du siècle est su de toute la génération savante; et l'opinion a placé les œuvres de cet écrivain sacré si haut, qu'elles seront aperçues de toutes les générations futures.... Écrivain sacré est bien la

qualification qui convient à M. de Lamenais; car il a reconnu, un peu tard peut-être, mais enfin il a reconnu que la voix du peuple est aussi la voix de Dieu. Nous ne sommes point le biographe de cet homme célèbre : ce serait trop nous écarter de notre sujet que de le suivre, pas à pas, dans une carrière de plus en plus éclairée par le progrès, jusqu'à l'époque à laquelle nous écrivons, lorsque notre cadre actuel doit se fermer à l'année 1814. Mais comment quitter M. de Lamenais sans lui dérober quelque page qui fasse passer l'enthousiasme de l'ame de l'historien dans celle du lecteur! Nous empruntons le passage suivant à l'Essai sur l'indifférence en matière de religion :

« Le siècle le plus malade n'est pas celui « qui se passionne pour l'erreur, mais celui « qui néglige, qui dédaigne la vérité. Il y a « encore de la force et par conséquent de « l'espoir là où l'on aperçoit de violens « transports; mais lorsque tout mouvement « est éteint, lorsque le pouls a cessé de battre,

« lorsque le froid gagne le cœur, qu'attendre
« alors? Qu'une prochaine et inévitable dis-
« solution... Qui soufflera sur ces ossemens
« arides pour les ranimer ? Le bien, le mal,
« l'arbre qui donne la vie et celui qui pro-
« duit la mort, nourris par le même sol,
« croissant au milieu des peuples qui, sans le-
« ver la tête, passent, étendent la main et
« saisissent leur fruit au hasard; religion,
« morale, honneur, devoir, les principes
« les plus sacrés, comme les plus nobles
« sentimens, ne sont plus qu'une espèce
« de rêve, où de brillans et légers fantômes
« se jouent un moment dans le lointain de
« la pensée, pour disparaître bientôt sans re-
« tour.... Non, jamais rien de semblable ne
« s'était vu, n'aurait pu même s'imaginer....
« Il a fallu de longs et persévérans efforts de
« l'homme contre sa conscience et sa raison,
« pour parvenir enfin à cette brutale insou-
« ciance; contemplant avec un égal dégoût
« la vérité et l'erreur, il affecte de croire qu'on
« ne saurait les discerner, afin de les confondre
« dans un commun mépris : dernier degré de

« la dépravation intellectuelle où il lui soit « donné d'arriver. »

Il y aurait sans doute beaucoup à réfuter dans l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, si l'on se plaçait en dehors du cercle sacré que l'auteur a tracé autour de lui pour l'écrire : on pourrait lui dire, par exemple, que des peuples entiers s'abandonnent à l'erreur, non parce qu'ils négligent ou dédaignent la vérité, mais parce que cette vérité a cessé d'être pure; parce que, dégradée de plus en plus par ses infidèles ministres, elle s'offre mêlée d'un charlatanisme qui l'altère, de vues cupides qui la flétrissent, de cruautés qui la font haïr. L'indifférence contre laquelle s'élève M. de Lamenais résulte moins encore d'une dépravation intellectuelle que de la corruption de ces vérités venues d'en haut, et que leurs plus fervens sectateurs ne peuvent plus reconnaître. Tant qu'elles ont été dignes de nos hommages, c'est-à-dire tant que le principe divin a dominé l'alliage terrestre, nous avons cru, car nous avions besoin de croire; et qui pouvait ignorer que l'on per-

drait la plus douce des consolations en ne croyant plus ?... Mais la foi se refroidit quand la flamme céleste s'éteignit sous la main du lévite, comme jadis le feu sacré de Vesta sous la main des prêtresses pécheresses; quand au pied de l'autel se groupèrent tous les vices sociaux; quand ils se révélèrent dans toutes les actions du sacerdoce; quand il ne tomba plus de la chaire que des mots vides d'exemples. Alors les peuples devinrent indifférens : ils le devinrent à regret; car, nous le répétons, ils perdaient leur plus suave espérance... Promoteurs des sublimités de l'Évangile, retrempez-les donc à des sources pures; restaurez la vérité, si vous voulez voir renaître son culte... Dites aux ministres du Seigneur qu'ils se dépouillent des souillures de la terre; qu'ils abjurent les pompes du monde; qu'ils nettoient leur vie de ses travers, enfin, dites-leur que la foi découle de leurs lèvres, nobie de simplicité, féconde en consolations, muette de menaces, telle enfin qu'elle nous apparut au berceau du christianisme.... et nous croirons encore.... Non, le progrès n'a pas rendu

notre siècle incrédule; la religion peut recouvrer toute sa puissance, si l'on veut lui restituer toute sa vertu.

Mais on doit au talent de M. de Lamenais trop d'admiration ; on doit aux chaudes convictions dont ses écrits paraissent pénétrés trop de respect pour miner, par la controverse, ses belles et nobles doctrines.... On aime à penser qu'il est resté, lui, l'apôtre immaculé du vieux christianisme, et que la vérité, dans son cœur comme sous sa plume, a conservé tout ce qu'elle apporta du ciel de grandeur et de pureté.

Nous voici loin du salon de la grande aumônerie, sur les traces de M. l'abbé de Lamenais : parler de cet illustre écrivain, c'était suivre une amorce enchanteresse; nous l'abandonnerons, cependant, pour rentrer dans notre sujet et dans nos limites de temps.

M. l'abbé Rauzan, chapelain ordinaire, avait la confiance de l'impératrice Joséphine ; peut-être fut-il un peu son directeur. C'était un homme pieux dans le sens bien entendu du mot : il laissait au monde tout ce qu'il ne lui

eût enlevé que par violence, et glanait pour le ciel quand il ne pouvait moissonner. Le cardinal de Belloy, archevêque de Paris avant le cardinal Maury, accordait une haute estime à M. Rauzan. Lorsque ce prélat venait à la cour, il ne manquait jamais de demander l'honorable chapelain, et presque toujours il l'emmenait avec lui chez l'empereur. C'était *alors* un homme simple, un prêtre du bon vieux temps, une sorte de patriarche peu fait pour la pompe bruyante des palais. Quand l'archevêque, en s'appuyant sur son bras, le conduisait dans les salons des Tuileries, il s'excusait presque d'y avoir pénétré.

— Sire, disait-il un jour à l'empereur en souriant, Votre Majesté pardonnera à l'humble chapelain de venir devant elle sans y être appelé : je sers en ce moment de canne à Monseigneur ; c'est à titre de canne que je suis introduit.

— J'accepte d'autant plus volontiers la comparaison, répondit obligeamment l'empereur, que je sais, M. l'abbé, que la foi trouve en vous un ferme appui ; et, sous ce rapport, je

vous verrai toujours avec plaisir chez moi. Mais vous parlez de soutenir M. le cardinal; à voir sa bonne et belle santé, il est difficile de croire qu'il ait besoin d'être soutenu.

— Sire, répondit M. de Belloy, je prends de l'âge, cependant.

— Vous, M. l'archevêque, vous vivrez un siècle....

— Votre Majesté est peu généreuse à mon égard.

— Comment donc cela?

— Sire, j'ai quatre-vingt-seize ans.

— Oh! mais, répliqua vivement Napoléon, vous savez que, dans tous les comptes, on accorde les quatre au cent; et moi, qui suis empereur, je puis bien doubler ce nombre : c'est ainsi que je l'entends.

Le vieux prélat hocha légèrement la tête. Son éminence avait raison : le destin ne lui accorda pas même la centaine complète ; il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, et ne fut pas remplacé quant aux vertus patriarcales. Nous croyons l'avoir dit ailleurs, l'aigle de la constituante était devenu gras et

lourd sur le siége de Montefiascone; on ne put le reconnaître, lorsqu'après *la lettre* [1] il vint remplacer le vénérable de Belloy. Si l'on en croit quelques mémorialistes modernes, le rival de Mirabeau était alors gourmand, un peu biberon même, et son éloquence ne s'exerçait plus qu'à vanter les somptuosités du magasin de Corcelet. Il y avait d'ailleurs, dans ses manières, un abandon, un laisser-aller mondain qui ne respectait pas toujours les bornes de la bienséance. Nous empruntons à madame la duchesse d'Abrantès une anecdote qui vient à l'appui de cette imputation.

« Il y avait cercle chez le gouverneur de Paris; madame la comtesse de Zayoncheck s'y trouvait décolletée, comme les femmes l'étaient

[1] Tout le monde sait que le cardinal Maury, plus ambitieux sans doute qu'il n'était légitimiste, écrivit, de son évêché d'Italie, une lettre remplie de louanges à l'empereur Napoléon. Ce souverain, enchanté d'avoir attaché cet homme célèbre à son char (Napoléon disait au char de la révolution), lui donna le siége de Paris. Un jour, madame de Staël, examinant le portrait du cardinal Maury peint récemment, quelqu'un lui demanda comment elle le trouvait, *je l'aimais mieux avant la lettre*, répondit la mobile baronne.

alors, et laissait voir des épaules aussi fraîches que potelées : véritables épaules romaines, plus la blancheur. Le cardinal Maury, saisi à cet aspect séduisant d'une tentation irrésistible et peu canonique, s'approche d'un vase dans lequel trempaient des roses, prend une de ces fleurs, et, s'avançant sur la pointe du pied derrière madame de Zayoncheck, son éminence insinue la rose, toute mouillée, entre les deux blocs d'albâtre polaire qu'expose généreusement la belle comtesse.... A cette froide et brusque apposition, elle se retourne, et, reconnaissant l'archevêque de Paris, s'écrie en rougissant : « Monseigneur, ce que vous venez de « faire là manque de convenance.... » Puis, arrachant la rose avec colère du joli réduit où son éminence venait de la ficher, cette dame ajouta : « Cela n'est pas *sain* du tout.... » La comtesse de Zayoncheck visa-t-elle au calembourg? On peut le croire... : c'était de l'époque..... Admettant donc l'affirmative, nous dirons, pour suivre la même idée, que, bien que ce ne fût pas *sain*, le cardinal, qui venait d'Italie, avait pu s'y méprendre. »

En rapportant cette anecdote après notre grave fragment sur l'abbé de Lamenais, nous songeons, un peu tard, peut-être, à l'habit d'Arlequin que M. de Pradt prêtait à Napoléon, et nous craignons, en vérité, d'entendre dire que feu l'archevêque de Malines nous en a légué la manche droite.... Mais il appartient au genre chronique d'être varié de formes et de couleurs : voyez l'œuvre de Froissart.

L'abbé Rauzan, auquel nous revenons afin de ramener notre sujet à la gravité que semble commander l'intitulé de ce chapitre, avait traversé la révolution avec labeur et souffrance ; il lui était resté, de ses vicissitudes passées, une tristesse habituelle qui lui faisait rechercher les sujets d'entretien mélancoliques.

Cet ecclésiastique était lié avec un bon prêtre qui, lors de la catastrophe du malheureux duc d'Enghien, avait été porté, par son zèle évangélique, à courir au château de Vincennes, pour offrir au noble prisonnier les consolations de la religion ; car il ne pensait pas qu'il pût avoir à lui administrer ses derniers se-

cours. Or, voici ce que ce ministre des autels raconta plus tard à son ami, et qui fut redit un jour par celui-ci dans le salon de la grande aumônerie, mais en l'absence du cardinal Fesch.

« Le vénérable prêtre approchait du château de Vincennes à six heures du matin; le prince était arrivé la veille, à la nuit tombante. L'abbé venait bien d'entendre une décharge de mousqueterie dans la direction de l'ouest; il voyait même flotter encore un gros nuage de fumée sur le ciel à demi obscur d'une tardive aurore de mars; mais cette circonstance lui sembla fort naturelle aux approches d'une place d'armes; il était loin de penser que ce nuage de fumée emportât avec lui le dernier soupir de Louis-Antoine-Henri de Bourbon.

« Parvenu sans obstacle jusqu'au logement du nommé Harel, alors concierge de Vincennes, l'abbé lui demanda s'il était possible de parvenir jusqu'au prince.... En parlant à cet employé, il fut subitement frappé de la pâleur de ses traits, du tremblement presque convulsif de ses membres, et de l'extrême rougeur de

ses yeux, dans lesquels roulaient encore de grosses larmes.

— « Hélas! Monsieur, répondit Harel, je vois que vous ignorez ce qui vient de se passer; veuillez vous asseoir, je vais vous l'apprendre.... » Et, dans ce moment, des sanglots qu'il s'efforçait vainement de comprimer lui coupèrent la parole; ses pleurs inondèrent la table sur laquelle il s'appuyait.

« Hier au soir, à l'entrée de la nuit, reprit le concierge de Vincennes après une pose assez longue, un officier au ton brusque, au regard sombre et scrutateur, que je ne dois pas nommer, vint me demander si j'avais une chambre préparée pour recevoir un prisonnier.

— « Une chambre propre? non, Monsieur, lui répondis-je.

— « Propre ou non, peu importe, reprit le militaire, pourvu qu'elle soit sûre.

— « Je ne vois de disponibles que mon logement et la chambre du Conseil, fis-je observer à l'officier.

— « En ce cas, faites préparer en toute hâte

une chambre dans le donjon. Un prisonnier de *quelque* importance vous sera amené dans la soirée, et si son logement n'est pas encore prêt quand il arrivera, vous le recevrez chez vous en attendant.

— « Cela suffit, Monsieur.

— « Maintenant, maître Harel, continua l'officier, vous allez faire creuser une fosse dans la cour....

— « Une fosse! répétai-je avec l'accent de la surprise. A quel usage?...

— « Hé! parbleu! cela se comprend de reste; une fosse pour déposer un mort.

— « Je frémis jusque dans la moelle des os, poursuivit Harel; et pourtant je ne soupçonnais pas encore qu'il y eût coïncidence entre la fosse demandée et le prisonnier annoncé. Je répondis que la cour étant pavée, il serait difficile d'y creuser une tombe....

— « S'il en est ainsi, répliqua le messager sinistre, qu'on la creuse ailleurs; mais à proximité, dans les fossés du château, par exemple.

— « Je vais donner des ordres en conséquence....

— « Bien.... et ne tardez pas. Il faut que la fosse soit prête au point du jour....

« Cela dit, l'officier se retira. Il n'était pas encore à mille pas, lorsque je vis entrer le prisonnier dont il venait de m'annoncer l'arrivée. On travaillait déjà à creuser la fosse; le bruit des pioches qui attaquaient un terrain pierreux et rebelle parvenait jusqu'à mon logement. L'officier de gendarmerie, après avoir écroué le personnage qu'il amenait, se retira avec ses gendarmes; mais ils ne s'éloignèrent pas.

— « Je vois que vous ne me connaissez point, Monsieur, dit le prisonnier avec un faible sourire... Sachez donc que je suis le duc d'Enghien, dernier rejeton de la maison de Condé.... De grace! faites-moi donner à manger; j'ai bien faim; et permettez-moi de me chauffer à votre foyer, car j'ai froid.

« Ma femme, qui est malade, continua Harel, était couchée, comme elle l'est encore, dans l'alcove grillée que vous voyez : j'avais

entendu un gros soupir partir de son lit quand le prince s'était nommé.... Elle entendit, sans être vue, toute la conversation que l'infortuné duc eut avec moi; et son émotion fut telle, que ce matin sa maladie en est augmentée.... Vous saurez, M. l'abbé, que le petit-fils du prince de Condé avait été élevé dans les environs de Vincennes; que ma femme était sa sœur de lait, et qu'avant la révolution elle recevait une pension de M. le duc de Bourbon....

« On se procura dans le village un poulet froid, avec un peu de charcuterie et d'assez bon vin; le prince se mit à table, me força de m'y asseoir près de lui, et mangea beaucoup. Tout en satisfaisant son appétit, il m'adressait une multitude de questions sur Vincennes, sur ce qui s'y était passé depuis la révolution, sur les prisonniers qui se trouvent maintenant dans la forteresse. Dans toutes ces demandes Henri de Bourbon se montrait affable, simple et bienveillant. Cet entretien devait amener promptement la question personnelle; je m'y préparais avec d'autant plus de soin, que je

ne pénétrais que trop bien le funeste mystère de la fosse. Vous concevez, M. l'abbé, quelle devait être mon anxiété, et combien il m'était difficile d'imposer à mes traits une sérénité alors bien éloignée de mon ame.

— « Que me veut-on? demanda brusquement le prince; que prétend-on faire de moi?... J'ai fait loyalement la guerre à la révolution; je le devais : il courait dans mes veines ce sang des Bourbons qui venait de couler sur l'échafaud... Depuis que votre grand Bonaparte gouverne la France, j'ai déposé l'épée; j'aurais peine à m'en servir contre lui, maintenant que je vois dans sa gloire la gloire de la France.... Que dis-je? je serais fier de servir mon pays sous un tel chef.... Je le lui dis dans une lettre que je porte sur moi, et qu'on lui fera, je l'espère, parvenir demain.... La cause de la patrie est si belle!... Et j'ai vu là-bas, dans ces cohues armées qu'on nommait l'émigration, tant de laides intrigues, de turpitudes et de vices!... Puis, sentant ses paupières s'affaisser, le duc d'Enghien s'écria : De grace, Monsieur, faites que je puisse dormir; je meurs de sommeil.

— « Prince, votre chambre doit être maintenant chauffée; je vais vous y faire conduire.

— « Je vous en aurai une grande obligation. Mais qu'est-ce que j'entends donc là : on dirait que des terrassiers piochent de ce côté.... (Le prince indiquait celui où l'on creusait sa fosse.) Travaillerait-on de nuit aux fortifications?

— « Je ne sais, prince.... Et mon cœur battait avec force, soulevé par la violente agitation que le duc venait d'exciter.

— « Il me semble cependant, reprit d'Enghien d'un ton réfléchi, que le premier consul n'a rien à craindre pour sa capitale.... Bien fou qui l'attaquerait aujourd'hui..... Je vais en toute hâte me coucher; je crois que je ferai une bonne nuit.... Bonsoir, Monsieur; je vous remercie de votre bon accueil.... Dieu vous en récompensera... si ce n'est moi... A demain... Oui, monsieur l'abbé, le pauvre prince dit à demain.... et mon cœur se serre quand j'y pense.

« Quelle que fût la puissance du sommeil

qui maîtrisait ses sens, il n'avait pas eu le temps de s'y abandonner, lorsque l'on entra dans sa chambre, et qu'on lui intima l'ordre de se rendre devant le conseil, maintenant assemblé.

— « Quel conseil? demanda d'Enghien à moitié endormi.

— « La commission militaire chargée de vous juger.

— « Me juger? A propos de quoi?

— « On va vous le dire.

« Le jugement du conseil ne m'est pas connu, continua le concierge Harel; le *Moniteur* l'apprendra demain à la France; plût à Dieu que je ne connusse pas mieux sa terrible exécution....

« Lorsque l'interrogatoire fut terminé, le duc remonta paisiblement à sa chambre; il ne paraissait avoir aucune idée du sort qui l'attendait; et quand on est venu le chercher pour lui lire sa sentence, et pour l'exécuter immédiatement, on l'a trouvé profondément endormi....

« Il n'était pas jour encore; l'officier chargé de l'exécution m'a fait lever, et m'a donné l'ordre de marcher devant le prince, une lanterne à la main.... Tandis que nous parcourions et faisions résonner les voûtes souterraines pour arriver au fossé, le duc, sentant le froid qui le gagnait, s'est approché de moi et m'a dit, en me serrant le bras :

— «Où me conduit-on? Me jetterait-on dans un cachot?

« Ce n'était pas dans un cachot qu'on allait le jeter.....

« Arrivé dans le fossé, le prince n'a pu douter plus long-temps de sa lugubre et courte destinée, quand il a vu des soldats sous les armes, rangés en demi-cercle; puis lorsque, s'étant retourné, l'un des pâles rayons qui partaient de la lanterne lui a fait découvrir la fosse ouverte dans le gazon....

— « C'en est donc fait! a-t-il dit à demi-voix.

« Je ne lui ai pas entendu prononcer d'autres paroles.... On m'a prescrit d'approcher

ma lanterne pour éclairer l'officier chargé du triste devoir de lire la sentence; le prince l'a entendue avec un calme parfait.... Il a refusé de se mettre à genoux, et de se laisser bander les yeux.... On prétend qu'il a dit : « J'ai vu « plus d'une fois la mort d'aussi près; je ne « redoute pas son aspect. »

« Six heures ont commencé de sonner dans la poterne; mais avant que le dernier son fût tombé de cette tour, Louis-Antoine-Henri de Bourbon-Condé avait cessé de vivre.... Il était là, immobile sur le monceau de terre qui bordait la fosse..... et le coteau de Fontenay-sous-Bois répétait encore la décharge de mousqueterie qui venait de briser l'enveloppe de cette ame héroïque....

— « C'est donc cela que j'ai entendu à cinq cents pas de Vincennes? dit d'une voix étouffée le vénérable ecclésiastique. »

« En ce moment l'alcove grillée s'ouvrit, et l'on vit madame Harel à genoux sur son lit.

— « Monsieur l'abbé, dit-elle à travers de bruyans sanglots, prions pour l'infortuné duc

d'Enghien.... il était mon frère de lait.

— « Prions, ma sœur, répondit le prêtre, qui tomba lui-même à genoux[1]. »

[1] Il est difficile de ne pas conclure de ce récit, puisé à des sources certaines, que le duc d'Enghin était condamné avant d'être jugé; mais le consul avait eu des informations passionnées; il est prouvé aujourd'hui que, si le jugement lui eût été soumis, le prince était sauvé.

VI.

LES LECTRICES.

—

Dans tous les temps et à toutes les cours, depuis le simple margraviat jusqu'au plus vaste empire, le titre de lectrice s'environna d'une teinte romanesque. Il s'en exhala comme un parfum d'aventure, qu'on ne put confondre avec les émanations de la chasteté. Peut-être, après tout, n'est-ce qu'une prévention; mais on la trouve assez généralement répandue pour

qu'il soit difficile d'y apercevoir des exceptions; et la cour impériale offrit, il faut en convenir, bien peu d'argumens contre cette généralité.

Une lacune se faisait-elle remarquer dans les amours capricieux de l'empereur, soudain on cherchait parmi les lectrices attachées aux princesses, et la lacune disparaissait bientôt. On recrutait des maîtresses dans cette classe de fonctionnaires, ordinairement jolies, comme on recrutait de jeunes officiers à l'école militaire : se faire lectrice aux Tuileries ou près d'une altesse impériale, c'était accepter tacitement la candidature du favoritisme.

La charge de lectrice offrait donc une pépinière de pudeurs résignées aux plus grandes vicissitudes; ou bien encore c'était le refuge des vertus compromises par certains précédens dont le monde avait jasé : on sait comment madame Gazani fut attachée à l'impératrice Joséphine. Il y a quelque présomption que mademoiselle Guill.... arriva par la même porte au château.

L'empereur vit mademoiselle Guill.... dans

une fête donnée à sa majesté par la ville de Paris : on a toujours pensé que cette jeune personne avait lu l'histoire de madame de Pompadour, et qu'à son avis cette soirée municipale pouvait être grandement en aide à ses projets. Quels étaient-ils? tâchez d'en juger en soulevant l'enveloppe, assez transparente, dont les faits avérés sont recouverts.

Mademoiselle Guill.... était fille d'un banquier qui n'avait pas toujours été heureux en spéculations ; espéra-t-il que les charmes de sa fille pourraient lui ouvrir un nouveau crédit sur la place? Ce n'eût pas été une idée sans fondement : la beauté est une valeur comme une autre. Toujours est-il certain que l'intéressante demoiselle parut au bal de la ville, éclatante de parure et d'attraits. L'empereur la remarqua; Duroc eut ses instructions, et Napoléon connut au juste la position de M. Guill..... Lorsqu'une femme charmante peut cautionner personnellement son père, il est rare que le prêteur, fût-il même souverain, ne lui impose pas la solidarité. Mademoiselle Guill...., afin d'offrir une garantie

plus réelle à sa majesté, vint résider aux Tuileries, en qualité de lectrice.

Or, la nouvelle titulaire se montra tout d'abord extrêmement jalouse de remplir les obligations qu'elle s'était imposées; son zèle devint même si ardent, qu'elle voulut attirer à elle tous les devoirs que des beautés également reconnaissantes avaient à remplir vis-à-vis de l'empereur..... L'ambition dans la reconnaissance ! le fait est digne de remarque.

Ces prétentions-là réussissent ordinairement aux dames tant qu'elles paraissent incomparablement belles, et cette période était fort courte avec Napoléon.

Mademoiselle Guill.... ne sut pas entrer à temps dans cette sphère de résignation qui convient aux faveurs expirantes, et, loin de borner ses vues exclusives, elle les étendit. C'était jouer avec la foudre : l'imprudente ne pouvait manquer d'en ressentir promptement les funestes effets.

L'empereur et l'impératrice partaient pour Bayonne : Napoléon, médiateur dans la querelle survenue entre le pieux Charles IV et son

fils, le prince des Asturies, se rendait sur la frontière espagnole pour juger ce différend. On sait comment sa majesté impériale et royale jugea : il ne resta pas même aux plaideurs les coquilles de l'huître.

Mademoiselle Guill...., parvenue promptement au crépuscule de la faveur, fit néanmoins partie du personnel que leurs majestés emmenèrent à Bayonne.... L'occasion, qui souvent devient une providence au petit-pied, favorisa cette belle lectrice; Napoléon pensa qu'elle se trouverait là tout naturellement, et, pour les gens dont le crédit baisse, c'est beaucoup que d'être là.

L'impératrice emmenait aussi mesdames de Bassano et de Montmorency, qui, dans le service d'honneur, jouissaient d'une haute considération..... La fille du banquier, oubliant ce que sa situation présentait de spécial, voulut audacieusement se mesurer à la taille de ces deux dignitaires.... Celles-ci ne goûtèrent pas la confraternité; encore moins voulurent-elles supporter les coquetteries quelque peu impertinentes de la demoiselle. L'impératrice reçut

leurs plaintes; mademoiselle Guill.... fut grondée... Mais la bonne Joséphine s'entendait si mal à être sévère, que ses remontrances glissèrent sur le naturel mutin de sa lectrice. Par malheur, elle n'avait saisi que du mauvais côté les traditions de madame Gazani : on est tenté de croire qu'elle ne se rappela que le procès gagné en appel par cette incomparable Italienne... Mademoiselle Guill.... formula mentalement un recours en seconde instance, et ce fut dans les jardins du château de Marrac qu'elle voulut remettre sa requête entre les mains de l'empereur.... Ces jardins, parés de toutes les somptuosités que le printemps étale sur la belle nature du midi, pouvaient être un lieu très-propice pour entamer le procès en appel que vous savez ; mais l'instant n'était pas aussi favorable. Napoléon, assez mécontent de l'effet produit sur l'esprit public par sa manière de régler les intérêts de la couronne d'Espagne, se promenait seul, la tête baissée, les mains croisées derrière le dos; le bruit léger d'une robe, au détour d'un bosquet, lui fit lever les yeux. Mademoiselle Guill.....

reconnut à l'instant qu'il y avait sur le front et dans le regard de sa majesté des signes imminens d'orage.... Elle sentit que l'esquif de sa fortune était trop léger pour braver la tempête redoutable que tout annonçait ; notre jeune lectrice, tardivement prudente, allait se glisser, après une profonde révérence, à côté de l'empereur sans s'arrêter, lorsque sa majesté elle-même lui ordonna de s'approcher.

— Je sais ce qui s'est passé, lui dit-il d'un ton fort brusque, et je suis mécontent de vous.

— Sire, répondit la lectrice d'une voix tremblante, j'espérais que mon dévoûment à Votre Majesté.....

— Votre dévoûment, interrompit l'empereur avec un sourire intraduisible et en appuyant sur ce mot, votre dévoûment s'est étrangement mépris sur les écarts qu'il pouvait se permettre. Mesdames de Montmorency et de Bassano sont des femmes que j'estime ; elles font partie du service d'honneur, et sont faites pour en relever encore l'éclat ; tandis que vous, Mademoiselle...

— Ah! Sire, n'achevez pas....

— Allez attendre mes ordres au château, et rappelez-vous que si l'audace pouvait convenir aux habitudes de votre sexe, ce que je n'admets point, se serait tout au plus sous les auspices des sentiments et des actions dont on peut se prévaloir.

La pauvre lectrice, confuse, tremblante, le teint cramoisi, suffoquant sous le poids des sanglots qui ne pouvaient s'échapper de son sein, se jeta brusquement dans une charmille, afin de dérober au moins à l'empereur son extrême confusion.

Lorsqu'elle rentra au château, l'impératrice la fit mander par un de ses pages; elle se rendit auprès de sa majesté, sans être remise de la douloureuse émotion que l'âpre sémonce de l'empereur venait de lui causer.

— Chère enfant, je suis bien chagrine, dit Joséphine en tendant la main à sa lectrice, avec cette résignation angélique dont mademoiselle Guill... devait surtout reconnaître le mérite; j'avais espéré que votre différend avec deux de mes dames ne serait pas allé au delà de notre

petit tribunal de famille ; mon espoir a été déçu : mesdames de Bassano et de Montmorency n'ont pu ressaisir un instant l'inspiration du cœur, à travers les susceptibilités du rang... L'empereur a décidé irrévocablement, malgré mes instantes prières, que vous partiriez dès aujourd'hui pour retourner à Paris... Messieurs de Beaumont et de Monaco sont chargés de vous y reconduire.

— Quoi ! Madame, Sa Majesté me renvoie...

— Sans que j'aie pû obtenir le moindre sursis.... Ah ! ma chère demoiselle, que vous vous êtes abusée !... Il y avait dans cette exclamation toute une élégie, tout un thême de longue et douloureuse expérience..... — J'avais espéré, continua Joséphine, pouvoir vous faire au moins accompagner par une de mes femmes de chambre ; jamais l'empereur n'a voulu y consentir. Sa majesté exige que vous voyagiez seule avec ses deux chambellans..... « Si elle résiste, a dit Napoléon, je ne lui donnerai qu'un compagnon de voyage, et ce sera bien pis.... J'ai mes raisons pour agir ainsi. »

Ces raisons, que personne alors ne pénétra,

nous ont été révélées depuis. L'empereur s'en expliqua, quelque temps après son retour de Bayonne, avec le duc de Frioul. — « C'eût été trop peu, lui dit-il, de renvoyer cette jeune fille dans le comptoir de son père; elle n'aurait vu en cela, peut-être, qu'un mouvement de vivacité, et pouvait encore me prêter des regrets : je savais sa vanité capable de s'égarer jusque-là... Lui donner pour conducteur un seul de mes chambellans c'eût été trop sévère; je ne voulais pas la perdre; je lui en donnai deux, et ceci dut lui prouver suffisamment que je m'inquiétais fort peu de ce qui pourrait se passer dans ce trajet de deux cents lieues..... Cette démonstration, mon cher Duroc, était nécessaire : il ferait beau voir que je fusse jaloux de la possession d'une femme : à Dieu ne plaise que je me laisse soupçonner d'une telle niaiserie. Mademoiselle Guill..... a, dit-on, pleuré d'un bout à l'autre du chemin; je le crois : le plus inconsolable des sentimens, c'est la vanité blessée. »

Cette anecdote offre un reflet remarquable du caractère de Napoléon : non seulement

l'empire de la beauté ne pouvait rien sur ce naturel d'acier; mais l'empereur ne voulait pas même qu'on pût le croire accessible à la jalousie des amans. « Être jaloux en amour, disait-il quelquefois, c'est attenter à son propre mérite : c'est se déconsidérer aux yeux du monde; on se place ainsi, par la pensée, au dessous de celui que l'infidèle vous préfère. Si les soupçons ne sont pas fondés, le mal devient plus grand encore, puisqu'on se donne un tort avec un ridicule.... Je fus jaloux dans ma jeunesse : cette passion orageuse, cette convulsion de l'ame est un des premiers transports de cet âge : elle souffle avec violence sur l'organisation, comme le vent d'équinoxe sur les beaux jours du printemps. On s'y laisse aller, parce qu'on ne sait résister à rien de ce qui séduit; parce qu'à vingt ans tous les chemins de la vie sont rapides et glissans. Ce vent d'équinoxe, comme je l'appelais tout à l'heure, a nui quelques instans à ma gloire; son souffle a fait tomber et a chassé devant lui quelques feuilles de mes lauriers; je suis honteux encore, mon cher Duroc,

des emportemens que j'ai laissé éclater à mon retour d'Égypte... Beau remède, ma foi ! Je rougis encore rien qu'en y pensant, et je ne puis en vérité concevoir comment j'ai pu, moi.... moi.... nicher l'honneur à la manière de tous les sots passés, présens et futurs. Vous voyez bien qu'il m'importe essentiellement de prouver à tous (car la vie d'un souverain est de verre) que je suis revenu de ces futilités, de ces petitesses d'esprit, qui font dépendre le bonheur de ce bien fragile qu'on nomme la fidélité dans les relations d'un sexe avec l'autre. Je vous demande un peu ce que l'on penserait de l'empereur Napoléon si l'on pouvait croire que, descendu de son piédestal, il pût s'amuser à cueillir les fleurettes qui croissent au pied, et s'occuper de ces bagatelles sentimentales qui affadissent la vie... Pour un soldat, l'amour doit être une simple distraction, et sa gloire périclite s'il devient une affaire. Je ne veux être amoureux qu'un quart-d'heure durant, jamais jaloux, et je tiens à ce qu'on ne me croie ni l'un ni l'autre. »

Revenant à la charge de lectrice, considérée

dans ses devoirs ostensibles, nous trouvons la confirmation de ce que nous disions tout à l'heure des attributions sous-entendues. L'impératrice Joséphine, qui lisait de l'esprit et de l'ame, se serait difficilement arrangée des *lectoures* que lui eût faites madame Gazani, avec son accent génois; et mademoiselle Guill.... n'eut pas le temps de former son éducation sous ce rapport. D'ailleurs, à part les italismes de la première et l'inexpérience de la seconde, il y avait, de l'un comme de l'autre côté, des motifs qui ne permettaient guère que les sons émanant de ces deux jolies bouches arrivassent, caressans et sympathiques, à l'oreille de Joséphine.... Lorsqu'il plaisait à sa majesté de se faire lire quelques nouveautés, ce soin revenait à celles de ses dames ou de ses femmes de chambre dont la voix ne lui causait pas d'intuitives distractions : c'était souvent le tour de mademoiselle Avrillon, qui ne fut jamais que la fidèle confidente de cette bonne princesse.

Rempli par telle ou telle au chevet de Joséphine, le soin de *lire* se changeait souvent en

celui de *dire :* sa majesté se faisait rendre compte des bruits de ville ; il ne lui déplaisait pas même qu'il s'y mêlât une lueur de scandale. Elle ne faisait de malices à personne ; mais elle trouvait plaisant d'en entendre raconter. Il y avait auprès de sa majesté une petite femme de chambre dont nous cèlerons le nom, parce qu'elle fut passablement indiscrète : c'était une jeune fille vive, sémillante, rieuse, tendre, disait-on, mais assez habile du reste ; en un mot, la mutine créature jetait hardiment des pierres dans le jardin d'autrui, parce qu'elle croyait ses murailles trop hautes pour qu'on pût en jeter chez elle... Cette gentille soubrette se trompait : la noirceur humaine trouve toujours le moyen de lapider les gens, même pardessus les murs... Lisez les histoires secrètes du XVIII^e^ siècle, et vous verrez que les couvens, malgré leurs clôtures élevées et leurs grilles, n'étaient pas épargnés.

Au coucher de l'impératrice, notre spirituelle anonyme était appelée souvent pour lire à sa majesté, et rarement, en vérité, le livre entrait en tiers dans ces séances du soir, que

ne terminaient pas toujours deux sons tombant, graves et retentissans, du pavillon de l'horloge dans le silence des nuits.

Joséphine, la plus aimante des femmes, ne pouvait cependant aimer ni les frères ni les sœurs de Napoléon; il n'avait pas dépendu d'eux, au retour d'Égypte, que la jalousie, fondée ou non, de ce grand homme, n'éclatât en un divorce scandaleux, qui, motivé alors tout différemment que celui auquel il se décida plus tard, eût jauni d'une cruelle manière les lauriers du vainqueur des Pyramides. L'impératrice goûtait donc un certain plaisir à s'entendre raconter les péchés des princesses du sang impérial, dont le retentissement lui procurait une revanche éclatante de leurs mauvais offices.

Or, la sémillante camériste connaissait les femmes de ces princesses pécheresses; elle en avait reçu des confidences curieuses, et leur récit, en raccourcissant un peu les nuits de cette médisante jeune fille, préparait à Joséphine un bon sommeil.... Que voulez-vous! la

vengeance est aussi le plaisir des impératrices, encore qu'elles soient bienveillantes.

Ce fut surtout lorsque Joséphine, retirée à Navarre, ne recevait plus de la cour des Tuileries qu'un reflet pâle et lointain, qu'elle se plut à se faire redire, aiguisés de malice, les faits et gestes de ses belles-sœurs. L'impératrice couronnée ne haïssait personne; mais elle savait que ces dames avaient été pour quelque chose dans ses malheurs; et sa vengeance à huis clos n'était pas bien noire.

— La princesse Borghèse, dit un soir la femme de chambre conteuse.....

— Ah! pas celle-là pour commencer, interrompit Joséphine; j'aime à graduer mes plaisirs : gardez-moi Pauline pour la bonne bouche.

— Votre Majesté est friande, dit la mutine fillette avec un sourire incisif... Je vais donc vous parler de madame Bacciochi.

— C'est cela, montrez-moi la grande duchesse de Toscane faisant un écuyer de son mari.

— Et donnant des grades à M. de Fontanes dans l'université de France.

— Voilà qui promet, petite méchante.

— « Madame Bacciochi, reprit la conteuse, ayant consulté son miroir avec une grande maturité de jugement, décida, sur l'avis de ce conseiller peu flatteur, qu'elle ne pouvait ni ne devait aspirer à la conquête des *héros*, parce que ceux-ci, ne manquant jamais d'occasions pour s'enrichir, dédaignent volontiers les protectrices qui ne leur offrent pas en même temps la fortune et les plaisirs..... Il n'en est pas de même des savans ou des hommes ayant la prétention de le paraître, se dit madame Bacciochi : au temps où nous vivons, ils ont plus de peine à faire leur chemin que les guerriers, qui enjambent; et l'on a moins de peine à les engager dans les sentiers peu fleuris.... M. de Fontanes est bien, fort bien même, et je crois qu'il lui siérait assez d'être mis en évidence. Il parle avec éloquence, il fait d'assez jolis vers; et puis il y a bonne présomption que ses talents ne se bornent pas aux capacités littéraires : c'est chose à éprouver... Fontanes,

encore tout meurtri de fructidor, n'a pas grand crédit dans le monde politique; hé bien! je lui en donnerai, moi.

« Mais comment m'y prendre ?.... ajouta madame Élisa après un moment de réflexion; Fontanes est fait de telle sorte que l'on jasera tout d'abord de la protection que je lui accorderai. — Il faudrait que je trouvasse un moyen détourné pour la justifier: quelque chose comme une sympathie honnête..... Si je me faisais savante ?... Oui, l'idée est heureuse... Mais, pour afficher la science, une condition me semble essentielle, c'est d'en avoir..... A quoi bon ? ne suis-je pas la sœur du premier consul..... du premier consul, membre de l'Institut, section de mécanique... lui qui n'a jamais pu donner un coup de marteau sans se cogner sur les doigts... Allons, allons, je vais *me faire* membre de quelque société littéraire; j'en serai bientôt présidente. Je goûterai par état les poètes, les prosateurs; j'entrerai naturellement en rapport avec Fontanes, et ma protection viendra tout naturellement.

« Mais il faudra que je lui conseille de re-

noncer au genre sombre ; il a publié la *Journée des morts :* singulier sujet pour un homme appelé à remplir si bien une journée de vivant. Son ode sur la violation des tombeaux de Saint-Denis a du bon ; pourtant c'est encore là de la sensibilité perdue. J'aime mieux *le Verger :* au moins les gazons, la verte feuillée, la fleur printanière, blanchissant le pommier touffu, égaient l'imagination.... Je veux aussi dire un mot à ce beau littérateur de sa traduction de *l'Essai sur l'homme*.... L'homme de Pope est un rêveur qui ne me plaît pas du tout, et Fontanes aurait fort bien fait de le laisser promener ses méditations soucieuses au bord de la Tamise..... Je le crois destiné à essayer l'homme plus heureusement que le penseur anglais... Nous verrons.

« Ceci était dit à peine depuis trois semaines, lorsque le premier consul vit entrer dans son cabinet madame Bacciochi, mise à peu près comme Iphigénie en Tauride : sur sa tête ondulait un voile de mousseline brodé, ou plutôt barriolé en soie de toutes les couleurs, et rehaussé de lames d'or. Une couronne de laurier

était posée là-dessus. Élisa portait une robe de mousseline à demi traînante, présentant sur sa blanche étoffe des broderies omni-colores comme le voile, et comme lui semée de lames d'or. Une tunique blanche unie, descendant jusqu'aux genoux, recouvrait la robe, et, tout-à-fait dépourvue de manches, laissait voir le bras de la dame, y compris ses aisselles, qu'il eût été décent de cacher, encore que madame Bacciochi pût aimer la diversité des tons. Un immense châle en cachemire se drapait tant bien que mal sur tout cela.

« Le premier consul, en voyant paraître sa sœur ainsi accoutrée, ne rit point; ce bizarre costume lui parut trop ridicule pour être plaisant. Il se leva, et parlant à la porte de sa chambre sans s'occuper de madame Elisa, il dit d'une voix élevée :

— « J'avais défendu qu'on introduisît aux Tuileries la mascarade du bœuf gras; ces saturnales me déplaisent.

— « Quoi! mon frère, vous ne me reconnaissez pas? dit madame Bacciochi en s'efforçant de sourire.

— « Comment, c'est vous, Elisa? reprit le général, qui parut seulement alors la reconnaître... Et d'où venez-vous, bon Dieu! fagottée de la sorte? Je me souviens à présent que nous ne sommes pas en carnaval.

— « Ceci n'est qu'une mauvaise plaisanterie, Napoléon; vous savez que je suis présidente d'une société littéraire de dames, qui s'occupe de restaurer les mœurs.

— « Hum! fit le premier consul.

— « Toute la séance d'aujourd'hui a été consacrée à *la constance*.

— « Hum! hum!... et c'est pour cela, sans doute, que votre costume ressemble à un habit d'Arlequin.... Et qu'a-t-on dit sur la constance, dans votre société littéraire?

— « Citoyen consul, Fontanes, qui est venu nous visiter, a prononcé un discours délicieux sur la fidélité.

— « Est-ce de la fidélité conjugale que vous a parlé ce beau fils? demanda le consul en regardant sa sœur en dessous.

— « Il a traité le sujet en général, répondit Elisa avec quelque embarras.

— « Et s'est tu, je le parie, sur la fidélité des dames mariées en particulier, répliqua le général d'un ton narquois.

— « Ce sera le sujet d'un second discours, dit madame Bacciochi en jouant avec le bord de sa tunique; ce qui lui procurait l'occasion de dérober ses yeux au regard scrutateur de son frère... Savez-vous, Napoléon, que c'est un homme d'un rare mérite, que le citoyen Fontanes?... Je suis étonnée que vous n'en ayez pas fait quelque chose.

— « Il est membre du corps législatif.

— « J'ai dit, mon frère, qu'il mériterait d'être quelque chose.

— « Nous verrons plus tard; ce bel Apollon sent encore le 18 fructidor..... Et puis, si je l'oublie, vous êtes là, ma sœur...

« Je ne sais, continua la narratrice, si M. de Fontanes prononça devant les dames savantes son discours sur la fidélité conjugale en particulier; mais, en peu d'années, vous le savez, Madame, il est devenu président du corps législatif, grand-maître de l'université, séna-

teur, grand dignitaire dans la Légion-d'Honneur, et comte de l'empire. »

— Il est probable, dit Joséphine en arrangeant un peu son oreiller, qu'il aura refait l'*Essai sur l'homme* au gré de la grande duchesse de Toscane... Petite, passez à ma belle-sœur n° 2.

— Ce chapitre sera long, répondit la malicieuse narratrice.

— Nous le couperons en deux, et la soirée de demain sera bien partagée encore.

— « Votre Majesté, continua la jeune femme de chambre, ne fut pas présente à toutes les entrevues de l'empereur avec les membres de sa famille; elle n'a pas toujours été informée des prétentions, plus ou moins ambitieuses, qu'ils ont émises. La princesse Caroline, maintenant reine de Naples, et qui n'était encore que grande duchesse de Berg en 1808, se distingua constamment parmi les plus avides.

« Lorsque son frère, Joseph, parvint au trône, l'exaltation de son altesse impériale fut extrême... Mademoiselle Julie Clary revêtue avant elle du titre de reine; mademoiselle Julie Clary

portant un diadême en signe de souveraineté, tandis qu'elle, née Bonaparte, elle, propre sœur du grand empereur, n'avait encore que la qualification mesquine de duchesse, et ne se parait que des diadèmes futiles de Leroy; cela ne tombait pas sous le sens de l'ambitieuse princesse... Mais quand Joseph, par suite de cet avancement qui commençait au grade de caporal et ne finissait qu'à celui de roi... »

— Petite, petite... de la critique, dit Joséphine en fronçant un peu son beau sourcil noir.

— Pardon, Madame, j'ai dit cela sans la moindre intention; je cherchais seulement une figure qui pût amuser Votre Majesté...

— C'est bien! c'est bien! continue.

— « Lorsque sa majesté le roi Joseph passa du trône de Naples à celui d'Espagne, la grande duchesse de Berg, à qui on lut le décret impérial pendant qu'on la coiffait, sauta sur son fauteuil comme un jeune chevreau. Le fer qui serrait en ce moment une papillote rebelle échappa des mains du coiffeur et

brûla son altesse impériale au front... Le titre de roi d'Espagne et des Indes, donné à son frère aîné, lui parut sur *le Moniteur*, qu'elle se fit présenter, imprimé en lettres capitales hautes de six pieds... Elle était furieuse.

— « Vite! vite! qu'on se dépêche, dit-elle d'un accent qui avait peine à se faire jour entre ses dents serrées; il faut que j'aille aux Tuileries; que j'y sois dans dix minutes...

— « Que Votre Altesse impériale daigne se calmer un peu, dit avec une douceur respectueuse l'artiste en coiffure; je l'ai déjà brûlée, et je craindrais.....

— « Bah! je me moque bien de cette brûlure; j'en ressens une bien plus cuisante là dedans... Et Caroline frappait rudement sa gorge si blanche, si bien conformée. La couronne de Castille, la couronne d'Isabelle sur le front de Julie Clary! à Joseph le sceptre de Charles-Quint... Et moi! moi! donc... c'est inimaginable!.... L'empereur ne veut rien faire pour Murat..... Pour lui, quand il a sur les épaules un habit de théâtre tout chatoyant de pierreries, il se croit assez grand, assez haut placé;

il se contente de faire la roue comme un paon... Cela fait pitié.

« Et tandis que la princesse Caroline débitait tout cela avec une inconcevable volubilité, ses femmes s'efforçaient de l'habiller au milieu d'une pantomime presque frénétique : saisissant un bras à la volée pour y passer une manche de robe ; se traînant sur le tapis après un petit pied fugitif, afin d'attacher les rubans du soulier de satin qui le couvre ; laissant découverte indéfiniment la plus jolie jambe du monde, pour attacher à sa naissance une soyeuse et flexible jarretière.

« Enfin l'orageuse toilette est terminée ; la grande duchesse de Berg s'élance dans sa voiture ; elle arrive aux Tuileries.

« L'empereur était dans un de ces momens d'humeur sereine où, sans s'abandonner à sa vivacité ordinaire, il pouvait entendre beaucoup de choses hasardées.

« Son altesse impériale, d'un ton mitoyen entre la colère et le dépit, félicita avec ironie sa majesté sur la nouvelle intronisation de mademoiselle Julie Clary.

— « Ce n'est pas pour mettre une femme sur le trône d'Espagne que je l'ai donné à Joseph...

— « Enfin, Sire, elle en jouit; et moi, la sœur de l'empereur des Français, il faudra que je m'humilie devant la fille d'un banquier, et que je l'appelle Votre Majesté...

— « Pauline est votre aînée, Caroline, et cependant elle n'a pas de couronne.

— « Sire, Pauline a d'autres idées que moi : ce n'est pas un trône qu'il lui faut à elle, mais des autels; vous savez qu'elle veut être à toute force déesse de la Beauté... D'ailleurs, j'ose espérer que Votre Majesté n'accorde pas, dans sa pensée, le même rang au vainqueur d'Aboukir et au prince Borghèse.

— « Murat n'est-il pas souverain? ne règne-t-il pas sur le grand duché de Berg...

— « Oui, Sire... sur un État que le grand duc pourrait apporter dans sa voiture, quand il vient faire sa cour à Votre Majesté.

— « Allons, allons, calmez-vous, Caroline... Je verrai... je songerai à vous faire un établissement, avec couronne fermée, dit l'empe-

reur en frappant légèrement du dos de la main une joue vermeille de dépit.

— « Songez-y, Sire, je vous en supplie... il est honteux pour moi de ne pas être reine, quand mademoiselle Julie Clary.....

— « Encore! interrompit sa majesté avec un éclat de voix... Vraiment, à vous entendre, Madame, on dirait que je vous ai frustrée de la succession du feu roi, notre père... Et l'empereur partit d'un fou rire dont la grande duchesse ne put soutenir le joyeux éclat; elle fit une profonde révérence, et sortit précipitamment.

« Peu de jours après, l'on apprit que le grand duc de Berg était élevé au trône de Naples. Ce qu'il y a de plaisant dans cette aventure, c'est que, au moment où la princesse adressait à l'empereur des représentations presque amères sur le retard que mettait sa majesté à lui donner une couronne, le courrier qui portait au prince Murat la nouvelle de son intronisation courait depuis deux jours sur la route de Madrid, où son altesse impériale com-

mandait alors. L'empereur avait voulu s'amuser un moment du dépit orgueilleux de sa sœur.

— « Hé bien! Caroline, lui dit-il quand elle vint le remercier, il ne manque plus rien à votre toilette : votre coiffeur peut placer une couronne fermée sur vos cheveux; et, quand vous rencontrerez la reine Julie, il y aura émission de *majestés* réciproques... Oh! la vanité! la vanité! »

— Ce n'était pas sans raison que Caroline désirait si ardemment une couronne, dit Joséphine en souriant; elle espérait bien la porter au moins autant que le roi, et vous voyez qu'il en est ainsi.

— Je n'oserai jamais dire la folle idée que votre réflexion vient de m'inspirer sur ce que la reine porte avec la couronne.

— Vous ferez bien de la taire, petite, répondit l'impératrice avec une demi-gravité... ce serait une allusion trop crue... j'aime mieux les détails; on peut les gazer, au moins. Parlez-moi de Naples : le règne de la jeune et jolie souveraine de Partenope doit offrir des épisodes poétiques.

— Je sais peu de chose, Madame, sur l'intérieur des petits appartemens de sa majesté Caroline... il y a si loin de Naples à Paris.

— Oui ; mais la renommée vole si vite.

« Le royaume de Naples, poursuivit la camériste, devint en quelques mois le rendez-vous de tous les ambitieux dont la fortune se montrait paresseuse en France ; ils espérèrent que, sur un théâtre moins vaste, le but vers lequel ils faisaient tendre leurs efforts serait atteint plus facilement. Cet espoir fut presque généralement justifié par le succès... On vit donc affluer à la cour du roi Joachim des militaires, des administrateurs, des peintres, des comédiens ; on y vit même des oisifs sans vocation déterminée, et qui devaient se décider, disaient-ils, selon l'air de vent qui, du golfe de Naples, soufflerait dans leurs voiles.

« Parmi les Français dont la nacelle vogua le plus vite sur ce golfe, on ne tarda pas à distinguer M. de La Vauguion : c'est, vous le savez, Madame, un homme d'une grande famille, et je crois que la France a produit peu de cavaliers aussi beaux. L'empereur, sans

trop consulter ses inclinations, l'a fait militaire, et je crois qu'il est arrivé à Naples colonel. M. de La Vauguion, qui passa sa première jeunesse dans une cour d'ancien régime, n'en a pas conservé les manières; on serait plutôt tenté de croire qu'il a été élevé chez une cantinière de régiment : auprès des femmes, il ne sait s'inspirer que de la galanterie des coulisses; dans la société des hommes, c'est l'habitué des foyers et des cafés.

« Je ne sais quelle compensation la reine Caroline put trouver à ces vilaines petites habitudes du beau transfuge; mais sa faveur auprès d'elle fut prompte, et assez ouvertement affichée. Le roi, lorsqu'il ne guerroyait pas auprès de l'empereur, s'amusait beaucoup des façons soldatesques du colonel de La Vauguion... On assure que c'est toujours comme cela. »

— Non, pas toujours, dit Joséphine avec un sourire significatif; mais assez souvent... Continue, mon enfant.

— « M. de La Vauguion fut nommé général de brigade après d'instantes sollicitations aux-

quelles l'empereur avait résisté plusieurs années, assurant que, parmi les campagnes de ce militaire, il y en avait trop dans les coulisses de l'Opéra, pas assez aux armées.

« Cependant M. de La Vauguion, après sa nomination, ne tarda guère à quitter la cour de Naples : on n'a jamais su bien précisément le motif de son éloignement; mais j'ai toujours entendu dire qu'il fut sollicité par le général lui-même. On s'est perdu en suppositions sur ce départ, qui paraissait succéder un peu brusquement à une grande et fort expansive faveur. Les uns prétendaient que, depuis l'arrivée de l'acteur Philippe à Naples, la reine aimait le spectacle d'une manière désespérante pour sa cour; d'autres assuraient qu'en l'absence du roi cette princesse travaillait aux affaires de la guerre avec le ministre Daure, jusqu'au point d'oublier ses plus fidèles courtisans, qui l'attendaient en vain dans les appartemens, pendant qu'elle se plaisait à signer des brevets dans les jardins du palais.

« Ces bruits, bien ou mal fondés, furent assez généralement répandus, peut-être, pour

déterminer le retour en France du général de La Vauguion, et, depuis lors, il s'est voué, dit-on, au service exclusif des reines et des divinités de l'Académie impériale de musique. Ce sera de nouvelles campagnes et peut-être des actions d'éclat à réunir aux titres qui lui ont acquis les étoiles. »

— Je doute que ces étoiles soient jamais celles de l'immortalité... Bonsoir, mon enfant; à demain, Pauline, la belle des belles.

Le lendemain, la femme de chambre conteuse était au chevet de sa majesté avant onze heures; la pantoufle de Joséphine tomba de son pied; le drap fut jeté sur ses épaules modèles; sa tête, toujours belle, creusa doucement le centre d'un moelleux oreiller, et parut s'environner d'un cadre de dentelle... Je t'écoute, petite, dit-elle; au tour de la princesse Borghèse, maintenant. Puis l'impératrice ajouta : Je t'avertis que je ne veux ni du triumvirat soupirant formé de Mor***, Macd*** et Beurnon***; ni de certain épisode colonial dont le général Clau*** fut, dit-on, le héros, avant que Pauline rapportât en France les cendres de

son Germanicus; enfin épargne-moi ce qui se rapporte à la période du colonel Canouville. Tout cela traîne les anti-chambres des Tuileries; c'est usé dans le caquet des dames d'annonce; les huissiers n'en veulent plus, et ce récit passera bientôt de l'hôtel des pages aux écuries impériales.

— Vous avez encore du choix, Madame, répondit malignement la femme de chambre.

— Parle-moi du règne de l'acteur Lafond.

— C'est précisément ce que je sais le mieux... « Il y aurait beaucoup de témérité, continua notre jeune camériste, à prétendre assigner avec précision un ordre numérique à la faveur du rival de Talma sur la liste de S. A. I... L'opinion flotte incertaine entre une bonne douzaine de priorités, et l'on croit que Lafond peut, sans trop d'incertitude, être classé dans cette catégorie.

« Madame Leclerc assistait ponctuellement aux représentations du Théâtre-Français lorsque le jeune tragédien jouait; les habitués de l'orchestre virent cette fidèle spectatrice jusqu'à sept fois consécutives à la tragédie du *Cid;*

et l'on prétend qu'ils dirent : Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.

« L'érudition de cette dame était connue : le *Journal des modes* formait toute sa science littéraire ; et certes on devait s'étonner de ses itératives assiduités à venir entendre ce chef-d'œuvre que le grand Richelieu lui-même n'avait pas compris. Aussi madame Pauline ne venait-elle pas *entendre* mais *voir* le *Cid;* et son admiration, fort peu soucieuse des vers de Corneille, se promenait incessamment de la tête aux pieds du vaillant Rodrigue ; puis remontait, puis redescendait, sans se lasser de ces redites perpétuelles du regard le plus caressant qui jamais, peut-être, se soit attaché aux formes d'un cavalier espagnol.

« Il fallait pourtant que cela finît. Si l'admiratrice de Lafond eût été déjà princesse, rien n'était plus facile à trouver que le dénoûment. Il est entendu que les acteurs des théâtres royaux ou impériaux doivent aimer *par ordre* les altesses qui, dans le déshabillé de leur tendresse, daignent laisser tomber quelques soupirs sur eux. Mais madame Leclerc

n'était encore que la femme d'un simple général, et Rodrigue ne connaissait qu'imparfaitement son incomparable beauté. Il ne l'avait aperçue qu'au spectacle, à travers l'espèce de mirage que produit, aux yeux des personnes qui sont en scène, l'éclat fatigant de la rampe.

« La femme de chambre de madame Leclerc était une jeune personne à laquelle de *grands malheurs* avaient procuré beaucoup d'expérience; sa maîtresse, très-expansive, en général, se montrait plus particulièrement confiante envers elle. Ce fut à cette source que l'admiratrice du héros de Grenade puisa des conseils. La conseillère savait par cœur son dix-huitième siècle des boudoirs et des petites maisons : elle offrit à madame Leclerc le choix entre vingt moyens employés par des dames de haut lieu, pour se donner Clairval ou Michu. On discuta, on balança, puis enfin on se détermina. Votre Majesté va voir en faveur de quel expédient.

« Il fut convenu qu'à la prochaine représentation du *Cid*, madame Leclerc se retirerait long-temps avant la fin du spectacle; qu'elle

se rendrait dans une jolie petite maison qu'elle avait à Neuilly, je crois, et que là, sous une parure étudiée pour la circonstance, elle attendrait la visite de Lafond, avec toute la confiance que devait inspirer le moyen infaillible qu'on emploierait pour l'assurer.

« L'affiche ayant annoncé le *Cid* trois jours après, la tendre Pauline dit à sa femme de chambre:

— « Hé bien! Isabelle.....

— « Hé bien! Madame, vous irez ce soir au Théâtre-Français; vous le quitterez à la fin du second acte. Vous monterez dans une autre voiture que la vôtre; celle-ci se tiendra le plus près possible de la porte des acteurs; et bientôt vous verrez le héros de votre cœur.

—« Mais comment feras-tu?

— « C'est mon affaire : à moi les dispositions, à vous le résultat...

— « J'irai donc l'attendre à Neuilly... Mais si je l'attendais en vain... tu conçois, Isabelle, combien ce serait désagréable.

— « Jamais, Madame, une femme comme vous n'attend vainement... la première fois.

« Laissons madame Leclerc épuiser l'arsenal de la coquetterie pour ajouter, ou plutôt pour enlever, à ses charmes les atours qui ne pouvaient les parer.

« Lafond se montrait au théâtre fort recherché dans ses costumes : sa fortune était encore à faire, et les fortunes de comédie se composent essentiellement d'élégance. Il venait de s'asseoir devant sa toilette, et commençait à se coiffer, lorsqu'il aperçut quelque chose d'inaccoutumé au magnifique collier qu'il allait mettre... Il le saisit avec empressement : c'est un portrait de femme...

— « Dieu! que de beauté! s'écrie-t-il après avoir examiné un instant la miniature... Mais il me semble connaître cette ravissante figure... Que vois-je! un billet passé dans l'un des chaînons du collier... Eh! mais, je ne m'abuse point; elle me donne un rendez-vous... elle, l'original de ce portrait.... Sa voiture m'attend à la porte du théâtre... c'est une grande dame.., Ah! ma vie pour deux heures d'une telle félicité... je la promettrais à l'instant.

— « Ce n'est pas la peine, dit le domestique

de Lafond, puisqu'on vous l'accorde *gratis*, cette félicité-là.

— « Mais comment ce portrait et cet écrit ont-ils été remis ici? Qui a pu attacher le médaillon à mon collier?

— « Je l'ignore, Monsieur... on se sera entendu avec le concierge du théâtre...

— « Ah! que mon rôle va me paraître long...

— « Je parie, Monsieur, que vous allez vous surpasser.

« Le valet de Lafond avait eu raison de le dire, cet acteur était ordinairement fort bon, il fut sublime ce soir-là..... Ah! l'enthousiasme!

« Le billet anonyme renfermait une singulière invitation; on y lisait : « Surtout que Rodrigue vienne avec son délicieux costume. »

— « Bizarre idée! murmura le jeune tragédien; je vous demande un peu ce qu'un habit peut faire en pareille circonstance. Enfin, j'obéirai à l'angélique créature... ce sera d'ailleurs du temps de gagné.

« A minuit, la voiture de madame Leclerc déposa Lafond devant la grille d'un joli jardin anglais; cette grille s'ouvrit. Une petite main

blanchette s'engage dans celle du vainqueur des Maures, et le guide, à travers les touffes d'arbustes et de fleurs, vers un pavillon faiblement éclairé. Une porte s'entr'ouvre sans bruit, puis une seconde, puis une troisième; enfin notre aventurier, ébloui, se trouve devant une divinité. Il tombe à ses pieds; elle le relève.... et personne, jusqu'au retour de l'aurore, n'eut besoin de dire :

Rodrigue, as-tu du cœur ?

VII.

LES OFFICIERS D'ORDONNANCE.

—

Les vieux soldats de l'empire, ces débris, devenus rares, de l'épopée napoléonienne, n'ont pas oublié les jeunes et brillans officiers au frac bleu céleste, richement brodé d'argent, qui, pendant la guerre et même durant la paix, couraient, messagers alertes de l'empereur, dans toutes les directions et à toutes les heures du jour ou de la nuit : prétoriens

d'élite, portant l'élégante aiguillette et la plume aristocratique dans le chapeau..... Le dévoûment de ces militaires était d'élite aussi : il battait de nobles cœurs sous le costume un peu théâtral des officiers d'ordonnance ; et la mort même, placée comme obstacle sur la route de leur zèle, ne les empêchait pas de s'y engager gaîment.

Nous avons vu l'uniforme éclatant de ces braves rayonner sous le feu des batteries, sous la mousquetade des bataillons homicides ; presque tous avaient à soutenir des noms vieux de gloire, et le lustre de leur naissance a pâli devant celui de leur courage. Ils ont au moins justifié pour notre siècle la fierté des Montesquiou, des Chabrillan, des Mortemart, des Montmorency, des Montaigu, des Labourdonnaie.

D'autres, en commençant le renom de leur famille, y ont attaché l'illustration des vieilles races : le premier officier d'ordonnance de Napoléon, le compagnon de son exil, le courtisan de ses adversités, laissera sur la route des temps une trace lumineuse de son passage.

Les fonctions d'officier d'ordonnance marquèrent aussi l'origine de quelques fortunes portées loin par la restauration; elle ne pouvait mieux faire, la restauration : il y avait là garantie d'honneur et de talent; l'empereur ne s'y trompait guère, lui. Qu'eussent été, bon Dieu! les gloires du règne de Louis XVIII, élevées ailleurs que sur les bases de l'empire?... C'était le seul patrimoine que les Bourbons n'eussent pas livré à l'étranger; ils l'exploitèrent.... Heureux si toutes ces gloires fussent restées pures : celle des officiers d'ordonnance, en général, et de MM. Gourgault, Mortemart et Athalin plus particulièrement le fut; même au milieu des houras sauvages vociférés contre leur premier protecteur, ils lui conservèrent le culte de souvenirs dont on s'offensait alors d'ébattre les autels. La France leur tint compte de cette courageuse équité : les deux premiers ne voulaient que l'estime de leurs concitoyens; ils l'obtinrent unanime; pour l'autre, de grandes prospérités complétèrent le lot rémunérateur offert par une juste destinée : toute l'époque applaudit.

Le brevet d'officier d'ordonnance de l'empereur était un diplome de haute capacité, dont peu d'entre les jeunes gens qui l'obtinrent se montrèrent indignes. L'intelligence de cet officier devait être mobile comme le génie de l'empereur : tantôt diplomate, tantôt administrateur, tantôt légiste, tantôt ingénieur, tantôt stratége, tantôt artilleur, il avait à se pénétrer de ce que chaque partie offrait de technique, et devenait nécessairement le réflecteur de l'universelle sagacité de Napoléon. Maniant avec une égale habileté le crayon et la plume, il devait envoyer à sa majesté des plans, des rapports également lucides sur tous les objets de ses missions. En un mot, l'officier d'ordonnance était la pensée voyageuse, la pensée agissante du souverain, et, dans l'exécution de ses ordres, ce prince voulait la retrouver sans omission, sans altération.

Personne, peut-être, ne pourrait redire plus de particularités ignorées encore que les officiers d'ordonnance ; l'empereur ouvrait souvent pour eux le livre de ses projets, de ses con-

ceptions intimes ; devant eux Napoléon posait en homme plus souvent qu'en monarque... Et que d'anecdotes curieuses purent trouver place sur leurs tablettes! Oh! qu'ils auraient eu à répéter, les officiers d'ordonnance, s'ils avaient voulu se faire les échos des ambitions avides, des dessous de cartes du jésuitisme courtisan, des prostitutions calculatrices ! Combien de jolis visages eussent rougi devant eux, si l'on rougissait à la cour.

Un jour, M. de Te***, officier d'ordonnance, nous montrait un petit *memento* relié en maroquin rouge et à fermoir d'or. Il y avait à se récrier sur l'odeur du musc qui s'en exhalait... — Le musc et l'ordure, me dit en souriant avec quelque amertume ce sous-aide-de-camp de l'empereur, c'est la combinaison trop ordinaire qu'on appelle les grandeurs..... Si vous saviez, mon cher, tout ce qu'il y a là dedans d'impudeur, de honteuses passions, de scandales exposés au grand jour.... Je me repens presque d'avoir, en observateur trop minutieux, pris note de toutes ces indignités : cela montre notre espèce bipède sous

un si déplorable aspect ! Vous me demandez la permission de prendre copie de ces pauvretés humaines..... hé bien, non.... je les cacherai... Je veux prouver par là qu'un soldat sait être honteux des travers de son temps. Vous vous rappelez peut-être la précaution que prit Louis XVI avant de livrer le fameux livre rouge à l'investigation de l'assemblée nationale : il scella d'une bande de papier les feuillets se rapportant au règne de Louis XV; j'agirai de même envers vous. Promettez-moi d'être aussi respectueux pour mon seel que les députés de la nation le furent pour celui de l'infortuné monarque. — Vous me le jurez ? Bien... Voilà mes tablettes.

Ceci se passait en 1814, devant un feu de bivouac, allumé dans la boue sur le champ de bataille de Nangis. M. de Te*** nous remit en effet son carnet musqué ; et, sans autre lumière que la flamme inconstante d'un feu qu'alimentaient, hélas! des volets, des portes, des solives arrachés à nos chaumières, nous écrivîmes au crayon ce qu'on va lire.

Ulm, 1805. On se battait depuis deux heures

devant la place : les braves de l'armée française assaillaient avec intrépidité ; les braves de l'armée autrichienne se défendaient avec une opiniâtreté digne d'éloges.... Un grand cri de *vive l'empereur !*..... le cri d'une armée qui veut vaincre à tout prix, se fait jour à travers les lèvres noircies, à travers les dents qui se serrent d'impatiente fureur... C'est Napoléon qui se porte en avant au milieu de son invincible garde, de cette garde qu'on devait voir mourir tout entière un jour, afin de prouver à l'ennemi qu'elle ne savait pas se rendre..... Oui, Napoléon s'avance, calme, au pas, l'épée dans le fourreau.... De temps en temps, il disparaît au milieu de la fumée du canon..... Les projectiles de l'ennemi labourent la terre autour de lui ; ses aides-de-camp, ses officiers d'ordonnance resserrent le cercle dont ils l'environnent : ils s'efforcent de former une cuirasse de corps dévoués à se sacrifier pour épargner cette existence ; car elle est la gloire et peut-être la destinée de la France..... Eux, ils n'ont à perdre qu'une vie d'homme ; et l'empereur, c'est toute une nation que son audace expose.

— Ne craignez donc rien pour moi, Messieurs, dit Napoléon en souriant...

— Mais, Sire, les boulets, les obus, votre majesté ne les entend-elle pas à ses oreilles?...

— Sans doute; mais ils me donnent le bonjour en passant; c'est pure courtoisie de leur part... Messieurs, mon étoile est trop jeune encore pour s'éteindre..... Le boulet qui me tuera n'est pas fondu.

Et Napoléon continue de s'avancer. Il arrive près d'un grenadier grièvement blessé, et qui, du milieu d'une mare de sang échappé de sa large blessure, crie : En avant, mes amis! en avant.... et sa main agite au dessus de sa tête son bonnet à poil, pelé par le feu de la mousqueterie.

— Tiens, mon brave, dit l'empereur en lui jetant son manteau, tâche de me le rapporter, et je te donnerai la croix en échange.

— Il n'y a pas mèche, notre empereur..... les voisins m'ont envoyé un biscaïen dans la poitrine, et ces abricots-là sont trop difficiles à digérer...

— Bon courage! grenadier, une ame comme

la tienne ne quitte pas volontiers le corps qu'elle habite... Larrey, continue l'empereur en se tournant vers cet habile chirurgien, il faut me sauver cet homme-là...

— Impossible, Sire, il a la colonne vertébrale brisée.....

— Voyez-vous, notre empereur... congé définitif... dans cinq minutes, je le porte à viser au père Éternel... Mais c'est tout de même... le linceul que vous venez de me donner vaut bien la croix... En avant, vous autres, et pas de clampins... l'empereur est là.

A ces mots, le bras que le grenadier moribond agitait en l'air retomba sans vie sur la terre; le vaillant soldat se roula deux fois dans le manteau impérial, et son dernier soupir s'exhala en laissant inachevé un dernier *en avant!*

Une heure après, 25,000 Autrichiens, avec leurs généraux, défilaient sur les glacis d'Ulm, devant l'armée française, à laquelle ils venaient d'ouvrir les portes de cette place... « Jamais je n'ai vu tant de Jean f... » dit un soldat du milieu des rangs. — L'empereur pousse aus-

sitôt son cheval du côté d'où cette injure est partie, et s'écrie avec colère : « Qui a proféré « ce mot insolent ? Apprenez, soldats, que c'est « une indignité d'insulter les braves que le « sort des armes a trahis... Regardez autour « de vous... la terre est couverte des cadavres « de vos frères ; vous marchez dans leur sang... « Sont-ce des Jean f... qui vous ont fait payer « la victoire si cher? »

Austerlitz, décembre 1805. L'empereur, après avoir parcouru, en tous sens, dans la journée du premier, le champ de bataille devant lequel il venait d'amener les Austro-Russes ; après avoir fait étendre plusieurs fois ses cartes sur la neige, et y avoir promené souvent ses doigts, sur lesquels il avait soufflé de temps en temps, pour dissiper un commencement d'onglée ; l'empereur, dis-je, établit son quartier impérial dans un fossé. Les soldats dressèrent, en quelques minutes, une baraque formée de branches d'arbres enlacées ; une ouverture fut laissée au sommet pour le passage de la fumée : tel était le palais que Napoléon habita la veille d'une des plus grandes victoires qu'il ait

remportées... On y apporta quelques bottes de paille fraîche, sur lesquelles sa majesté s'étendit sans se déshabiller.

L'empereur commençait à s'endormir, lorsqu'une grande lueur, dont le reflet éclaira tout à coup l'intérieur de son gîte rustique, le fit dresser sur son séant.

— Messieurs, demanda vivement Napoléon, que signifie ceci? pourquoi cette grande lumière?...

— Sire, répondit le général Savary, qui faisait fumer ses bottes devant un feu de bivouac allumé dans la cabane, ce sont les soldats qui célèbrent à leur manière l'anniversaire du couronnement : c'est demain le 2 décembre, et la troupe n'a pas besoin de calendrier pour s'en souvenir...

— Braves gens, dit Napoléon d'un air songeur, cette fête improvisée à la face de l'ennemi me plaît cent fois plus que les solennités grimacières des Tuileries... Mon cher général, ces courtisans-là n'ont pas de sourires sur les lèvres; mais tout leur sang est à moi... Je veux

les voir, les passer en revue maintenant, aux clartés de cette singulière illumination.

— Singulière, en effet, Sire, car c'est la paille de leurs bivouacs qu'ils brûlent ainsi pour célébrer l'anniversaire de votre sacre... Ils coucheront ensuite sur la terre nue et glacée ; mais peu leur importe : ils prétendent que cela redresse la taille du soldat.

— Venez, Savary, reprit Napoléon en faisant tomber le duvet de son coucher végétal, attaché à sa redingote grise...

L'empereur sauta en selle et s'élança au galop à travers les longues files de bivouacs, d'où s'élevèrent à l'instant des cris redoublés de : Vive l'empereur! mêlés de tambours, de fanfares, de musique guerrière. Et les soldats firent derechef de petites bottes de paille, qu'ils brûlaient au bout de la baïonnette lorsque Napoléon s'approchait des lignes subitement formées. C'était un étrange spectacle que celui de ces flammes vives et passagères, éclairant, l'espace d'un instant, ces figures martiales, puis les replongeant, par une prompte extinction, dans d'épaisses ténèbres... Il y avait

là vraiment quelque chose de fantastique, de prestigieux, de surhumain : cette revue nocturne, la veille d'une grande bataille; les transports d'enthousiasme de ces guerriers, dont un grand nombre, condamnés déjà par l'occulte destinée, devaient passer, quelques heures plus tard, de vie à mort, rappelaient un peu les Lacédémoniens au banquet qui précédait le combat... Mais les soldats d'Austerlitz ne dirent point : Nous souperons demain chez Pluton; ils disaient, dans leur confiance toute française : Demain nous serons vainqueurs ; et la mort ne leur apparaissait que comme une chance fugitive.

Après la revue, l'empereur rentra dans sa cabane, se jeta de nouveau, tout botté, sur son lit de paille; et, lorsque la pâle aurore du 2 décembre vint à luire, Savary dut pousser assez rudement le souverain pour le tirer du sommeil calme et profond où il était plongé.

Le jour suivant, Napoléon recevait l'empereur d'Autriche sous l'espèce de hutte que ses braves lui avaient construite.

— Pardon, monsieur mon frère, de vous

recevoir si mal, dit le vainqueur d'Austerlitz au César autrichien.

— Sire, répondit François avec un sourire qui ne dut pas être empreint d'une franche hilarité, si ce palais n'est pas beau, votre majesté peut se flatter d'en savoir faire les honneurs... Un soupir bruyant, un soupir gros du regret de trente mille guerriers tombés dans les champs d'Austerlitz ou pris par le vainqueur, accompagna ce laborieux compliment.

Il est probable que le monarque allemand ne trouva pas, après la paix de Presbourg, que l'empereur Napoléon eût fait aussi gracieusement les honneurs de l'État vénitien, du Tyrol, des possessions autrichiennes en Souabe. Les électeurs de Wurtemberg et de Bavière, devenus rois et cessionnaires de ces derniers pays, trouvèrent, eux, que leur illustre allié s'entendait au mieux à se faire l'amphitryon d'un banquet de provinces.

14 *octobre* 1806. Le jour de la bataille d'Iéna, la jeune reine de Prusse voulut faire de l'héroïsme militaire, et ce beau mouvement d'enthousiasme martial faillit lui coûter cher. On

la voyait, avant que le combat commençât, montant un coursier fougueux, et parcourant le front de l'armée, au milieu d'un groupe d'élégans officiers... A son passage, les drapeaux des légions prussiennes, brodés par elle ou par les dames de sa cour, s'inclinaient jusqu'à faire onduler sur son front leurs plis soyeux. Le ciel était si pur et les deux armées se trouvaient si rapprochées l'une de l'autre, que des rangs français on pouvait distinguer, détailler même, l'habillement de la royale amazone. Elle était coiffée d'un casque d'acier poli, sur lequel flottait un superbe panache ; une cuirasse étincelante d'or et d'argent comprimait sa taille de nymphe, à peine épaissie par cette parure plus rude encore que magnifique. Une sorte de tunique d'étoffe d'argent complétait, avec des brodequins rouges garnis d'éperons d'or, le costume un peu théâtral de la belle reine du Nord.

Avant la guerre qui venait d'éclater, Louise-Auguste Wilhelmine partageait et encourageait les vaniteuses espérances de la jeunesse prussienne; elle insultait de loin les aigles de Napo-

léon. Le fameux serment de Postdam, fait sur la tombe du grand Frédéric par Alexandre et Frédéric-Guillaume, avait rempli l'imagination de l'altière souveraine de poétiques, mais chimériques pensées : elle s'était représenté le vainqueur de Marengo et d'Austerlitz précipité du char des triomphateurs, soumis à ses volontés, à ses projets de vengeance, beaucoup plus cruels que le langage de ses beaux yeux... Avant de quitter son palais, elle s'était plu à effeuiller en idée tous les lauriers de Napoléon; et, dans ses insomnies ardées d'orgueil, l'ombre du grand Frédéric lui avait, disait-elle, souri.

Mais un crêpe funèbre s'étendait déjà sur cette brillante épopée : la mort du prince Louis de Prusse, tué à Saafeld, mêlait de fréquens soupirs aux martiales allocutions de l'héroïne prussienne. On a dit (mais les femmes sont si souvent calomniées), on a dit que ce prince, tombé si jeune, si beau, si tendre, dans les champs de la guerre, avait jeté l'amorce d'une puissante sympathie au cœur de sa belle-sœur; on a dit encore que, depuis le

sinistre événement de Saafeld, l'ardeur guerrière de Louise-Auguste Wilhelmine s'était singulièrement refroidie; et qu'il ne paraissait pas sans probabilité qu'elle eût songé précédemment à combattre pour raviver une couronne de myrte, plutôt que pour conserver, glorieuse et prospère, la couronne royale de Prusse. Mais, nous le répétons, les femmes sont bien calomniées.

On sait quel fut, après des prodiges réciproques de valeur et de talent, le résultat du double engagement de Iéna et d'Auerstaedt : lorsque l'armée prussienne battit décidément en retraite, notre cavalerie légère aperçut la reine, s'oubliant sur le champ de bataille; elle était entourée de quatre à cinq jeunes gens, déterminés, avaient-ils dit, à mourir en la défendant. Soudain deux hussards, qui s'étaient couverts de gloire durant la bataille, fondent sur ce petit groupe; les défenseurs de la royale amazone ne trouvent pas le temps de mourir; mais leurs chevaux trouvent des jambes pour fuir; et voilà Louise Wilhelmine exposée seule à l'attaque des deux assaillans.

Son cheval, effrayé, s'élance au galop à travers l'espace; les deux hussards s'attachent aux traces de l'illustre fugitive. Le coursier qui l'emporte franchit, nouvel hippogriffe, champs, halliers, fossés, ravins; et l'habile écuyère demeure ferme dans les arçons, malgré la vélocité de cette course aérienne... Plusieurs fois les opiniâtres cavaliers serrent de près sa majesté; plusieurs fois elle entend leurs saillies soldatesques, et peut calculer avec effroi la perspective terrible d'une captivité presque inévitable, commençant sous les voûtes d'un bois touffu, qu'elle traverse maintenant... Une reine subissant la loi du vainqueur, en de tels lieux, et commentée par deux simples hussards ! quel étrange retour de la grandeur souveraine !!!

Mais Dieu, qui fait les rois et les reines par un effet de sa grace, ne permit pas que l'adorable compagne de Frédéric-Guillaume tombât au pouvoir de ses poursuivans. Tout à coup la porte de Weimar s'ouvrit devant Louise-Auguste Wilhelmine, et se referma sur nos intrépides hussards. Par compensation, ils

obtinrent huit ou dix coups de carabine, qui ne les atteignirent pas.... Ce fut une capture manquée.

Lorsque les poursuivans furent de retour au camp, on avait déjà raconté à l'empereur le commencement de leur poursuite, et répété les saillies, plus que grivoises, qui l'avaient accompagnée. Sa majesté manda ces militaires.

— Que vous proposiez-vous donc, leur dit-il avec sévérité, en vous attachant avec acharnement aux traces de la reine?

— De la pincer, Sire, répondit le plus loquace des deux cavaliers, et de vous l'amener tranquillement et à la papa.

— On m'a pourtant dit que vous vous étiez permis, en la poursuivant, des propos fort indécens, et qui faisaient présager une conduite très-coupable de votre part, si sa majesté eût été prise.

— Une conduite coupable, notre empereur: Dame! c'est selon... Ce qu'il y a de sûr, c'est que la reine de Prusse est jolie tout de même.

— Hum! par bonheur, le cheval de sa majesté courait mieux que les vôtres... Vous êtes très-répréhensibles ; des militaires français ne doivent pas se conduire ainsi, et je suis tenté de vous punir pour avoir oublié que le malheur de la reine devait encore ajouter à vos yeux au respect dû à son rang et à son sexe. Mais je sais que vous vous êtes bien conduits l'un et l'autre dans la journée glorieuse qui se termine... Voilà la croix ; qu'elle vous fasse souvenir, en pareille circonstance, que la gloire du vainqueur peut être ternie, lorsqu'il ne sait pas user avec modération de la victoire.

Janvier 1807. Quelque temps après la prise de Dantzig, j'étais étendu sur quatre tabourets, dans une vieille chambre délabrée, qu'on appelait le salon de service[1]. Je reposais, sabre au côté, ayant pour bonnet de nuit mon chapeau à plume, écrasé sous la pression de ma tête chargée de pavots..... Je venais de franchir cinq lieues dans la nuit, à travers une boue liquide, dont les éclabous-

[1] On se rappellera que nous transcrivons ici des notes inscrites sur l'album d'un officier d'ordonnance.

sures granitaient mon uniforme. Jamais homme fatigué n'avait fait plus ample festin de sommeil réparateur : je le savourais avec délices, et cette jouissance, toute matérielle, était attestée, m'a-t-on dit depuis, par un intrépide ronflement.

Tout à coup, j'entends retentir dans mon rêve le nom que je tiens de mes pères; on le répète trois ou quatre fois avec une grande volubilité ; tandis que des attouchemens réitérés, se succédant sur mon épaule, joignent la puissance du toucher à celle de la voix, et parviennent, non sans peine, à me réveiller en sursaut. Sous ma paupière à peine soulevée, je reconnais l'empereur; et je me trouve debout, comme par le coup de baguette d'un enchanteur.

— Prenez le temps de vous éveiller, Monsieur, me dit sa majesté; je trouve tout naturel que l'on dorme.

— Sire, me voici bien éveillé.

— Il est six heures du matin; rendez-vous immédiatement au quartier-général de M. le

duc de Dantzig, et dites-lui que je l'attends à déjeuner dans une heure.

— M. le duc de Dantzig, répétai-je d'un air étonné; Sire, je ne connais point ce seigneur; je supplie Votre Majesté de me dire où je pourrai le rencontrer.

— Allons, c'est du maréchal Lefebvre qu'il s'agit; vous devriez avoir compris cela.

— Je l'avoue, Sire; M. le maréchal a pris la place de Dantzig, et j'aurais dû deviner que Votre Majesté, aussi juste qu'ingénieuse à récompenser les services rendus à sa couronne, devait donner au conquérant un titre qui rappelât sa conquête.

— Allez donc trouver M. le maréchal, et dites-lui littéralement : « M. le duc de Dantzig, l'empereur vous attend à déjeuner... Surtout point d'explication... Vous m'avez compris, capitaine?

— Très-bien, Sire.

Je me rendis immédiatement auprès du maréchal, et, répétant avec un scrupule d'écolier les paroles de l'empereur, je lui dis : « M. le duc de Dantzig, l'empereur vous attend à

déjeuner, et, dans un quart d'heure, sa majesté se met à table.

— Que diable me dites-vous là? répondit Lefebvre, avec son accent alsacien renforcé.

— Je dis, M. le duc de Dantzig, que l'empereur m'a chargé de vous inviter à déjeuner ce matin.

— Ah çà! mais c'est un conte que vous me faites là, M. l'officier d'ordonnance.

— Non, M. le maréchal; c'est, je crois, l'empereur qui fait un duc.

Le calembourg était trop délié pour être saisi par le maréchal, dont les plaisanteries habituelles rappelaient mieux l'ancien sergent aux gardes françaises; il ne saisit pas l'intention secrète de Napoléon, et se borna à me suivre en silence.

Lorsque nous entrâmes dans le salon de service, le général Dorsenne sortait du cabinet de l'empereur.

— Vous arrivez à propos, M. le duc de Dantzig, dit-il au maréchal; sa majesté vous attend.

— M. le duc de Dantzig! cria l'huissier en ouvrant la porte.

Et tout aussitôt l'empereur, qui se promenait dans la chambre avec le prince de Neufchâtel, vint au devant de son lieutenant.

— Soyez le bien-venu, M. le duc de Dantzig, et mettons-nous à table.

— Sire, che me donne au tiaple pour comprentre....

— Placez-vous à côté de moi, M. le duc de Dantzig, reprit l'empereur.

— Votre machesté daignera-t-elle m'expliquer.....

— Sans doute, sans doute.... Aimez-vous le chocolat, M. le duc de Dantzig.

— Mais... oui, Sire....

— Hé bien, vous n'en prendrez pas à déjeuner....

— Comme il plaira à votre machesté, répliqua le maréchal qui, se croyant mystifié, commençait à faire une mine assez brune.

— Mais puisque vous aimez le chocolat, M. le duc de Dantzig, continua Napoléon, je veux vous en offrir une livre venant de la

ville même que vous avez prise... : Il est bien juste que cette conquête vous rapporte quelque chose.

A ces mots, l'empereur se leva, ouvrit un placard, en tira un petit paquet oblong, ayant à peu près un pouce d'épaisseur, et le remit au maréchal, en disant :

— Duc de Dantzig, acceptez ce chocolat; les petits présens entretiennent l'amitié.

Décidément, le brave, le rude Lefebvre crut que Napoléon se moquait de lui, et ses gros sourcils commençaient à se froncer; ce qui amusait beaucoup l'empereur. Le maréchal remercia sa majesté d'un ton assez équivoque, mit le chocolat dans sa poche, et se replaça à table, entre Napoléon et Berthier. Au milieu du service figurait un pâté, auquel l'habile chef de cuisine avait donné exactement la configuration militaire de Dantzig : l'ingénieur d'Albe avait, dit-on, présidé à l'élévation de cette forteresse de table, et c'était probablement la première fois qu'un officier du génie eût eu à s'entendre avec un pâtissier.

— Allons, M. le duc de Dantzig, reprit

l'empereur, à l'assaut une seconde fois; attaquez-moi ce fort-là : c'est votre légitime apanage; vous devez nous en faire les honneurs..... Je vous mets les armes à la main. Et l'empereur présenta un couteau au maréchal.

Lefebvre, obéissant aux ordres de son souverain, battit en brèche les remparts de pâte ferme, fit crouler une partie de la muraille, et vit soudain s'échapper de la brèche un papier plié en quatre.

— Ah! ah! dit Napoléon en riant, la place demande à capituler, peut-être; voyez ce que les assiégés proposent.

Le maréchal avança la main, ouvrit le papier, et reconnut le décret impérial qui lui conférait le titre de duc de Dantzig.

— Sire, s'écria l'honnête général, en rougissant de plaisir, je commence à comprentre.....

— Convenez, maréchal, qu'il est bien temps..... C'est égal, je vous passe volontiers d'être lent à pénétrer les ruses de vos amis, en faveur de la prestesse avec laquelle vous

savez déjouer les projets de nos ennemis. Embrassez-moi, duc de Dantzig...

— De tout mon cœur, Sire, s'écria le maréchal en essuyant une grosse larme, étonnée de mouiller son teint bruni par le hâle des camps.... et l'empereur reçut son lieutenant dans ses bras.

Rentré chez lui, le nouveau duc, qui ne s'expliquait pas encore le cadeau d'une livre de chocolat, soupçonna que le petit paquet carré-long qu'il avait reçu de l'empereur pouvait bien renfermer le mot d'une nouvelle énigme; il s'empressa de l'ouvrir : la livre de chocolat, c'étaient trois cent mille francs en billets de banque.... Le maréchal trouva cette plaisanterie de fort bon goût.

Les cours, même lorsqu'elles sont en guerre, n'ont point de secrets : trois jours après cette aventure, elle était connue de toute l'armée. Le soldat facétieux s'en égayait en astiquant son fusil, en recousant ses boutons de guêtres; dans l'argot du bivouac, dans les *blagues* du tambour, l'argent ne s'appela plus de la *vaisselle de poche*, mais bien *du chocolat de Dantzig*...

— Camarades, disait le grognard en soutenant philosophiquement le feu de deux rangs un jour de bataille, *le jeu de casse gueule* va ferme, aujourd'hui; il y en aura plus d'un qui *gobera la dragée;* mais, patience, après le tremblement, on s'amusera dans la ville avec les particulières; on se passera du bordeaux par le cou, et l'on se fera des *bosses* soignées.... il y a dans le sac *du chocolat de Dantzig*.

15 *juin* 1807. Je me suis entretenu, ce soir, avec le jeune *Tascher,* cousin de l'impératrice Joséphine : c'est un aimable et brave officier. L'histoire de ses débuts militaires est curieuse; il faudra que j'en parle au papa Bouilly, lors de mon retour à Paris; il en fera facilement un joli conte moral; ce qui ne sera pas maladroit du tout de la part d'un écrivain qui mit, met et mettra toujours en exploitation réglée toutes les puissances heureuses.

Tascher arriva de la Martinique à l'âge de 14 ans; on ne pouvait laisser un proche parent de l'impératrice planter des choux, ou, si l'on veut, des cannes à sucre aux colonies, lorsque la route des faveurs devait s'ouvrir belle et

grande pour lui dans la métropole. On fit entrer le jeune créole à l'école militaire de Fontainebleau : c'était et c'est encore aujourd'hui l'unique moyen de débuter avec éclat; dans un empire où le souverain commence par être sous-lieutenant, l'initiation militaire est un préalable universel. Il sort d'une école d'officiers des néophytes pour toutes les vocations : voulez-vous être conseiller-d'état, président, procureur-impérial, préfet, directeur-général, évêque, cardinal ? apprenez la charge en douze temps et la manœuvre du canon... ceci est reconnu jusqu'à l'évidence. Ainsi sont faites les sociétés : leurs tendances ne se composent que d'exclusions. Un jour viendra, peut-être, où, pour être homme de guerre recommandable, il faudra passer par le séminaire.

L'élève Tascher reçut, en 1806, un brevet de sous-lieutenant, qui l'envoya en cette qualité au 4e régiment de ligne. « Je le mets dans « l'infanterie, avait dit l'empereur, pour lui « apprendre convenablement son métier : l'in- « fanterie est l'ame de la guerre. » Lorsque le cousin de l'impératrice arriva à son corps,

il trouva toutes les figures tristes, tous les fronts soucieux.... Là, point de cette gaîté franche et communicative qui distingue le caractère du militaire français : officiers et soldats évitaient le contact des sociétés, fuyaient les cafés ou les guinguettes; jamais, dans le bal sur la pelouse, on ne voyait reluire un bouton portant le numéro 4... Mais, lorsqu'un régiment se trouvait en garnison avec celui de Tascher, souvent les rayons du soleil levant se jouaient en se brisant sur des sabres croisés; et le lendemain, le pâtre matinal trouvait la bruyère voisine imbibée de sang.

Notre jeune créole ne savait comment s'expliquer tout cela; il n'osait interroger personne, et pas un seul de ses camarades n'avait pu se décider à l'éclairer sur l'étrange anomalie de l'esprit militaire qu'il remarquait au 4e de ligne. Mais l'incertitude de Tascher ne fut pas longue : une revue de l'inspecteur fut annoncée; le régiment entier se mit sous les armes, colonel en tête.... Le nouveau sous-lieutenant promène avec rapidité son regard au dessus des rangs; son cœur se serre, sa

respiration devient laborieuse; puis il prononce à demi-voix :

— Point d'aigle !!!

— Prise à Austerlitz!!! dit d'une voix sépulcrale un vieux sergent-major, qui se trouvait en serre-file, près de Tascher.

Il ne répondit point; tout lui était expliqué.... un simple coup d'œil venait d'être une ample narration.

Lorsque les hostilités avec la Prusse éclatèrent, la joie reparut au 4e régiment de ligne; il n'y eut pas un officier, pas un soldat qui ne dît : « avant 15 jours, nous aurons une aigle, ou pas un d'entre nous ne restera debout.... » Eh bien ! si tout notre sang ne suffit pas pour laver ce qu'on appelle notre affront, nul de nous ne vivra du moins pour le supporter....»

Telles étaient les dispositions du 4e régiment de ligne entier, sans en excepter un enfant de troupe, pas même une vivandière; et quand l'on annonça l'un des premiers combats de la campagne, un cri formé de 2,500 voix s'éleva pour dire : Demain nous aurons une aigle.

On allait livrer bataille aux Prussiens; l'em-

pereur, passant en revue le 4e régiment de ligne, fit sortir des rangs le sous-lieutenant Tascher.

— As-tu peur, lui demanda-t-il? en fixant sur lui son regard scrutateur.

— La peur! ah! Sire, Votre Majesté ne peut penser que j'en sois capable.

— Crois-tu que tu seras tué?

— Non, Sire.... les hasards heureux sont pour la jeunesse.

— Et si tu présumais différemment de ce que tu nommes les hasards, que ferais-tu?

— J'irais toujours, Sire.

— Aussi résolument?

— Ce serait mentir que de répondre affirmativement à Votre Majesté; à mon âge on connaît à peine la vie, et c'est une connaissance que l'on aime assez à compléter.... Mais quand je serais frappé de l'idée d'être tué, j'irais toujours, Sire....

— Eh bien! va, il ne t'arrivera rien : c'est moi qui te le dis.

L'empereur passa de nouveau la revue du

4e régiment de ligne, quelques jours avant la bataille d'Eylau. Alors l'aigle reconquise par ce corps dans les précédens combats avait dissipé le souci sur tous les fronts, ramené le sourire sur toutes les lèvres, Tascher, mandé par l'empereur, sortit des rangs, radieux d'une conquête à laquelle sa valeur avait concouru. Tandis que Napoléon l'entretenait, on amena au quartier général un aide-de-camp de l'empereur de Russie, fait prisonnier la veille. » Votre maître, dit sa majesté à l'officier russe, « n'a donc pas assez de guerre? vos jeunes « officiers de cour ne trouvent pas qu'elle ait « été assez longue, assez meurtrière; ils se « flattent toujours de nous vaincre.... Qu'ils se « détrompent; l'armée française a d'autres « mobiles que la vôtre pour assurer son « triomphe.... Tenez, regardez ce jeune « homme, poursuivit Napoléon en montrant « Tascher, ce petit sous-lieutenant, tout cou- « vert de boue, qui arrive à pied avec son ré- « giment; hé bien, c'est le cousin-germain de « l'impératrice Joséphine, et cependant il n'a « aucune faveur à espérer qu'il ne l'ait méri-

« tée.... Avec de tels élémens de succès, l'ar-
« mée française est invincible. »

Dans cette terrible bataille d'Eylau, où la victoire flotta si long-temps indécise entre les deux armées; durant cet engagement d'un double désespoir, où l'on vit la neige se fondre sous des torrens de sang, le 4e régiment de ligne fut presque entièrement anéanti..... Mais l'aigle, noircie par la poudre, resta environnée de quelques compagnies, réduites à douze ou quinze hommes.... Quand le canon eut cessé de tonner, l'empereur chercha d'un œil inquiet le jeune Tascher parmi ces débris.... Le cousin de Joséphine, blessé, tenant nue encore son épée froissée par les efforts d'un combat corps à corps avec un officier russe, qui avait vécu; enfin, le parent de l'impératrice, beau de toutes les hideurs d'une lutte prolongée, pâle d'une longue effusion de sang, se présenta devant Napoléon.

— Pour un créole, lui dit l'empereur, cette vie est un peu dure, n'est-ce pas, Tascher? mais je suis content de toi; ton mauvais temps est passé.... je te nomme sous-officier d'or-

donnance auprès de moi.... que te faut-il maintenant? as-tu des chemises?

— Celle que je porte sur moi, Sire, et je suis loin d'en jouir seul.

— Je te comprends; mais je ne puis t'en donner, des chemises; je crois que je n'en suis guère mieux fourni que toi.... Rends-toi à Varsovie; tu auras de l'argent pour acheter du linge.

A ces mots, l'empereur fit un bon où la somme fut laissée en blanc, et qu'il signa.

— Tiens, reprit sa majesté, tu le rempliras: je m'en rapporte à toi.

Arrivé à Varsovie, Tascher écrivit dans le blanc laissé par l'empereur : *la somme de mille francs.*

—Mon garçon, lui dit Napoléon, quand il le revit, tu as oublié un monosyllabe quand tu as rempli le mandat que je t'avais donné sur le payeur général de l'armée : c'était une pièce comptable à refaire; la voici plus régulière. Le jeune sous-officier d'ordonnance prit le papier que lui présentait sa majesté, et lut : *bon pour cent mille francs.*

Nous achevions de parcourir, à la lueur mourante d'un feu de bivouac, l'album de M. de Te***, lorsqu'un ordre de l'empereur lui prescrivit de se rendre en toute hâte à Paris, afin de reconnaître les moyens de défense de cette capitale.... Le surlendemain au soir, il était de retour au quartier impérial, et, nous jetant de nouveau son memento musqué, il nous dit, avec un sourire équivoque, lisez.... et nous lûmes :

Paris, 19 février 1814. J'avais franchi douze lieues dans la nuit; mon cheval tomba mort à la barrière du Trône; et pas un seul cabriolet à l'extrémité du long faubourg Saint-Antoine, qu'il me fallut traverser à pied.... Ma démarche était pénible, somnolente; je m'avançai vers le boulevard dans une demi-veille, que ranimaient, de temps en temps, les rudes atteintes du pavé, contre lequel se heurtaient mes pieds engourdis et tuméfiés. Arrivé sur la place de l'ancienne Bastille, je cessai de pouvoir soutenir ma tête; le sommeil triomphait de mon courage : on combat à outrance l'épée à la main, parce que la mort ou la victoire met un

terme aux fatigues de la lutte; mais que peuvent nos plus héroïques résolutions contre cet ennemi qui vous subjugue, vous berce en vous combattant. Un café borgne venait de s'ouvrir pour offrir la goutte aux passans matineux; j'y entrai. Je m'assis près d'un guéridon boiteux, sur lequel je posai mon front, et je dormais profondément quand on m'apporta le petit-verre que j'avais demandé.

Inquiet et agité, mon somme dura peu. Lorsque je relevai ma tête appesantie, quatre hommes, couverts de haillons, s'étaient faits mes commensaux; le même nombre de lanternes, encore allumées, me révéla leur profession : j'avais le bonheur de me trouver en compagnie d'un quatuor de chiffonniers.

— Pardon, excuse, mon officier, me dit l'un des industriels au petit crochet, si nous avons pris place à votre table... c'est que, voyez-vous, on n'est pas ici comme au café des Mille-Colonnes ; et les deux autres tables étaient occupées par des *collègues*.

— Il n'y a pas de mal, mes braves gens... la fierté siérait mal à un soldat.

— A la bonne heure, mon officier; mais il y a, comme on dit, soldat et soldat, et ceux de votre régiment, ous'qu'on n'est guère qu'une douzaine, ne sortent pas de la conscription... Tel que vous me voyez, j'ai *mangé* du bivouac pendant vingt ans; j'ai, comme tant d'autres, *trimé* dans l' sable du désert d'Afrique; j'ai *pincé* le rigaudon au camp de Boulogne, quand l'armée française y dansait à la barbe des vaisseaux anglais; j'étais de ceux qu'ont fait faire le plongeon aux Russes dans un lac d'Austerlitz ; l'année suivante j' suis entré d'plein-pied à Lubeck par-dessus les remparts, avec Bernadotte, qu'était un fier lapin. Blessé à Wagram et laissé dans un champ de blé, j'ai nourri pendant deux jours les mouches de mon *charcois;* mais c'est égal, j'savais qu'les Autrichiens avaient reçu une fameuse *pile*, et ça m'faisait patienter... Heureusement, on me crut mort; on m'jeta, avec les autres dans un tombereau, et, quand on voulut m'enterrer j' dis : *Minute*, camarades, il est pas encore temps; qu'on me donne la goutte, et puis nous verrons...Là dessus, l'major me signa un billet

d'hôpital... A mon retour au régiment, il y avait des galons de caporal à donner dans la compagnie; on me les refusa, sous prétexte que je n'étais pas fait pour les *honneurs*, parce que je ne savais pas lire. Un gringalet, qui arrivait de son village, me passa sur le corps, et devint mon chef... C'était ennuyant, tout d'même, pour un troupier dont les *quinquets* avaient toisé les pyramides. — Un soir qu'il y *avait du sirop*, l'conscrit-caporal m'dit comme ça d'aller à la salle de police; j'veux expliquer mes raisons; il m'enfonce pour deux jours de plus... Il y a pas d'bon Dieu, que je lui crie pour lors, conscrit, faut que tu t'alonges...Sur quoi la garde de police survient, j' suis mis au cachot pour quinze jours; et puis, comme on n'avait pas le temps de me fusiller, parce que la guerre de Russie commençait, on m'chasse du régiment, et je tombe dans l'chiffon.

— Hé bien, mon vieux camarade, répondis-je au chiffonnier, dont j'espérais tirer quelques renseignemens naïfs sur la situation actuelle de paris, voici l'occasion de laver votre faute,

en saisissant le mousquet pour défendre vos foyers.

— Ah! pour ce qui est de mes foyers, répondit l'ancien soldat avec un sourire qui dut jadis appartenir à la physionomie du cynique Diogène, j' suis pas en peine de les défendre : mon domicile s'établit au moyen de quinze centimes par nuit, ou plutôt par jour, car dans l'état on dort quand les autres veillent... Quoique ça, j' sens qu'un cœur *françès* bat dessous ma veste... ou dessous ma chemise, quand l' chiffon n' donne pas, et que j' suis obligé de *laver* [1] ma veste au Temple... Mais, tenez, mon officier, ajouta le chiffonnier en baissant la voix, *le petit tondu* est trahi..... Voyez-vous, quand on circule par ci par là, une hotte sur l' dos, une lanterne à la main, on ramasse bien des choses, outre les loques de la borne... C'est moi qui vous le dis, mon officier, il y a aussi des ordures parmi les hommes et parmi les plus huppés encore.

— Garçon, m'écriai-je, une *tournée* à ces

[1] Vendre.

messieurs.... Continuez, mon brave, dis-je ensuite au Diogène parisien...

— Imaginez-vous, mon général (la tournée m'avait conféré trois grades), qu'il se passe, pour le quart d'heure à Paris, des coquins d'événemens qui ne me sentent rien de bon pour notre empereur, reprit le chiffonnier en s'appuyant les deux coudes sur la table... On se lève de bon matin quand on ne s'est pas couché; hé bien, tous les jours, avant qu'il fasse encore bien clair, des particuliers glissent dessous les portes cochères, dessous les fermetures des boutiques, dessus les étaux des marchés, partout, quoi! un tas d'imprimés incendiaires.

— Vous en êtes sur, brave homme?

— A preuve qu'en voilà trois, que j'ai chipés ce matin à la halle...

— Donnez, donnez, je vous prie...

— Volontiers, mon général... j' suis toujours fidèle au poste pour notre empereur... C'est pas sa faute si c' gringalet de caporal m'a fait chasser du régiment... Je suis étonné pourtant qu'il l'ait pas su.

Les trois imprimés que le chiffonnier venait de me remettre étaient des proclamations d'un personnage qui se qualifiait de Louis XVIII, roi de France, et qui datait ses écrits de la 19e année de son règne... Je crus dormir encore... Jamais le nom de ce prince n'était parvenu jusqu'à moi.

— C'est pas le tout, reprit mon rapporteur du petit café, on vous dit à l'armée que des retranchemens sont creusés à Romainville, à Charonne, dans la plaine de Saint-Denis; que des forts, des redoutes, des batteries masquées s'élèvent à Montmartre et sur les buttes Saint-Chaumont : c'est des *blagues*... pas plus de tout ça que dessus la main... C'est bien vrai, par exemple, que les ouvriers de Paris demandent des armes à grands cris : il y a d' vieux soldats dans les masses qui ne bouderaient pas au feu; mais on nous répond toujours qu'il n'y a plus de fusils dans les arsenaux. Tenez, mon général, j' vois qu'on n' veut confier la défense de Paris qu'à des *clampins* de boutiquiers, sous prétexte qu'on craint le pillage... C'est pas juste ça... Les anciens troupiers se bat-

tent, et les mirliflors capitulent, pour que l'ennemi n' prenne pas leur maison et leur femme d'assaut, c' qui n' serait peut-être pas la peine pour le dernier objet... Je vous l' dis encore, le petit tondu est trahi... La conduite de son ministre de la guerre, le duc de *Filtre,* n'est pas claire du tout.

Tout ce que venait de me dire le chiffonnier coïncidait parfaitement avec des bruits sourds qui circulaient à l'armée, et pour l'éclaircissement desquels l'empereur m'envoyait à Paris. Je remerciai cet écho sincère, si non exactement fidèle, du *vox populi ;* je lui donnai quelque argent pour continuer les *tournées* avec ses camarades, et j'entrai dans Paris, bien déterminé à vérifier tout ce que mon commensal de la porte Saint-Antoine m'avait appris.

L'empereur m'avait ordonné de me rendre, à mon arrivée, auprès du ministre de la guerre, afin de connaître les dispositions faites pour la défense de la capitale. Il était sept heures du matin; il me sembla que j'avais le temps de me procurer une garantie préalable sur les renseignemens de son excellence, ou

plutôt de ses employés; et je savais jusqu'à quel point on peut compter sur les rapports militaires tracés dans un bureau bien frais en été, bien chaud en hiver, entre un déjeuner chez Riche et un dîner chez Véry... Je savais aussi que les dangers de la patrie apportent peu de changemens à ces suaves habitudes, parce qu'un bureaucrate avisé sauve toujours sa fortune dans le naufrage des États, et que son heureux savoir-faire sait constamment se raccrocher aux branches des dynasties naissantes.

Quatre heures de course en cabriolet, pour visiter les fortifications de Paris, devaient nécessairement confirmer ou les assertions émises par le chiffonnier, ou les assertions à émettre par le ministre de la guerre... Avant d'entretenir celui-ci, j'avais acquis la certitude que le premier avait dit la vérité; restait à qualifier ce que me dirait M. le duc.

Je trouvai le ministre à table avec ses aides-de-camp et quelques uns de ses chefs de division, porteurs d'épaulettes acquises au feu des calorifères. Tous étaient en grande tenue

militaire : chevelure bien bouclée et délicatement imprégnée d'huile antique; sur le frac, la croix d'honneur, soutenue par un ruban vermeil comme les joues de ces messieurs; bottes aussi luisantes que des miroirs; éperons d'argent aux talons, prêts à piquer des deux le cheval de bataille ordinaire des officiers de bureau : leur fauteuil de maroquin vert.

Mes habits et mes bottes couverts de boue, ma chevelure en désordre, mon chapeau brisé, mes épaulettes noires de la fumée des bivouacs, contrastaient étrangement avec l'éclatante tenue de l'état-major sédentaire auquel j'étais présenté; le ministre me força pourtant de m'asseoir à sa table, et j'avoue que son déjeuner me parut composé de pièces essentielles, que je distinguai, toutefois, des pièces de conviction que je venais chercher.

— Monseigneur, dis-je après un quart-d'heure d'activité tout animale, l'empereur, que j'ai laissé couché dans un cabaret de Nangis, m'envoie auprès de votre excellence pour connaître la situation de Paris.

— On ne peut plus rassurante, mon cher

capitaine ; tout est en mouvement : des batteries, des retranchemens, des bastions s'improvisent comme en 1793 ; les canons nous arrivent de toutes parts, et la garde nationale est animée du meilleur esprit.

— J'oserai cependant représenter à votre excellence que je viens des hauteurs de Charonne, de buttes Saint-Chaumont, de Montmartre ; que partout le gazon est vierge ; que pas une ligne n'a été tracée ; que pas un officier du génie n'a paru sur ces divers points, depuis le départ de l'empereur... Voilà ce que viennent de m'apprendre le témoignage de mes yeux et le dire unanime des habitans. Du reste, en parcourant les rues, les citoyens, qui ont reconnu mon uniforme, se sont plaints à moi d'être sans armes ; ils me suppliaient d'en demander à l'empereur ; quelques uns ajoutaient, avec quelque malice, peut-être : « Il ne suffit pas d'une chanson du poète Dupaty pour défendre nos foyers, nos femmes, nos filles ; les gardes nationaux, bijoutiers ou parfumeurs, dînent trop long-temps et couchent trop souvent chez eux pour faire un service

militaire régulier..... Qu'on nous donne des fusils ; nous savons presque tous nous en servir; on a vu les visages russes, prussiens et autrichiens : ce sont de vieilles connaissances, avec lesquelles on renouera volontiers... Des armes! des armes!...

— Ce que vous me dites-là, Monsieur, m'étonne beaucoup, répondit fièrement le ministre.

— C'est l'exacte vérité, Monseigneur.

— Messieurs, reprit le duc de Feltre en se tournant vers ses chefs de division, où donc avez-vous pris les élémens des rapports que vous m'avez faits?

— Monseigneur, répondit un de ces messieurs en portant sur moi un regard dédaigneux, mes chefs de bureau sont bien informés.

— Si Votre Excellence s'attache à des crialleries de carrefour, dit un autre en achevant de vider son verre à petites gorgées, elle risque d'être étrangement abusée..... Mes chefs de bureau ne sont pas moins bien informés que ceux de mon collègue, et M. l'officier d'or-

donnance a cru trop légèrement aux éternelles plaintes de la *populace*.

— M. le chef de division me permettra du moins de m'en rapporter à mes yeux, répondis-je d'un accent fort bref; et l'absence de tout système de fortification au nord de Paris est un fait notoire.

— Qu'on appelle les chefs de bureau! dit le ministre avec une vivacité de ton qui fit craindre que sa cravate n'en fût dérangée.

Quatre chefs de bureau parurent.

— Les canons qui nous viennent des ports, où sont-ils? demanda le duc à l'un des employés supérieurs mandés.

— Aux portes de Paris, où ils entreront dans une heure....

— Arrêtés dans la ville d'Évreux, où ils sont retenus par des ordres formels, qui certainement ne viennent pas de l'empereur, dis-je en regardant fixement le chef de bureau.... J'ai dans ma poche la preuve écrite de ce que j'avance ici.

Le chef de bureau garda le silence.

— Et les travaux de frtification au nord

de Paris? continua le ministre en s'adressant à un second chef.

— Voici, Monseigneur, répondit d'un air triomphant cet employé supérieur, en déroulant sur la table des plans admirablement tracés et lavés... Votre Excellence peut lire : « Vérifié « par le comité des fortifications, et adopté « par nous, ministre de la guerre..... Signé *le* « *duc de Feltre;* pour le ministre, le secrétaire « général, *baron Firion* »..... Avec le grand timbre du ministère..... Que répond à cela M. l'officier d'ordonnance? ajouta le chef d'un ton mi-plaisant, mi-goguenard.

— Je réponds, répliquai-je avec vivacité, que voilà de fort belles fortifications sur le papier; mais que, sur le terrein, il n'a pas été remué une pelletée de terre.

— Ce n'est pas mon affaire, Monsieur, dit le chef de bureau en me tournant le dos.

—Ce sera, je le suppose, celle de quelqu'un, repartis-je d'un ton assez légitimement piqué; et je dirai, dans tous les cas, Monsieur, à sa majesté l'empereur et roi, au nom de qui je parle ici, que vos plans sont dignes de figurer

dans un musée. Puis, me tournant vers le duc de Feltre, j'ajoutai : Et quant à l'armement des citoyens, que répondrai-je à sa majesté, Monseigneur? comment justifierai-je à ses yeux la stagnation de seize mille fusils dans les arsenaux, quand les Parisiens auront peut-être à défendre leurs foyers sous huit à dix jours.

—Mon cher capitaine, répondit le ministre en me pressant avec force le bras, je connais mieux que vous les intentions et les craintes de l'empereur; vous êtes trop jeune pour avoir vu, dans des temps que sa majesté se rappelle bien, l'abus des masses armées; et ce n'est pas sans s'être livré à de profondes réflexions que ce prince a repoussé la levée de l'arrière-ban, que lui proposait le duc de Vicence... Nous avons armé tous ceux qui *possèdent*, nous laisserons désarmés les bras de ceux *qui n'ont rien*...

— Et l'empereur!...

— Le veut ainsi, mon cher capitaine.

—Je le crois, Monseigneur, puisque Votre Excellence me l'assure; mais l'empereur re-

connaîtra, peut-être trop tard, que l'intérêt des possesseurs et l'intérêt national sont essentiellement distincts... Personne, M. le duc, après nos vingt-cinq ans de fastes, ne niera que c'est particulièrement, pour ne pas dire exclusivement, aux Français qui ne possédaient rien, rien que l'honneur, que furent dus les triomphes de la patrie..... Ils avaient bien mérité, ces braves gens, qu'on ne les proscrivît pas du champ de bataille, au jour où cette même patrie était en danger.

— Jeune homme... jeune homme, dit le ministre en me frappant sur l'épaule, on fait des conquêtes avec des inspirations poétiques ; mais il faut rentrer dans le cercle des idées positives lorsque les réactions politiques nous menacent.... Dans quelques jours, nous serons à la hauteur du système de défense prescrit par l'empereur.

Cette dernière réponse me sembla presque enigmatique; je la compris six semaines plus tard : l'empereur s'était trompé jusqu'à poser des principes à l'aide desquels on avait pu le servir ou le trahir.

On m'avait parlé du bon esprit des Parisiens, de leur enthousiasme, des nobles résolutions qu'ils avaient formées pour repousser les phalanges ennemies; je voulus m'assurer de ces patriotiques dispositions. J'étudiai avec attention ce qui se passait à Paris.

Partout je vis, en effet, des uniformes de gardes nationaux tout neufs : les épaulettes urbaines abondaient. Je ne sais pas au juste de combien de mille hommes se composaient les milices parisiennes; mais je rencontrais par la ville des milliers d'officiers. Passant devant le Rocher de Cancale, j'aperçus, groupés devant des croisées ouvertes, tous les convives du Caveau-Moderne, en uniforme, chantant des flons flons héroïques; on eût dit un état-major général : pas un seul de ces joyeux chansonniers qui ne fût argenté et même surargenté des insignes d'un grade militaire. Desaugiers, capitaine au ventre rebondi, rouge comme Silène après une orgie, portait, en toasts redoublés, maints défis bachiques aux Cosaques du Don, que sa muse badine

battait, chaque soir, à plates coutures sur les planches du Vaudeville.

Dans tous les cafés, chez tous les restaurateurs, je trouvai le même enthousiasme; partout les chants guerriers et les bouchons du vin de Champagne faisaient explosion; partout les ennemis de la patrie étaient menacés des suites d'un délire comparable à celui des beaux jours de la révolution. Je me dis : maintenant les routes qui conduisent aux frontières doivent être couvertes de braves volontaires; les diligences doivent porter, par centaines, les recrues de l'élan parisien vers nos légions, affaiblies dans des combats de géans.

Je me jetai dans un cabriolet de place, et je me fis conduire sur la route d'Allemagne.... Hélas! je ne vis que d'innombrables chariots de blessés, marquant leur passage par des traces sanglantes.... Les voitures publiques partaient vides de Paris : la guerre envoyait à la capitale de déplorables tributs de victimes; la capitale n'envoyait point de soldats à la guerre pour remplir les lacunes ouvertes dans les rangs français..... « Faudra-t-il donc, me

disais-je, faudra-t-il penser, avec tant d'observateurs fâcheux, que l'esprit national est mort en France; que l'amour de la gloire peut être frappé de satiété, et que ses palmes, semblables à de friv es élémens de parure, subissent les retours de la vogue.... Ou plutôt faudra-t-il reconnaître que Napoléon a laissé voir un sceptre de fer, maintenant dépouillé de lauriers, et que le despotisme du souverain a fermé l'oreille des Français à l'appel du héros..... Mais la France, mais la patrie..... Ah! je comprends : des proclamations lui promettent un père, un restaurateur de ses prospérités..... comme si la conquête pouvait avoir un cortége de bienfaits..... Pauvre France! pauvre France!

Je rentrai dans Paris; le boulevard des Italiens, la brillante taverne de Tortoni, étaient inondés d'élégance, de musc et de joie.... De joie! J'hésitais à le croire.... Je m'approchai des groupes.... Je frémis encore en songeant à ce que j'entendis : on calculait, jour par jour, heure par heure, et le sourire de la satisfaction sur les lèvres, le temps qui devait

s'écouler encore avant que les alliés entrassent à Paris... Et dans ce moment, Napoléon, avec ses braves sylphes des batailles, combattait le même jour en deux provinces...

Je fuyais ce théâtre de barbare indifférence, sinon de sacrilége trahison, lorsque, passant près d'un groupe d'élégans qui devisaient de la guerre, le cure-dent à la main, sur le seuil du café Anglais, je les entendis, avec un frémissement de rage, plaisanter des chances les plus sinistres de nos malheurs. Je m'arrêtai un instant pour juger jusqu'à quelle honteuse extrémité pourrait descendre cet inimaginable abus d'hilarité. « Oui, Messieurs, disait certain jeune homme, que je reconnus pour un habitué des Variétés, un admirateur des charmes de mademoiselle Cuisot, les Autrichiens sont maîtres de Mâcon; comment vouliez-vous que cette ville se défendît? l'ennemi avait des pièces de *vingt-quatre*, et les habitans ne pouvaient leur opposer que des *pièces de vin.* » (Explosion de fous rires.) Le jovial discoureur continua : « Bientôt Paris aura le même sort : les souverains alliés feront leur entrée par la *bar-*

rière du Trône, les Bourbons par la *barrière Blanche;* l'empereur sortira par la *barrière d'Enfer*, les sénateurs par celle *des Bons-Hommes*, les conseillers d'État par *Bicêtre*, le corps législatif par *Pantin*, et personne ne sortira par la *barrière du Combat.*

— Vous vous trompez, Monsieur, m'écriai-je, bouillant de colère, en me jetant au milieu du groupe, car il faut que vous me fassiez à l'instant raison, au bois de Boulogne, des plates et atroces impertinences que vous venez de débiter.

Personne ne me répondit, et le groupe se dispersa à l'instant... Je m'éloignai en me disant : Voilà donc cet esprit public dont me parlait ce matin le duc de Feltre!... voilà ce que la satiété de gloire militaire a fait de cette belle nationalité de 1792, qui produisit tant de prodiges! Alors une chanson fit éclore un peuple de héros ; aujourd'hui les enfans de ces braves insultent à leurs cheveux blanchis sur les champs de bataille, au sang qu'ils versent maintenant sur le seuil du foyer domestique,

aux désastres de la patrie, sur le sein de laquelle ils meurent.

Puis, me reprenant après une réflexion moins sévère, je me disais : Mais peut-être n'ai-je encore saisi l'esprit public que du mauvais côté; oui, j'aime à me le persuader, ce défaut de patriotisme n'est qu'une indifférence exceptionnelle, dont je vais trouver ailleurs l'ample compensation. Cet élan militaire, cet enthousiasme guerrier, que j'ai vu tantôt s'exhaler ailleurs que sur ce boulevard aristocratique, ne s'arrêtera pas, je l'espère, à l'explosion des refrains et des bouchons; ces habits d'uniforme, si bien argentés, dont les milices parisiennes sont revêtues, ne resplendiront pas seulement sous le lustre de nos théâtres : nous les verrons réfléchir la flamme du canon, si la capitale est menacée.

Cet espoir, consolant pour la cause de l'empereur, glorieux pour la population de Paris, je le crus entièrement confirmé, le soir, durant les courtes apparitions que je fis dans les spectacles. A l'Opéra, on jouait *l'Oriflamme*, petit acte lyrique où MM. Baour-Lormian et

Étienne ont rimé, à grand orchestre, les plus belliqueuses inspirations. Dérivis, les cheveux en désordre, l'œil flamboyant, la hache de Charles-Martel au poing, me fit venir la chair de poule..... Je le vis s'élancer hors du théâtre, au moment où l'on baissait le rideau .. C'en est fait, me dis-je, notre première basse-taille court rejoindre les légions de Napoléon. Je sortis et me rendis près de la porte des acteurs, pour suivre ce mouvement héroï-lyrique. Peu de temps après, Dérivis parut, encore haletant de fougue martiale : il paraissait attendre quelqu'un avec impatience; mon admiration en augmenta : je crus qu'Œdipe attendait Polynice-Nourrit, pour l'emmener aux frontières. Enfin, las du retard que son ardeur chevaleresque subissait, mon héros s'écria : « Hé! venez donc, madame Branchu, le chapon truffé sera froid... » Expliquez-vous donc d'avance les enthousiasmes de la terre! Je courus à l'Opéra-Comique ressaisir une illusion.

L'orchestre jouait, quand j'entrai, *Veillons au salut de l'empire*. A cette harmonie pleine de charme et de suaves souvenirs, je sentis mes

yeux humides de pleurs patriotiques..... La toile se leva ; Martin parut et chanta délicieusement les couplets de M. Dupaty :

Gardons-la bien, etc.

Des applaudissemens à ébranler la salle, mêlés du cri mille fois répété de : Vive l'empereur! accueillirent ce chant, dont tout Paris était l'écho. L'auteur, en grande tenue militaire, se trouvait dans une loge d'avant-scène, et fut, pendant dix minutes, le point de mire d'une mousqueterie de couronnes et de bouquets, à laquelle il répondait par une infinité de modestes salutations. Cette tempête d'enthousiasme étant calmée, le poète sortit; et comme j'étais peu curieux de voir, pour la vingtième fois, *Euphrosine et Coradin*, malgré les charmantes mignardises de mademoiselle Philis, je quittai le théâtre de la rue Feydeau. Arrivé sous le passage, je rencontrai notre moderne Tyrtée, avec Aline, reine de Golconde, marchant bras dessus bras dessous, et se dirigeant vers le domicile de madame Belmont, en puisant, tour à tour, dans un gros sac de marrons.

Aux Variétés, la représentation finissait par *Jeanne Hachette :* l'héroïne de Beauvais, sous les traits de mademoiselle Cuisot, surnommée *l'archi-chancelière*, obtenait les suffrages les plus bruyans du public ordinaire de Potier et de Brunet. L'ovation était véritablement complète, et je ne concevais pas pourquoi le prince Cambacerès faisait assez grise mine dans une loge voisine du théâtre, entre ses deux acolytes ordinaires, MM. d'Aigrefeuille et de Ville-Vieille. J'eus bientôt le mot de l'énigme. Cuisot, après avoir déposé la bannière de Beauvais, montait dans la voiture de Son Altesse :

— Petite, lui dit le prince au moment où je traversais le boulevart, tu as été ce soir au dessous de toi-même.

— Cependant, Monseigneur, les applaudissemens du public...

— Fadaise! le derrière de ta jupe formait beaucoup trop de plis...

Tandis que Jeanne Hachette se plaçait au fond du carrosse de l'archi-chancelier, ce grand dignitaire de l'empire et ses deux satellites, debout, près du marche-pied, se trou-

vaient groupés de telle sorte que les pointes de leurs pacifiques épées formaient une fourchette.... Le crayon satyrique avait été fidèle, physiquement et allégoriquement.

En retournant chez moi, pour reposer quelques heures ma tête sur un oreiller, aubaine que je n'avais pas eue une seule fois depuis cinq semaines, je trouvai toutes les rues remplies de Parisiens sortant des spectacles, avec leur provision d'enthousiasme patriotique. Chacun fredonnait ou les refrains guerriers du Caveau Moderne, ou les chants excitateurs exécutés dans les théâtres. On marchait à grands pas, menaçant du geste Cosaques et Calmouks ; les regards, l'accent, la pantomime animée de ces bons citadins provoquaient de loin les phalanges du Nord, et compensaient au moins la sacrilége indifférence des beaux fils que j'avais entendu raisonner des désastres de la patrie, le sourire sur les lèvres, le cure-dent à la main. Et tandis que je prenais bonne note de cet élan consolateur, le marteau des portes retentissait, les citoyens rentraient, les chants s'affaiblissaient, le silence gran-

dissait, la lumière s'éteignait aux croisées... le patriotisme s'endormait...

Mais je me dis, en tournant moi-même la clé de mon appartement désert : Demain, au retour de l'aube, je trouverai enfin l'enthousiasme sur ma route; je rencontrerai de longues colonnes de volontaires courant secourir nos légions affaiblies, et seconder, dans une guerre de partisans, ces malheureux paysans, que ruinent l'invasion et le pillage qui la suit. Les Parisiens qui possèdent, ceux qui étalent aux vitres lumineuses leurs richesses commerciales, ceux qui savent que les capitales livrent avec elles à l'ennemi, non seulement le trône du souverain, mais l'indépendance de la patrie; ceux-là sentiront que ce n'est pas sur le seuil de sa maison, au chevet de la couche conjugale, près de l'asile mystérieux où repose la vierge pure, qu'il faut défendre les biens et l'honneur de la famille; ils comprendront que Paris doit être couvert dans les plaines de la Picardie, de la Champagne, de la Brie; les souvenirs de 1792 ne sont pas éteints encore dans le cœur des Français de quarante ans, et d'hé-

roïques traditions y suppléent parmi les Français de vingt-cinq.

Le lendemain, je trouvai en effet sur la route quelques centaines de volontaires, mais pas de ces citadins que j'avais vus, la veille, serrer sous le bouton d'uniforme leur abdomen rebondi; pas de ces spéculateurs qui se faisaient une parure du harnais militaire pour s'en faire à l'événement un mérite; pas de ces enthousiastes chanteurs, dont le dévouement éclatait en *la* majeur ou en *ré* mineur, accompagné d'une foudroyante pantomime. Les soldats improvisés que je rencontrais appartenaient à des classes prolétaires qui, ne possédant rien, se vouaient à protéger la propriété; à ces classes que d'insultantes précautions laissaient sans armes parce qu'elles étaient sans biens... D'autres chantaient des victoires futures; eux allaient essayer de les conquérir. « On nous refuse des fusils, disaient-ils avec le sentiment plus joyeux qu'amer de la défiance dont ils étaient l'objet, hé bien! nous combattrons l'ennemi avec les échalas des vignobles champenois. »

L'officier d'ordonnance dont nous compulsâmes les notes en 1814 avait jugé trop sévèrement les Parisiens du commerce et de la bourgeoisie : ils combattirent le 30 mars, sinon avec ordre, du moins avec résolution, sous le commandement du maréchal Moncey. La garde nationale compta des victimes dans ses rangs; mais personne assurément ne vit cette prétendue jeunesse confédérée, qui, selon l'auteur *bicéphale* de *Thadeus le ressuscité*, s'était formée pour disputer pied à pied, aux troupes coalisées, le sol sacré de la patrie. On sait bien que, depuis la restauration, les hommes de vingt à vingt-cinq ans ont fait rafle de lauriers dans toutes les carrières; mais nous supplions instamment les romanciers contemporains de laisser aux vieux soldats de Napoléon le pauvre petit honneur d'avoir combattu pour le salut de la France en 1814, après avoir combattu, durant vingt années, pour ce qu'on appelait dans le temps sa gloire. Nous qui avons vu cette époque, il ne nous souvient pas qu'il existât alors, ni dans la capitale ni dans les départemens, de jeunesse confédérée

qu'animât le zèle héroïque que mentionnent MM. Masson[1] et Luchet. Les gardes d'honneur, devenus militaires un peu contre leur gré, se battirent cependant fort bien; mais, après leur départ, l'ardeur juvénile dont parlent ces écrivains ne se retrouva que dans les braves élèves de l'école Polytechnique et de l'institution d'Alfort; le surplus de la jeunesse parisienne se confédérait volontiers pour boire du punch ou pour manger des huîtres au Rocher de Cancale.... Les dépendances du roman sont vastes : on peut y avoir ses coudées fran-

(1) M. Michel Masson rendit, en 1829, un compte fort sévère du roman intitulé les : *Marionnettes politiques*, que la vogue accueillit pourtant. Rédacteur du *Figaro*, ce jeune écrivain ne daigna pas même considérer que cette composition, librement pensée, pouvait servir la cause populaire, en frappant au moins de ridicule les dominateurs du jour; il ne vit sans doute dans sa tâche qu'un rival à fustiger. L'auteur des *Marionnettes politiques*, échappé au fouet du Juvenal de la cité Bergère, s'en félicite aujourd'hui, puisqu'il peut consigner ici l'éloge franc et sincère du talent distingué de M. Michel Masson, romancier plein d'ame, de grace et d'énergie tour à tour, dont les ouvrages sont placés, avec justice, au premier rang des productions du genre.

ches; mais, lorsqu'on aborde le domaine de l'histoire, il faut retracer les faits d'après son témoignage, non d'après des affections d'âge ou de coterie : on ne refait pas la vérité.

VIII.

LES FEMMES DE CHAMBRE DE L'IMPÉRATRICE.

—

Il est un malheur que les femmes cachent aussi soigneusement qu'elles cacheraient un crime : ce malheur, c'est celui de vieillir. Elles craignent la déposition des témoins de ce grand forfait de la nature, et les éloignent autant qu'elles peuvent.

Au moment où le service intérieur de l'im-

pératrice Joséphine fut organisé, le nombre de ses femmes de chambre était assez considérable; elles devaient exercer par quartier. Mais cette sorte d'étiquette, qui poursuivait sa majesté jusque dans ses habitudes les plus secrètes, ne tarda pas à lui déplaire. La compagne du grand Napoléon arrivait à cet âge où le mystère du cabinet de toilette est, pour la coquetterie, un auxiliaire indispensable. Le temps, comme s'il eût regretté d'avoir ménagé, beaucoup au delà du terme de ses condescendances ordinaires, les charmes de la belle souveraine, semblait vouloir compenser ce retard : ainsi le postillon qui s'est arrêté sur la route se presse ensuite pour gagner son relai; et, sous le rapport de la célérité, le temps est un postillon terriblement scrupuleux. Joséphine, contrainte de reconnaître que chaque jour, en faisant tomber une fleur de sa couronne d'attraits, laissait découvrir une ride naissante, hôtesse importune de son front, voulut au moins dérober, autant que possible, cet inévitable ravage des ans. Pour ses anciennes femmes de chambre, il était lent

et presque insensible ; mais il eût été trop affligeant de livrer ces altérations, déjà si remarquables, à toute cette cohue qui menaçait de faire irruption au palais, sous le titre de service intérieur. Madame Saint-Hilaire, première femme de chambre, eut mission d'intercéder auprès de l'empereur, afin que l'impératrice fût autorisée à ne conserver, avec cette directrice suprême de sa toilette, que les demoiselles admises précédemment aux intimités du déshabillé et de ses confiantes exhibitions.

Cette réforme ne fut pas chose facile à obtenir : Napoléon se montrait amoureux de l'étiquette comme d'une maîtresse nouvelle ; les grands hommes, à certaines heures, redeviennent tout petits enfans, surtout lorsqu'ils se laissent bercer par la vanité. Napoléon s'amusait en véritable gamin des jouets de cour qu'il venait de se donner : on devait craindre qu'il ne criât si l'on tentait de lui en ôter quelques uns. Cependant sa majesté, convaincue que Joséphine ne se déciderait jamais à livrer aux regards profanes la dégénérescence d'appas qu'elle s'efforçait, avec beaucoup d'art, de

lui cacher à lui-même, consentit à ce que mademoiselle Avrillon, et deux ou trois autres prêtresses accoutumées du sanctuaire, y pénétrassent seules avec madame Saint-Hilaire.

Cette première femme de chambre n'avait pas même le privilége de se présenter chez l'impératrice à tous les instans de sa toilette : elle n'entrait jamais *à la chemise*, et n'était introduite *au corset* que dans les circonstances urgentes. Il est si cruel d'exposer, à travers une batiste indiscrète, des formes amaigries, un fémur qui se trahit; et comment, au dessus d'un tuteur de satin, armé d'épaisses baleines, laisser voir des trésors qui n'ont plus l'éclat de l'albâtre, et qui en ont encore moins, hélas! la consistance?... Comment laisser promener le regard sur des fibres brisées, sur une teinte de bistre, remplaçant le coloris de la fraise purpurine? Impossible!!! La première femme de chambre n'était admise ordinairement qu'*au rouge*.

Madame Saint-Hilaire avait été jadis femme de chambre de madame Adélaïde, tante de Louis XVI; peut-être dut-elle à ce précédent

l'honneur d'être admise à diriger le service intérieur de la chambre : Napoléon recherchait les types du vieux Versailles. Il faut cependant remarquer que l'empreinte d'ancien régime devait commencer à s'effacer chez l'ancienne camériste de madame Adélaïde : elle avait épousé le général Saint-Hilaire, officier dont les rudes allures étaient loin de ressembler aux délicatesses des cours ; et l'on sait que le plus beau poli devient terne par le frottement habituel d'un corps rugueux.

Le général Saint-Hilaire était pourtant courtisan à sa manière, ainsi qu'on peut en juger par le trait, passablement caractéristique, que voici. Au moment où le peuple et l'armée furent consultés sur la question du consulat à vie, ce général, ayant reçu des ordres à cet égard, réunit la troupe placée sous son commandement, et lui fit entendre cette singulière allocution : « Camarades, il est question de « nommer le général Bonaparte consul à vie, « et vous êtes appelés à vous prononcer sur « cette nouvelle dignité à conférer au premier « magistrat de la république. Vos opinions

« sont parfaitement libres, mes enfans; je « ne veux influencer personne... Seulement, « je vous préviens que le premier d'entre vous « qui ne votera pas en faveur du premier con- « sul sera fusillé comme un Jean f..... à la « tête de son régiment... »

Nous aurions eu peine à croire réelle cette manière orientale de poser une question de liberté publique, s'il nous eût été permis de révoquer en doute la véracité de l'anecdote; mais l'autorité de laquelle nous la tenons est irrécusable : elle est empruntée des *Révélations d'un page*, ouvrage dont M. Saint-Hilaire fils est l'auteur; et certes on ne se plaît point à broder la vie de son père d'aussi singulières enjolivures.

Si le brave général Saint-Hilaire interprétait un peu militairement les droits civiques, il n'attaquait pas avec moins de résolution les redoutes et les bataillons carrés : cet officier fut, pendant vingt ans, l'hôte le plus ordinaire des bulletins de la grande armée; et si ces relations, quelquefois *poétisées* aux dépens de la vérité, enflaient le succès de

nos armes, jamais les mentions honorables décernées à la valeur du général Saint-Hilaire ne furent des exagérations.

Cependant l'impératrice Joséphine, après avoir éloigné de son service intérieur les superfluités de personnel dont elle redoutait l'observation minutieuse et l'indiscrétion, craignit d'avoir trompé gravement des espérances, et compromis des intérêts que l'empereur avait voulu servir. Madame Saint-Hilaire, dans une seconde démarche auprès de Napoléon, fut chargée d'obtenir une compensation pour les dames éliminées du cabinet de toilette, et l'on en fit des dames d'annonce.

Telle est l'origine de ces fonctionnaires au babil incessant, dont nous avons esquissé ailleurs les habitudes et l'inanité quelque peu médisante : les dames d'annonce, réformées des cabinets réservés, en avaient porté les mœurs au salon d'introduction.

Un fait que nous devons mentionner à la gloire de la première compagne de Napoléon, c'est qu'elle n'hésita pas un instant à conserver quelques jolies femmes de chambre; et si l'on con-

sidère combien, à cet égard, sont grandes les répugnances des dames de haut lieu, il sera facile de reconnaître que Joséphine laissait évanouir doucement ses inclinations coquettes. On peut même dire que cette princesse acceptait, sans trop de murmures, les années que le temps laissait tomber sur sa vie, pourvu qu'elle pût les totaliser à sa manière, et qu'on ne l'obligeât pas à dévoiler leurs outrages. Conserver de jolies camérístes était, de sa part, une preuve incontestable d'amendement; car elle avait eu jadis à se plaindre d'une sorte de rivalité d'antichambre, portée jusqu'à la plus étrange audace. Nous rapportons cette anecdote, comme un nouveau témoignage et de l'esprit supérieur et de la bonté de Joséphine.

En 1797, madame Bonaparte, devant rejoindre son époux en Italie, après la glorieuse campagne qui se termina aux portes de Vienne, emmena, pour femme de chambre, une demoiselle Louise, grande fille à la taille souple et élancée, aux traits piquans sans être réguliers, et dont le regard provocateur faisait présumer peu de ténacité dans les principes

de vertu qui font le plus bel apanage du sexe.

Madame Bonaparte avait pour chevalier conducteur le colonel Junot, aide-de-camp du général en chef; ses prétentions offraient-elles quelque analogie avec celles des dames *générales* qui considèrent les aides-de-camp de leurs maris comme les leurs ? Nous ne le pensons pas; mais Joséphine croyait au moins avoir acquis le droit d'occuper le premier rang dans les attentions de son compagnon de voyage. Il y avait certainement beaucoup de charme dans l'entretien de la future impératrice, et mademoiselle Louise ne savait pas dire trois mots qui eussent le sens commun; mais un colonel n'est point un académicien : Junot, dont l'esprit visait au romantisme, trouva que l'amabilité de madame Bonaparte était trop classique, et qu'il y avait beaucoup de poésie dans les yeux de sa camériste. Il s'ensuivit que mademoiselle Louise, qui se trouvait placée dans la berline vis-à-vis de l'aide-de-camp, l'occupait plus souvent que la grande dame assise à sa droite. Ce sont là de ces choses qu'une femme ne tolère jamais quand elle n'a pas cinquante

ans. Le second jour du voyage, madame Bonaparte déclara qu'elle voulait jouir sans obstacle des beaux sites de la route, et Louise fut reléguée dans une voiture de suite. Le dépit choisit rarement bien ses expédiens; Junot devint taciturne et dormeur après l'expulsion des beaux yeux dans lesquels se *miraient ses yeux*, comme dit la chanson.

Or, on voyageait non pas précisément à petites journées, mais de manière à ne pas altérer un teint que Bonaparte devait trouver frais et vermeil, au moment d'une réunion tant soit peu déterminée par certains soupçons jaloux dont plusieurs mémorialistes ont parlé. On couchait donc toutes les nuits. Que se passait-il le soir, à la couchée, entre le colonel et mademoiselle Louise? C'est ce que nous ne pouvons dire précisément; mais cet officier devint de plus en plus dormeur en voiture, de moins en moins disposé à faire les frais d'un entretien spirituel, qu'il était pourtant capable de soutenir. Madame Bonaparte sentit qu'elle s'était décidément inspirée d'un mauvais

moyen; et force lui fut bien d'admirer, en effet, les beaux sites de la route.

On a prétendu que Joséphine, à son arrivée à Milan, se plaignit du défaut d'égards auquel Junot s'était abandonné en route, et qu'elle ne le lui pardonna jamais. Cette double assertion doit être entièrement controuvée: d'abord la plainte portée sur *un défaut d'égards* en voyage eût été d'une indicible maladresse, parce qu'elle eût provoqué de peu charitables interprétations; et, quant au ressentiment indélébile que l'on a prêté à notre voyageuse de 1797, chacun sait qu'il ne pouvait émaner de son caractère. En un mot, Joséphine avait trop d'adresse et trop de bienveillance pour qu'on ait dit vrai des suites d'une déconvenue qui l'avait pourtant affligée. Nous retrouverons même, dans la suite de l'aventure, des témoignages positifs de la finesse avec laquelle madame Bonaparte dissimula son dépit, et de l'extrême bonté qui la porta plus tard à l'oublier.

A Milan, l'intrigue commencée en route entre Junot et mademoiselle Louise continua

quelque temps; en pays conquis, les guerriers sont toujours riches, même sans rien faire pour le devenir, mais en faisant des dettes pour le paraître; la femme de chambre de madame Bonaparte fut mise sur un fort bon pied par son amant. Cette fille conservait un souvenir amer de l'humiliante expulsion que sa maîtresse lui avait fait subir en route; elle trouvait que le sommeil habituel du colonel Junot ne l'avait pas vengée complètement, et se chargea du surplus de la vengeance. Mais elle se prit à l'exercer avec tant de respect, son dévouement auprès de Joséphine se montra si empressé, qu'il fut impossible à celle-ci de trouver une seule fois l'occasion de maltraiter sa femme de chambre.

Cependant Louise, plus heureuse, augmentait, de jour en jour, sur le cœur de sa maîtresse, cet amas de fiel qu'il ne lui était pas permis d'épancher, à peine de paraître jalouse d'une fille d'antichambre. Celle-ci, toujours alerte, toujours attentive et prévenante dans son service, toujours d'une extrême simplicité dans sa mise, tant que la séance de toi-

lette durait, disparaissait du palais Serberoni, qu'habitait Joséphine, dès que cette séance était terminée; et, deux heures après, le petit bonnet, le tablier blanc de Louise, étaient remplacés par la plus élégante parure. Une calèche d'un goût délicieux, rencontrée au Cours, couvrait-elle de poussière la calèche plus modeste de madame Bonaparte en la coupant : c'était l'équipage de mademoiselle Louise. Tous les regards, fixés au théâtre sur la fraîche toilette de Joséphine, se reportaient-ils soudain vers une autre loge que la sienne, c'était mademoiselle Louise qui venait d'entrer, et dont la toilette, plus fraîche encore, enlevait les suffrages à celle de madame Bonaparte; enfin, l'épouse du général en chef remarquait-elle en passant une jolie étoffe, un ruban nouveau, un chiffon proclamé charmant par le *Journal des modes*, il fallait qu'elle se hâtât beaucoup pour que mademoiselle Louise n'en fît pas l'acquisition avant elle.

Voilà ce qui se passait chaque jour, de trois heures à minuit; et, le lendemain, au lever de Joséphine, la soubrette Louise, en petit bonnet,

en tablier blanc, se montrait la plus empressée, la plus humble des servantes.

Un matin, qu'elle semblait s'efforcer de rendre sa main encore plus légère, pour peigner la belle chevelure de Joséphine, afin de lui épargner le moindre tiraillement, l'incomparable Pauline Bonaparte, qui n'était pas encore madame Leclerc, tomba comme une bombe dans le cabinet de toilette de sa belle-sœur. Louise, en la voyant entrer, crut remarquer dans ses beaux yeux le feu du courroux, animant un regard obliquement dédaigneux qui s'était un moment arrêté sur elle. La camériste présuma qu'il allait être question de sa vogue, de ce que l'on appelait, parmi les dames françaises, son luxe impertinent; sous prétexte d'une réserve discrète, elle quitta le cabinet.

— Est-il possible, ma sœur, dit Pauline dès que Louise fut sortie, que vous puissiez conserver cette fille auprès de vous.

— Pourquoi la renverrais-je donc, ma sœur? répondit avec calme madame Bonaparte.

— Est-ce bien vous qui me le demandez?

reprit Pauline étonnée; mais n'est-ce pas un scandale que le luxe de cette créature?

— Scandale pour elle, oui, j'en conviens; et que nous importe?

— Comment! vous trouvez tout simple d'être éclipsée publiquement par votre femme de chambre...

— S'en formaliser, ma chère Pauline, ne serait-ce pas convenir qu'il n'est de distinction possible que par la parure.

— Je n'en connais pas au moins qui frappe davantage la multitude...

— Hé bien, ma sœur, il faut lui laisser ses frivoles préférences, et se contenter de l'assentiment des gens sensés.

— Ah! bien, je ne suis pas de votre avis; rien n'est ennuyeux comme les gens sensés, et j'aime mieux le suffrage des fous : c'est plus gai... A votre place, je ferais défendre à cette petite Louise sa calèche, sa loge au théâtre et sa parure insolente...

— Beau moyen! pour l'empêcher d'être ridicule, je le deviendrais plus qu'elle : nous changerions de rôle. Non, ma sœur, je laisse-

rai cette folle suivre jusqu'au bout sa courte carrière de splendeur. Hélas ! elle ne se doute guère du sort qui l'attend; bientôt elle le saura : le terme de son illusion sera le commencement de sa pénitence, et les retours du sort sont plus constans que ses faveurs. Si le luxe de Louise blesse quelqu'un, son délaissement, sa misère seront, soyez en sûre, de terribles vengeurs.

La prédiction de Joséphine ne tarda pas à s'accomplir : les tendresses d'un amant de circonstance n'excèdent guère en durée l'aubaine qui en fut l'origine, et Junot s'était étonné plus d'une fois d'éprouver encore, après quinze jours de constance, quelques lueurs périodiques d'amour pour la soubrette Louise... Quinze jours plus tard, le sujet de la surprise du colonel avait cessé, et le dénouement de cette aventure s'était accompli, certain soir, à la pointe de la botte.

On revint à Paris. Bonaparte, informé à Milan des intrigues de mademoiselle Louise, par madame Leclerc, qui ne s'était pas montrée aussi confiante en toute chose ; Bonaparte,

après avoir approuvé la conduite prudente de Joséphine à l'égard de cette femme de chambre, exigea son renvoi, maintenant qu'elle ne pouvait plus se plaindre qu'on l'eût abandonnée en pays étranger... Ce fut encore une fortune manquée. Si Louise eût pénétré davantage en Italie ; si, par exemple, elle se fût rendue à Rome, sa destinée pouvait être différente : dans la cité sainte une femme bien pourvue d'appas et de tempérament rencontre toujours sur son chemin quelque cardinal, quelque général d'ordre monastique, disposé à trouver toute beauté assez vierge, quand elle n'a été courtisée que par des Français. Mais, lorsque la pauvre fille avait été abandonnée par Junot, il ne lui restait plus de son superflu assez de nécessaire pour cheminer vers le saint-siége ; et mademoiselle Louise ne pouvait entreprendre, en souliers de bal, un si long voyage, à travers les routes pierreuses de l'Apennin.

Ainsi que tous les astres de son espèce qui s'éteignent, Louise roula quelque temps, comme une comète vagabonde, dans les régions de l'infime galanterie : tantôt attachée à la car-

rière nomade d'un comédien de la grande banlieue; tantôt aidant un étudiant du pays latin à dévorer, en trois jours, les ressources destinées à ses besoins d'un trimestre.

Cette vie de débauche et d'orgie eut bientôt flétri les charmes de l'ex-camériste de madame Bonaparte; sa santé même, détériorée par les excès, l'obligea à chercher un refuge à l'hôpital : la conduire à l'Hôtel-Dieu, dans un fiacre, fut le dernier service que lui rendit son dernier amant.

Le titre d'ancienne femme de chambre de madame Bonaparte, qu'elle eut soin de se donner, lui valut les soins assidus des élèves internes; en peu de semaines elle fut rétablie; mais aucune trace de beauté ne reparut sur son visage. Le vice ne pouvait plus être une ressource pour elle : car le vice n'en voulait plus. Louise, réduite à la dernière misère, essaya de faire connaître sa triste situation à la bonne Joséphine qui, dès lors, habitait les Tuileries avec le premier consul... Ah! sans doute, si ses placets fussent parvenus, elle eût été secourue; mais, couverte de haillons hideux,

elle était sans cesse repoussée par les concierges des guichets, et l'infortune ne trouve point de commissionnaires.

Un soir (c'était dans l'automne de 1802), Louise allait tenter une dernière fois de remettre une pétition au gardien du guichet dit de l'Échelle, lorsqu'une voiture, qui sortait rapidement de l'enceinte du Carrousel, la renversa et lui passa sur le bras gauche, qui fut fracturé en deux endroits. Au cri qu'elle poussa, un jeune homme sauta de la voiture, et, aidé de son jockey, plaça dedans la pauvre blessée. Puis il dit : A l'hôtel.

Ce jeune homme était un officier anglais, que le traité d'Amiens et la renommée de Véry avaient amené récemment à Paris. Il fit soigner Louise avec les plus grands égards. Au bout de quarante jours elle était parfaitement guérie; et, huit jours après, le jockey qui avait aidé son maître à la relever, sous le guichet de l'Échelle, l'épousait à la municipalité du premier arrondissement...

— Ah! c'est très-bien, John, lui dit l'officier; nous devions un dédommagement à cette

Française; je suis beaucoup fort satisfait que tu l'épouses; autrement je l'aurais épousée moi-même.....

Ceci se passait en novembre 1802; six mois plus tard, le jockey anglais avait crevé un œil à sa femme d'un coup de poing classique de boxeur, et était retourné en Angleterre avec son maître. Louise, abandonnée, borgne et plus misérable que jamais, fut très-heureuse d'être adoptée par les cochers de fiacre de la place Beauveau, qu'elle avait habitée avec son mari. Là, l'élégante nymphe de Milan fut commise à la garde des tonneaux où s'abreuvaient les coursiers à l'heure qui se tenaient sur la place; par surcroît d'aubaine, elle ouvrait et fermait la portière des chars numérotés, quand le coup de pied rival de quelque concurrent ne l'éloignait pas du théâtre de cette chétive industrie.

Elle l'exerçait depuis plusieurs années, lorsque je ne sais quel prince étranger, logé à l'Élysée, donna un bal dans ce palais. L'empereur, l'impératrice, toute la famille impériale, tous les dignitaires de l'empire, devaient y as-

sister. Une superbe illumination, disposée avec goût autour du portail, inondait la rue de lumière. La cour du palais, entièrement couverte de tapis représentant un gazon fleuri, était entourée d'un triple rang d'orangers, de grenadiers et de lauriers-roses; et de la porte, restée ouverte, on entendait les sons lointains d'une musique enivrante.

Elle était là, devant la porte, cette pauvre Louise, vieille à vingt-huit ans, courbée par ses fatigues habituelles et par le faix, plus accablant encore, de la misère... Ah! malheur, malheur! si, en balayant le pavé pour que le pied des grandes dames ne fût pas souillé, Louise se souvenait encore qu'elle aussi avait eu le pied chaussé de satin blanc, et que, pour elle, les suaves accens de l'harmonie étaient tombés de l'orchestre doré.

Tout à coup l'on crie : « Les voitures de l'impératrice... » Louise a tressailli; une idée subite vient de poindre dans son esprit; elle le domine; elle brûle le foyer où elle se forme, grandit et se fixe avec toute la puissance d'une résolution dès long-temps mûrie... Trois mots

résument cette idée, et Louise les prononcera : « *Je lui parlerai*, dit-elle. »

Cela décidé, Louise se prend à balayer avec ardeur le pavé sur lequel va se poser le pied impérial. La première voiture s'arrête; deux femmes en descendent : c'est Joséphine et la princesse Borghèse... Un cavalier superbement vêtu, qui galopait à cheval à la portière de droite, a mis pied à terre pour offrir sa main aux princesses : Louise le reconnaît à travers un éblouissement : c'est le duc d'Abrantès, colonel-général des hussards, c'est Junot..... (dit une tradition dont nous ne garantissons que la probabilité historique.)

Résolue comme on l'est en se noyant lorsqu'on se cramponne à une dernière planche de salut, la pauvre balayeuse pose doucement un genou en terre et dit d'une voix étouffée :

— Un regard de Votre Majesté... je suis Louise.....

— Louise, répéta Joséphine en cherchant à rallier ses souvenirs.

— Louise... votre ancienne femme de chambre, balbutia la balayeuse.

— En effet, je te reconnais, dit l'impératrice, profondément émue... Hé bien, ma sœur, ajouta-t-elle en se tournant vers la princesse Borghèse.

— Je comprends Votre Majesté, répondit la sœur de Napoléon.

L'écuyer avait fait éloigner un peu Louise.

— M. le duc, reprit l'impératrice avec un sourire incisif, en s'adressant au colonel-général Junot, il ne faut pas méconnaître ses anciennes connaissances... Voici ma bourse, joignez-y la vôtre et secourez *notre* pauvre Louise. Vous devez être généreux, vous à qui il ne manque qu'un bâton de maréchal d'empire.....

— Tiens, malheureuse, dit le duc en posant les deux bourses dans la main de l'infortunée; ce bâton de maréchal d'empire, qu'on ne me rappelle pas sans malice, c'est toi, peut-être, qui me l'as enlevé.

Deux jours après, le corbillard du pauvre conduisait un corps au cimetière de Montmartre : c'était Louise..... Une trop forte émotion l'avait tuée.

Hâtons-nous de citer, comme une contre-

partie de l'ambition de l'imprudente Louise, le zèle et le dévouement d'une femme de chambre qui sut n'être jamais hostilement jolie près de Joséphine : chacun a déjà compris qu'il s'agit de mademoiselle Avrillon. Cette demoiselle avait suivi toutes les phases de fortune et de grandeur qui s'accumulèrent dans la vie de l'impératrice; elle fut bien plutôt la confidente, la favorite de cette princesse, que sa femme de chambre. Initiée jadis à ses faiblesses, personne n'avait su mieux les oublier. Mademoiselle Avrillon, ainsi que ses Mémoires le prouvent, modifia successivement le thème de ses souvenirs; de sorte qu'il ne lui en restait, à la fin de l'empire, que de favorables à sa bienfaitrice : la mémoire du cœur avait entièrement converti la mémoire de l'esprit.

Lorsque Joséphine, descendue du trône et de la couche de Napoléon, exila au château de Navarre une tendresse qui ne devait pas être remplacée aux Tuileries, mademoiselle Avrillon ne quitta pas la souveraine répudiée : l'amitié ne répudie point, elle, les personnes que la politique disgracie. Cette femme de chambre de

Joséphine fit alors partie de sa maison d'honneur, plus que du service de sa chambre; les officiers et dames de l'impératrice couronnée s'arrangèrent volontiers de ce surcroît de faveur, qui plaçait mademoiselle Avrillon à leur niveau. On va voir jusqu'à quel point peut être portée la ductilité de l'esprit de cour : Nous avons à rapporter un fait dans lequel les courtisans du XIX^e^ siècle surpassèrent ceux du grand roi, courbés devant l'ancienne gouvernante des enfans d'une courtisane.

Durant l'un des derniers hivers que Joséphine passa à Navarre, les belles nappes d'eau glacées qui s'étendaient devant les croisées du château inspirèrent à ses habitans le désir de faire glisser leur oisiveté habituelle sur ces surfaces étincelantes, où venaient se briser les pâles rayons d'un soleil de janvier. Mais on n'avait point de traîneaux; en faire confectionner à Paris, c'était risquer de voir arriver le dégel avant ces voitures hyperboréennes; on imagina d'y suppléer en faisant adapter des roulettes à des fauteuils. On ne sait si les dames de la cour de Navarre se dirent entre elles :

Il est plus dangereux de glisser
Sur le gazon que sur la glace....

Mais elles ne virent pas assez le danger de ce dernier genre d'exercice, dans la circonstance qui nous occupe. Voilà donc une vingtaine de fauteuils roulans, érigés en traîneaux, sur la plus grande des pièces d'eau; un cavalier galant, patins aux pieds, pousse chacun de ces siéges, qui vont..... comme sur des roulettes.

Ce furent d'abord de joyeuses saillies, des fou-rires bruyans; puis les petits cris des peureuses; puis les gentilles moqueries prodiguées aux patineurs inexpérimentés qui tombaient... Tout à coup un cri déchirant s'élève du groupe des glisseurs... c'est un affreux malheur qui vient d'arriver à mademoiselle Avrillon : l'une des roulettes de son fauteuil s'est détachée; elle en est tombée rudement, et s'est fracturé la jambe en deux endroits.

L'impératrice, informée de cet accident, se montra désespérée; elle pleura comme Made-

leine au pied de la croix, et dès qu'elle sut que la double fracture était réduite, elle monta rapidement le petit escalier noir qui conduisait à la chambre de sa camériste, pour lui prodiguer les plus expansifs témoignages d'intérêt et de regret.

Eugène et Hortense, qui se trouvaient alors à Navarre, voulurent aussi exprimer à mademoiselle Avrillon le chagrin que leur causait son accident; en cela les enfans de Joséphine sympathisaient avec une de ses vives affections : c'était un devoir filial. Mais comment caractériser ce qu'on va lire?

Pendant deux mois, il n'y eut à Navarre ni grands ni petits appartemens; les présentations solennelles furent rares, les cercles plus rares encore; en un mot, la cour de Navarre semblait être enveloppée d'un crêpe funèbre. Joséphine passait une partie de la journée près du lit de sa favorite, travaillant à son chevet comme une couturière diligente, lui donnant au besoin la boisson prescrite par le médecin. Le soir (voilà le plus curieux), des pas nombreux retentissaient sur le petit escalier : c'é-

taient les dames et les officiers de l'impératrice qui venaient faire leur cour. On prenait place; des conversations se formaient; quelquefois des parties s'arrangeaient; les valets, les pages montaient et descendaient une espèce d'échelle de meunier, pour le service qui se faisait d'ordinaire dans les salons de Sa Majesté.... Et mademoiselle Avrillon, dans son lit, semblait être et était, par le fait, la souveraine autour de laquelle gravitaient tous ces empressemens.

Voilà les courtisans, voilà bien leur esprit malléable : se pliant avec toutes les allures des grands; épousant ou paraissant épouser toutes leurs affections; adoptant pour idole tout ce qui leur plaît, et se faisant souris pour se musser sous toutes les portes, au gré des puissances dont ils attendent fortune, faveur ou crédit. Les courtisans de Louis XIV dirent : « Votre Majesté » à la fille d'un concierge de prison; ceux de Louis XV, même revêtus du titre d'altesse, chaussèrent la pantoufle de la Dubarry ; mais la cour de Navarre mérita un brevet de perfectionnement, lorsqu'elle se courba devant le lit d'une femme de chambre.

IX.

LES AIDES-DE-CAMP DE L'EMPEREUR.

—

Dans la première livraison de cet ouvrage, nous avons mentionné, avec quelque détail, l'aide-de-camp de service auprès du premier consul; mais le sujet ne pouvait alors offrir tous les développemens qui se présentent aujourd'hui sous notre plume. Les attributions de ces officiers, sous l'empire, s'environnaient d'une dignité, d'une portion d'importance qui

leur donnaient une physionomie spéciale. L'aide-de-camp de Bonaparte était, comme celui d'un autre général, l'exécuteur pur et simple de ses ordres plus ou moins militaires; devant se faire au besoin l'aide-de-camp de madame, ainsi que fit trop imparfaitement Junot, durant ce malencontreux voyage d'Italie, qui effaça, dit-on, un bâton de maréchal de son horizon. L'aide-de-camp impérial fut, lui, un officier de la couronne, dont les devoirs prirent place, ainsi qu'on va le voir, au code impérieux de l'étiquette.

Les aides-de-camp de l'empereur étaient au nombre de douze; ils prenaient rang entre eux par ancienneté, non par la considération du grade. Il fallait cependant qu'ils fussent généraux; les officiers d'ordonnance étaient les sous-aides-de-camp naturels de sa majesté.

Il y avait toujours un aide-de-camp de jour dans la résidence impériale; toujours un cheval sellé ou une voiture attelée aux écuries pour le mettre à même d'exécuter avec célérité les ordres de l'empereur. Tant que la journée durait, cet officier-général ne devait communi-

quer avec sa majesté qu'en se faisant introduire par le chambellan, à moins qu'il ne s'agît d'un objet purement militaire et pressant : dans ce cas, il traversait les appartemens sans s'aboucher avec personne, et frappait doucement à la porte du cabinet impérial.

Mais lorsque l'empereur était au lit, l'aide-de-camp veillait exclusivement à la sûreté de sa personne. Il couchait dans la pièce voisine de celle où reposait sa majesté ; lui seul, avec les fonctionnaires du service particulier, pouvait pénétrer dans la chambre à coucher du souverain ; il était l'intermédiaire indispensable de toute communication nocturne avec ce prince. Lorsque, pour remettre une dépêche, ou pour tout autre motif, on devait éveiller sa majesté, il fallait frapper d'une manière convenue à la porte de l'aide-de-camp, qui tenait cette porte fermée en dedans et au verrou. Le général se levait, allait dans le premier salon recevoir le courrier ou la personne ayant à faire une communication ; puis, après avoir reçu la dépêche ou avoir entendu ce qu'on avait à dire à l'empereur, il rentrait dans sa chambre,

refermait les verrous sur lui, pour qu'on ne pût le suivre; et, frappant à la porte de l'empereur, il était introduit à son chevet par le mameluck Roustan, qui couchait, non dans la chambre de Napoléon, comme on le croit communément, mais dans une garde-robe voisine de la porte secrète.

Lorsque l'empereur sortait, l'aide-de-camp de jour se plaçait dans la seconde voiture, avec le chambellan de service; à moins qu'il ne dût monter à cheval et se tenir à la portière de droite. Dans ce cas, il devait se placer de manière à recevoir les ordres de sa majesté, sans toutefois attenter aux droits des écuyers qui, près des voitures, devaient occuper les places d'honneur.

A l'armée, les officiers rouges disparaissaient tout-à-fait; les généraux aides-de-camp remplissaient les fonctions des chambellans.

D'après ce que nous venons de dire des aides-de-camp de l'empereur, on voit qu'ils devaient faire preuve, non seulement d'un dévouement sans bornes, mais encore d'une aptitude spéciale, qu'ils ne possèdaient pas tous

au même degré. Ceux qui, dans la période napoléonienne, se montrèrent surtout à la hauteur de ces fonctions, furent Duroc, Caulaincourt, Marmont, Lemarrois, Rapp, Lavallette, Lauriston et Savary; les autres furent ou trop spécialement généraux de bataille, ou trop exclusivement hommes de cour pour exercer convenablement cet emploi mi-partie militaire, mi-partie courtisan. Parmi ces officiers, il en est que nous vous avons fait suffisamment connaître : Duroc et Rapp, par exemple. Encore quelques traits, pourtant, au portrait physique et moral de ce dernier. Rapp était un bel homme dans toute l'acception du mot, si l'on ne considérait en lui que le militaire : son visage au galbe carré, sa taille, sa corpulence, ses forces athlétiques, eussent fait honneur jadis à un sergent des gardes-françaises. Comme général, ses traits pouvaient sembler un peu communs; quelques dames disaient : c'est dommage; d'autres répondaient, mais non.... Rapp se piquait d'une franchise poussée jusqu'à la rudesse. Entêté comme un Alsacien qu'il était, jamais personne ne put se flatter

d'avoir vaincu son opiniâtreté; mais, du reste, bon, sincère, ami sûr, brave comme Duguesclin, calme au combat comme Jean-Bart, il ne manquait à ses belles qualités que le vernis des convenances. Dans le monde, il pouvait défier qui que ce fût de gaucherie, de maladresse, d'inhabitude de tout ce qui doit se faire ou se dire. Lorsqu'il arrivait dans un salon, on devait compter sur une émission féconde de balourdises, et malheur aux robes traînantes qui se trouvaient à portée de son pied de cuirassier. En un mot, l'ame de Rapp et l'enveloppe que le Créateur lui avait donnée, belles, chacune à sa manière, étaient également raboteuses... Quand on le voyait entrer ou qu'on l'entendait parler, il fallait s'écrier: gare la bombe.

L'empereur lui-même ne put jamais déterminer le général Rapp à broder le moins du monde ses pensées, pour les produire dans la bonne compagnie. Or, en 1805 ou 1806, il vint, dans les appartemens des Tuileries, étaler une preuve de franchise ultra-militaire, qui fit

baisser les yeux à plusieurs dames du palais qui se trouvaient là : Voici le fait.

Vers la fin du consulat, on avait élevé, sur la place des Victoires, la statue colossale du général Desaix : rien de moins étudié que cette figure, dont les traits courroucés, le regard furibond, la pose théâtrale et forcée, semblaient offrir le démenti du naturel doux, simple, presque candide du héros qu'on avait voulu représenter. Les attributs agencés autour de la statue révélaient, d'ailleurs, l'incurie du statuaire : par exemple, le général illustre s'appuyait contre un obélisque de granit, dont la proportion était telle, relativement au colosse qu'elle soutenait, qu'on pouvait la prendre pour une borne plutôt que pour un monument de la grandeur des Pharaons. Enfin, et c'était là le pis, le brave Desaix se présentait dans un état de nudité tellement antique, et le gigantesque de certains détails de ronde-bosse se produisait sous des formes si prodigieusement effrayantes, que les dames parisiennes, dont la pudeur est fort susceptible, alongeaient tous les jours leur chemin afin de

ne pas traverser la place des Victoires. C'était un grave inconvénient, qui, diversement commenté dans les flons flons du vaudeville et des ponts-neufs, donnait lieu à beaucoup de mauvaises plaisanteries. Les journaux eux-mêmes s'en égayaient dans leurs articles *variétés;* car nos gloires françaises ne s'étaient pas encore enrichies des feuilletons.

Donc, le général Rapp, avant de venir aux Tuileries, avait déjeuné au café qui fait le coin de la rue de Lafeuillade, et précisément un long article sur la statue de Desaix se trouvait dans le *Publiciste,* qu'il venait de lire. En sortant du café, le général voulut s'assurer par lui-même de l'exactitude des détails critiques sur lesquels le journaliste s'étendait avec une spirituelle prolixité; et Rapp demeura convaincu que les formes de son défunt ami étaient exagérées d'une manière plus exorbitante encore sur la pierre que dans l'article du *Publiciste*... L'aide-de-camp de l'empereur se rendit au château, bien déterminé à fixer l'attention de sa majesté sur les monstruosités qui obligeaient

journellement la beauté à faire un détour pour aller à ses affaires.

Rapp, plein de son sujet quand il arriva dans les salons des Tuileries, ne put prendre sur lui de retarder d'un seul instant son rapport : il commença à raconter et ce qu'il avait lu et ce qu'il avait vu, sans égard à la présence d'un nombreux auditoire de dames et même de demoiselles.

— Sire, vous connaissez la statue de ce bon Desaix, sur la place des Victoires.

— Oui, répondit l'empereur en souriant ; c'est une académie haute de sept pieds, qui fait peu d'honneur à notre école de sculpture.

— Ah! mais c'est que je viens de l'examiner avec attention.... et les détails...

— Vous m'en parlerez une autre fois, général.

— Je crains que cela ne me passe de l'idée, Sire.

— Non, non, je vous le rappellerai moi-même... Aujourd'hui, voyez-vous, il y a là des oreilles qu'il faut épargner.

— Parbleu! continua Rapp avec un bon

gros rire alsacien, le sculpteur n'a rien épargné, lui, à feu notre ami Desaix.

Ici plusieurs dames du palais, qui sans doute avaient craint de prendre le plus long, se mirent à examiner les dessins du tapis de pied.

— Allons, allons, général, à demain le rapport, dit Napoléon d'un ton presque sévère.

— C'est dommage, l'effet que ces monstruosités ont produit sur moi sera peut-être affaibli... Mais, tenez, Sire, j'ai retenu deux vers très-drôles, rapportés par un journal; permettez-moi de les dire à Votre Majesté.

— Va pour les vers, répondit l'empereur, qui crut ce distique étranger à la statue de Desaix.

L'aide-de-camp récita :

Le grand Desaix, modeste au comble de la gloire,
Demande à haute voix qu'on cache son histoire.

— Oh! traître, que venez-vous nous débiter, s'écria Napoléon en s'efforçant de garder son sérieux.

Et toutes les dames de regarder le tapis avec un redoublement d'attention : on eût dit que

chacune d'elles cherchait l'épingle du comte Almaviva.

On composerait, en général, des livres peu amusans, si l'on prétendait s'astreindre à peindre, avec un égal scrupule, les hommes qui ont marqué dans le monde par leur caractère, et ceux qui se sont recommandés plus paticulièrement par leur rang. a grandeur émanant des titres est bien peu lumineuse, considérée dans le passé; qu'il nous soit permis de choisir, parmi les aides-de-camp de l'empereur, ceux dont le nom s'environne d'un intérêt vraiment historique. Marmont vient en première ligne. Si, comme Napoléon l'a dit, ce général fut une de ses erreurs, l'on peut ajouter qu'il sembla se complaire à caresser cette erreur depuis le commencement de sa carrière jusqu'à sa chute; il la caressait encore sur le rocher de Sainte-Hélène, lorsqu'il disait : « La vanité a perdu Marmont; la pos-« térité flétrira justement sa vie; pourtant son « cœur vaudra mieux que sa mémoire. »

Marmont, comme aide-de-camp de Napoléon, nous échappe dès l'année 1798; mais,

lorsque le chroniqueur rencontre sous sa plume une vie si étrangement célèbre, il ne l'abandonne pas sans en faire jaillir quelques reflets caractéristiques.

L'empereur avait pour son ancien aide-de-camp, pour ce premier compagnon de ses prestigieuses actions, une tendresse vraiment paternelle : à chaque trait de valeur (et Marmont était vaillant), il lui donnait soit un nouveau grade, soit un nouveau titre, soit une nouvelle dotation : c'était l'enfant gâté de ses affections. Or, les enfans gâtés tournent souvent à mal, et leurs travers commencent d'ordinaire par l'exigence. En 1809, celle de Marmont se montrait déjà passablement avide, ainsi qu'on en va pouvoir juger. Ce général ayant remporté, le 11 juillet, un avantage remarquable sur le comte de Bellegarde, la sollicitude de l'empereur, prompte à lui tenir compte de ce succès, lui conféra la dignité de maréchal d'empire, et le créa *duc de Raguse*. Lorsqu'on lui apprit cette double promotion, le nouveau maréchal se trouvait au milieu de ses officiers qui, s'attendant sans doute à le voir

s'abandonner à de grandes démonstrations de joie, durent être fort surpris d'apercevoir sur sa figure l'expression de l'indifférence et presque du dédain. Leur étonnement augmenta lorsqu'ils l'entendirent prononcer ces paroles avec un sourire plein d'amertume : « Plaisant « duc que celui qui ne possède pas un pouce « de terrain dans son duché! et voilà précisé- « ment ce qui m'arrive... C'est aussi par trop « fort; l'empereur finira par faire rire à nos « dépens toute l'aristocratie de l'Europe ».

Cette plainte avait paru trop étrange aux témoins auriculaires pour ne pas être rapportée à l'empereur; l'affliction de ce prince fut vive et profonde; rien ne pouvait lui être plus sensible que l'ingratitude des hommes qu'il affectionnait. Mais, par une singulière tendance de ce naturel à part, cette ingratitude même n'altérait point l'attachement de Napoléon pour ceux qui s'en rendaient coupables : il était incorrigible dans ses préventions comme dans ses convoitises.... « Notre cousin de Raguse a « raison, dit l'empereur après un instant de « soucieuse réflexion, et je me suis trompé

« lorsque j'ai cru trouver en lui assez d'étoffe « pour en faire un dignitaire. Mais je ne puis « revenir sur ce que j'ai fait, et il n'y a ici de « remède que dans l'excès du mal..... Le duc « sera richement doté dans son duché, et ce « ne sera pas *en toises*, mais en milles qu'il y « pourra mesurer ses possessions. Écrivez, « baron Fain. » Et l'empereur dicta :

« Monsieur le duc, je vous croyais de taille « à vous passer de piédestal; j'ai reconnu mon « erreur; il vous faut des échasses pour pa- « raître grand : vous en trouverez sous ce pli « que je crois fort à votre convenance. » On assure qu'en recevant cette lettre et le décret qui s'y trouvait joint, Marmont se contenta de dire : *à la bonne heure*. Dans cette réponse, au moins vraisemblable, se révèle tout une ame.

Le maréchal duc de Raguse fit, du reste, honneur à ses titres par le faste dont il environna son gouvernement d'Illyrie : faste qui lui mérita le surnom de *Sire Marmont*.

Pour ceux qui connaissaient bien cet ancien aide-de-camp de Napoléon, il devint probable,

dès l'instant où l'étoile de ce souverain pâlit, que le dévouement de son favori allait suivre le déclin de son immense destinée ; et lorsque l'horizon resplendissant de richesses du maréchal Marmont disparut sous les nuages orageux de 1814 ; lorsque l'on put appeler celui qui naguère régnait sur l'Europe *l'empereur de Fontainebleau*, la défection du maréchal parut une conséquence toute simple.

Après avoir exploré de tels souvenirs, avec quel charme l'imagination ne se repose-t-elle pas sur la vie d'un autre aide-de-camp de Napoléon, dont la restauration eût fait une victime sans l'héroïque dévouement de sa femme. Lavallette fut aussi l'un des premiers compagnons de Bonaparte en Italie et en Égypte ; il ne se sépara de ce loyal serviteur, comme de Caulaincourt, que lorsqu'il sentit qu'il devait de tels hommes au service de la patrie.

Lavallette, ainsi que le duc de Vicence, ainsi que les comtes de Montesquiou, de Ségur et de Narbonne, appartenait à cette caste qui voulait bien vendre une grimace de dévouement à

l'empereur ; mais qui ne pardonnait pas à ces fidèles serviteurs de lui être dévoués réellement. Il devait retrouver un jour sur les cœurs du faubourg Saint-Germain un amas de fiel ; il n'eut pas fallu moins que tout le sang de cet homme vertueux pour dissoudre cet âcre dépôt. Mais l'héroïsme d'une femme arracha cette victime à ces haines héraldiques.

Pour le comte Louis de Narbonne, autre aide-de-camp de l'empereur, que fût-il devenu, grand Dieu ! durant la rancunière restauration, si sa mort, dans les murs de Torgau, n'eût prévenu le retour des Bourbons. Lui qui, disait-on, sentait courir dans ses veines cet auguste sang, comment eût-il purifié, aux yeux des légitimes et de leurs adhérens, plus royalistes qu'eux, et son ministère constitutionnel de 1792, et sa douce intimité avec la républicaine Staël, et surtout l'épisode de sa vie que nous allons raconter.

M. Louis de Narbonne, au moment où l'empire commença, avait fait onduler sa conscience à bien des événemens; il s'était plié, sous les lois de la nécessité, à beaucoup d'exigences

contradictoires, sans avoir pu accrocher solidement ses espérances aux entreprises qu'il avait tentées. Il arriva parmi les aides-de-camp de l'empereur encore tout meurtri des ressauts d'une fortune inhospitalière, et presque aussi léger d'argent que le barbier Figaro, lorsqu'il parcourait philosophiquement la Manche, l'Estramadoure, la Sierra-Morena, portant son bagage en sautoir..... Mais le fils *inofficiel* de Louis XV ne pouvait, lui, faire la barbe à personne, dans le sens allégorique du mot; aussi trouva-t-il presque tout le monde *inofficieux* à la cour impériale. L'empereur même lui fit d'abord peu d'accueil; sa majesté avait attaché volontiers à son service un homme qui passait pour appartenir à la race *des autres;* mais, précisément parce que sa majesté pensait que M. de Narbonne pouvait se prévaloir d'une telle origine, il le traitait sans conséquence : on sait que c'était la manière de Napoléon avec les *fiers* de l'ancien régime.

M. Louis de Narbonne se voyait donc ballotté, depuis quelque temps, par les conséquences d'un passé qui jetait chaque jour vers lui un

reflux incommode de créanciers, et par l'espoir peu flatteur d'un avenir avare de promesses. De ces deux points opposés de sa destinée, il ne pouvait lui arriver de riantes pensées ; le comte sentit qu'il devait s'aider d'un gentil savoir-faire pour mettre un peu de vent dans ses voiles.

C'était à cette époque où Napoléon, dans sa cour impériale toute neuve, aimait encore à jouer avec l'étiquette, comme une petite fille avec sa poupée; et l'on se fait l'ami des enfans lorsqu'on sait s'associer à leurs jeux. Un jour que M. de Narbonne était de service, il eut à remettre à l'empereur une dépêche pressée; Napoléon se trouvait avec Joséphine dans les petits appartemens. L'aide-de-camp y pénètre et fait précéder sa mission d'un triple salut, emprunté des meilleurs temps de l'Œil-de-Bœuf ou de la Comédie française, ce qui est tout un. Puis, mettant un genou en terre devant sa majesté, le général lui présente le paquet sur la forme de son chapeau...

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit avec sur-

prise l'empereur, dont l'apprentissage souverain n'était pas encore terminé.

— Sire, c'est ainsi qu'on présentait les dépêches à Louis XVI, prédécesseur de Votre Majesté.

— Ah! c'est bien..... très-bien, répondit Napoléon....

Ceci, tout le monde le sait : pas un mémorialiste qui n'ait encadré cette anecdote dans ses révélations..... Mais voici ce que l'on sait infiniment moins : le comte, après une émission itérative de saluts, se disposait à retourner dans le salon de service, en dissimulant son dos avec toute l'habileté qu'on pouvait attendre d'un vétéran de Versailles.

— Comte de Narbonne, un mot, lui dit l'empereur.

— Sire, je suis aux ordres de Votre Majesté.

— Quelle est votre position actuelle?...

— Remplie de prospérité et d'honneur, Sire; j'ai le bonheur d'appartenir à Votre Majesté.

— Merci, M. le comte. Mais les honneurs ne sont pas tout, et ma demande se rapporte à votre situation financière....

— Les bienfaits de Votre Majesté ont pourvu largement à mes besoins, répondit le comte, en se donnant l'air le plus embarrassé qu'il pût obtenir de son adresse....

— A la bonne heure; voilà qui va bien pour le présent; mais, durant la révolution, les temps ont été difficiles; toutes les fortunes ont été renversées : c'est avec les débris de vieilles richesses que nos contemporains en ont édifié de nouvelles.

— Pour ce qui est de ma fortune d'autrefois, Sire.... la révolution ne me l'a pas fait perdre précisément.

— Parce qu'elle était perdue, interrompit l'empereur en souriant.

— Votre Majesté sait donc....

— Que vous avez des dettes, M. le comte.

— Je n'en fais pas mystère, Sire; Votre Majesté ne peut manquer de savoir que tout bon gentilhomme en avait autrefois.

— Et qu'il ne les payait pas... il fallait bien que la noblesse se distinguât de la roture..... Hé bien, M. le comte, combien devez-vous à peu près?

M. de Narbonne, déjà façonné aux manières de Napoléon, savait qu'il lui fallait une prompte réponse à toutes les questions qu'il faisait, et que sa majesté savait mauvais gré de la moindre hésitation en pareille circonstance. Une incertitude traversa cependant la pensée du comte. Devait-il augmenter ou diminuer son passif? mais ce doute n'eut que la durée de l'éclair : S'il veut payer, se dit-il, ne risquons pas, en frappant trop bas, de laisser un reliquat traîner dans mes affaires; s'il ne m'interroge que par curiosité, qu'importe le chiffre !

— Sire, répondit Narbonne, le malheur des temps a été tel, que je ne crois pas devoir moins de trois cent mille francs.

— C'est quelque chose, répondit Napoléon en pinçant un peu les lèvres.

— Mon ami, ce n'est pas trop, dit Joséphine, qui devait toujours plus d'un million... Songez donc qu'il y a là le déficit du vieux et du nouveau régime.

— C'est vrai, c'est vrai... repartit l'empereur en regardant l'impératrice d'une manière

significative... Comte, nous reparlerons de cela avec Labouillerie.

L'aide-de-camp de l'empereur se retira avec la plus douce palpitation : lorsque le baron Labouillerie devait entrer en tiers dans une conversation entre l'empereur et l'un de ses protégés, c'était un excellent signe, assurément. Les espérances du comte de Narbonne ne furent pas trompées : non seulement l'empereur paya ses dettes, mais il le dota de telle sorte, qu'il put à l'avenir se dispenser d'en faire de nouvelles.

En rapprochant davantage de lui ce familier de l'ancienne cour, l'empereur eut à se féliciter et de son dévouement et de ses capacités. Le naturel du comte de Narbonne, sous cette courtoisie à fleur de peau qu'on nomme les belles manières, possédait d'excellentes qualités : bon, loyal, sans fiel, sans jalousie, il servait avec empressement, avec franchise, et ne desservait jamais. Quelques écrivains, et tout récemment encore madame Charlotte de Sor, dans *les Souvenirs du duc de Vicence*, ont peint cet aide-de-camp de Napoléon sous les traits d'un gentilhomme en talons rouges. Ceci

prouve, quant à l'amie du grand-écuyer, que sa mémoire l'a trahie relativement au général Louis de Narbonne : l'auteur de ces chroniques l'a connu particulièrement aux armées ; il a partagé la paille de son bivouac : ce qui prouve en passant que le comte bivouaquait ; et jamais personne, que nous sachions, ne l'a vu traversant les camps en habit de cour, et qualifiant nos braves de *sacrépans*. M. Louis de Narbonne savait combiner admirablement la plus exquise politesse avec une grande simplicité de manières et de ton : loin de courir les armées en habit de cour, même après son retour de Prague, cet officier-général portait souvent un frac râpé, dont il se montrait tout aussi fier que ses collègues. Il pouvait avoir conservé la légèreté des anciens seigneurs de grand lever ; mais nous pouvons affirmer qu'elle ne passa jamais dans ses entretiens, jusqu'à le faire parler comme un marquis de Moncade : L'empereur n'eût pas confié une mission diplomatique à un homme aussi superficiel..... *Les Souvenirs du duc de Vicence* sont un diamant d'une belle eau ; mais les vieilles expériences

de l'empire peuvent y apercevoir de presque imperceptibles taches, que l'auteur fera disparaître plus facilement que le fameux comte de Saint-Germain n'effaçait celles des brillans de Louis XV... Car le diamant de madame de Sor sera remonté plus d'une fois : c'est un de ces bijoux dont la mode ne passe pas.

Mil huit cent quatorze a vu bien des métamorphoses ; les pauvres compagnons de Napoléon sont devenus alors ce qu'ils ont pu : les uns, petits officiers sous l'empire, se sont déclarés tout d'un coup marquis de vieille roche ; d'autres, personnages éminens de la période napoléonienne, n'ont rien été sous le régime qui l'a suivie ; d'autres, moins favorisés encore, on dit : Soyons hommes de lettres ! Or, avant de s'être dit cela, l'auteur du livre que vous avez aujourd'hui sous les yeux exerçait des fonctions mi-partie militaires, mi-partie administratives ; on voulait bien alors le compter au nombre des *piocheurs* attachés à l'administration des armées ; et, comme tel, les intendans-généraux lui confiaient, avec une grande sollicitude, les fonctions les plus laborieuses. C'est

ainsi qu'en septembre 1812, M. le comte Mathieu Dumas avait jeté sur les bras du futur chroniqueur l'hôpital des Enfans-Trouvés, magnifique édifice de Moscou, dans lequel on venait d'entasser huit ou neuf mille blessés français. Ces infortunés, parmi lesquels il se trouva bientôt 3 ou 400 amputés, réclamaient à grand cris du bouillon et quelque peu de pain blanc, pour reconquérir les forces qu'ils avaient perdues avec leur sang; aussi l'administrateur était-il chargé par ses chefs de distribuer journellement dans les salles beaucoup de promesses, assaisonnées de paroles encourageantes; ce qui ne laissait pas de constituer un régime très-confortatif... Il est vrai que, par compensation, MM. les ordonnateurs en chef et ordonnateurs ordinaires faisaient passer fort régulièrement, de l'hôpital militaire sur leur table particulière, certaines bouteilles de vin de Bordeaux qu'on avait trouvées dans les caves de cet établissement, et qui pouvaient, presque autant que les promesses, aider au soulagement des malades.

Cette manière de traiter les blessés vint aux

oreilles de l'empereur, qui, depuis cet avis, envoya tous les matins à l'hôpital des Enfans-Trouvés son aide-de-camp, M. le comte de Narbonne. Le régime de l'hôpital, par quelques retranchemens opérés sur les superfluités des gros bonnets, devint alors un peu plus restaurant; surtout lorsqu'on voulut bien permettre au commissaire des guerres qui dirigeait ce service d'aller s'approvisionner sous les balles ou les lances des Cosaques, afin de procurer des croix aux consommateurs du vin de Bordeaux... : c'était de toute justice.

Il y avait cinq à six jours que les visites matinales du comte duraient, lorsque nous le vîmes entrer à une tout autre heure que celle de ses inspections ordinaires, c'est-à-dire vers dix heures du soir. Mais ce qui nous surprit bien davantage c'est que deux femmes fort jolies l'accompagnaient : l'une paraissait avoir de 34 à 35 ans; l'autre était à peine âgée de 18. Louis de Narbonne nous présenta ces dames comme la veuve et la fille d'un officier russe tué à Borodino, et qu'on avait trouvées blotties dans une chambre du Kremlin, dont

un régiment de la garde prenait possession... La cohabitation des belles Moscovites avec une compagnie de grenadiers ayant paru trop délicate, le capitaine, en vainqueur généreux, avait parlé de cette circonstance au comte de Narbonne, qui s'était immédiatement déclaré le protecteur de ces beautés hyperboréennes, et les amenait à l'hôpital, comme dans un quartier de réserve favorable à leur vertu.

Nous remerciâmes le comte de sa bienveillante opinion, que nous méritâmes assurément avec un grand scrupule... Ces dames, mises en jouissance d'une partie de notre propre logement, ne manquèrent de rien à l'hôpital des Enfans-Trouvés : l'hospitalité a ses devoirs, nous les remplîmes; elle a ses limites, nos pensionnaires affirmèrent que nous les avions respectées... Les femmes doivent s'y connaître.

Le comte de Narbonne s'occupa peu des dames qu'il nous avait amenées tant que dura le séjour de l'armée à Moscou; mais comme elles s'attachèrent aux destinées de nos légions pendant la retraite, nous apprîmes à Smolensk que la jeune personne voyageait de

conserve avec le général, et que sa mère avait pris un autre compagnon de voyage. Rien de plus naturel : un protecteur pour deux; il y aurait eu disproportion évidente, par un froid descendu à 25 degrés.

Nous retrouvâmes le comte à Magdebourg, au mois de février 1813; il paraissait alors fort épris de l'intéressante Russe, qui nous parut plus belle encore qu'à Moscou : il y avait vraiment à se féliciter de n'être plus exposé à franchir les limites de l'hospitalité... M. de Narbonne ayant dû rejoindre l'empereur à Paris, emmena avec lui sa charmante conquête; et voici ce que nous raconta plus tard, à Dresde, un officier d'ordonnance de nos amis.

Environ quinze jours avant que l'empereur partit pour rejoindre son armée en Saxe, le comte de Narbonne était de service auprès de sa majesté. Vous n'avez pas oublié les devoirs nocturnes de l'aide-de-camp, sa responsabilité personnelle sur la sûreté de l'empereur, son lit placé dans la chambre touchant à celle de sa majesté, le double verrou toujours poussé,

enfin, ses communications de guichetier avec tout ce qui venait des appartemens.

Or, ce soir-là, ou plutôt cette nuit-là, car il était minuit et demi, une main, à frapper fort légère, produisit un tout petit bruit à la porte ouvrant sur le premier salon. Le général, debout à l'instant, courut ouvrir à quelque courrier sans doute; car il arrivait des dépêches de l'armée à toute heure... C'était en effet un courrier; mais un courrier venant de cette île fortunée, dont on n'ose plus dire le nom, parce qu'elle appartient à la mythologie, quoiqu'on puisse la montrer sur la carte..... Bref, M. de Narbonne introduisait un courrier en robe blanche, et dont un voile de tulle, épais de broderie, dérobait entièrement les traits.

— Que voulez-vous, Madame? demanda le comte d'un ton assez peu galant, vu l'heure avancée.

— Je viens aux ordres de l'empereur? répondit l'aventurière, sans doute jolie... mais je vois que je me suis trompée.

Et la dame, toute tremblante, voulut s'esquiver; le comte la retint par le bras.

— Oui, vous vous êtes trompée de porte... votre admission appartient aux attributions du valet de chambre : lui seul a le mot d'ordre spécial... Mais un instant, Madame; quand on est parvenue jusqu'ici, à l'heure qu'il est, il faut s'expliquer... car vous pourriez être..... Qui vous a introduite de ce côté?

— Un officier que j'ai rencontré sur la place du Carrousel, et qui semblait m'attendre.

— Disposition inaccoutumée; raison de plus pour que je sache qui vous êtes.

A ces mots, le rigide aide-de-camp conduisait l'aventurière vers un cabinet dans lequel brûlait une lampe de nuit, dont les rayons ne pouvaient parvenir jusqu'au lieu de la scène, à travers le rideau d'une porte vitrée. La belle, en opposant à l'investigateur une vive résistance, augmentait encore ses soupçons; il commençait à rêver une conspiration, un Cassius en jupes.

— Je vous en supplie, Monsieur, laissez-

moi partir, reprit la dame de plus en plus troublée.

— Du tout, du tout; mon devoir est et doit être inflexible; venez.

Il est vrai que la beauté mystérieuse parlait très-bas; que ses accens, presque inarticulés, étaient encore déguisés par une puissante émotion, et que le comte s'était jusqu'alors efforcé vainement d'y reconnaître le timbre d'une des voix féminines de la cour... Quant à lui, l'on conçoit qu'il avait dû parler très-haut : il était trop bon courtisan pour avoir laissé échapper cette occasion de faire parvenir aux oreilles de l'empereur une manifestation non équivoque de son zèle pour la conservation de sa majesté.

Pressé d'obtenir des éclaircissemens, le général entraînait avec une violence décidée l'inconnue vers le cabinet éclairé, lorsque l'empereur, intrigué du débat dont il soupçonnait la cause, ouvrit sa porte, et parut une bougie à la main.

— Qu'est-ce donc, M. le comte? dit Napoléon.... Puis, apercevant la dame voilée, il

ajouta : Ah ! je sais.... et sans autre façon il leva le voile.....

C'était la jeune Moscovite, la maîtresse du comte de Narbonne !!!!!

. . . . . .

. . . . . .

Elle avait été emmenée dans la chambre impériale, et le lieu de la scène était redevenu sombre, avant que M. de Narbonne fût sorti de sa stupéfaction..... On serait stupéfait à moins.

— Scélérat d'officier ! dit le comte après d'assez longues, d'assez tristes réflexions..... quelque fils qui aura voulu venger son père...

Et l'aide-de-camp se prit à reculer son lit bien loin de la porte qui communiquait à la chambre de l'empereur : avec une rivalité souveraine, il n'y avait absolument que cela à faire.

FIN DU TOME TROISIÈME.